

Souvenirs et Impressions
d'un Voyage en Palestine
fait en 1856
par Pierre Dupont

Pendant chacun des voyages que j'ai faits avant celui-ci, dans les Ardennes, sur les bords de la Moselle et du Rhin, en Suisse et en Italie, j'ai pris des notes que je n'ai pas conservées, Aurais-je eu le courage de les classer que je n'aurais plus celui de les lire car un itinéraire quelconque peut rappeler beaucoup mieux qu'elle les souvenirs que je voulais conserver.

Mais en partant pour cette terre à jamais Sainte où se sont accomplis les mystères de notre Religion, pour cette Terre où l'homme-Dieu voulût naître et mourir, je compris que les impressions que j'allais ressentir, je ne devais pas les laisser perdre et je résolus d'adresser à ma famille de longues lettres qui, bien mieux, que des notes arides (que je pouvais perdre en outre) perpétueraient mes impressions en rappelant mes souvenirs.

La sécheresse excessive de l'année (1856), qui avait tari la plupart des sources et la guerre que se faisaient les diverses tribus du pays rendirent notre voyage très difficile, et si toutes mes lettres n'avaient été écrites sous l'impression même des lieux que je venais de voir et des fatigues que je venais de supporter, on aurait toute raison d'en suspecter la sincérité tant elles diffèrent du récit de ces voyageurs qui semblent avoir vu la Palestine encore au temps des patriarches, couverte de vignes et de palmiers et arrosée par de frais ruisseaux, et qui, dans cette terre maintenant stérile et desséchée par le souffle de la Malédiction Divine, ont reconnu la Terre Promise.

La dernière lettre que j'ai envoyée de Palestine est datée de Nazareth. A partir de cet endroit je n'aurais plus eu que de simples notes, si Monsieur Nobis, que nous y avons laissé, désireux d'avoir de nos nouvelles, ne m'avait prié de lui en donner à mon retour en France. J'ai fait prendre copie de ce que je lui écrivais à la hâte, et de cette façon j'ai pu terminer l'édifice inachevé de mes impressions. J'ai joint à ces dernières lettres celles de Monsieur Nobis. Elles ont cela de précieux qu'elles font connaître le caractère de chacun des pèlerins. Monsieur Nobis est grand observateur. J'ai produit en terminant une lettre de Monsieur Wattinne, un de mes compagnons et une de Monsieur Digard, du comité de Paris, avec la réponse que je lui ai adressée.

Ce sont ces lettres et les quelques notes que je n'ai pas eu le temps ou le courage d'y faire entrer pendant mon voyage, qui forment le recueil.

Mes lettres écrites à la hâte, dans de courts moments de trêve au milieu des fatigues et des embarras d'un voyage qui devait laisser en moi de si profonds souvenirs. J'aurais dû, avant de vous les communiquer, les revoir, les corriger, les compléter ; mais j'ai pensé que l'indulgence que vous pourriez avoir pour des lettres incorrectes et telles qu'elles avaient jailli de ma plume, vous la refuseriez certainement à un travail retouché longuement que, du reste, vous ne mettriez pas à les critiquer plus d'étude que je n'en ai mis à les écrire ; que vous voudriez bien les regarder un peu comme vôtres, puisque **je vous les offre**, et que vous ne déchireriez pas ce qui vous appartient.

Pierre Dupont

Compagnons de voyage

ALEOS A. aumônier de l'école navale de Lorient -----	laissé à Jérusalem
BAULIER ancien officier de cavalerie -----	laissé à Saida Liban
BAZAN A. curé de Pierre-Levée. (Seine et. Marne) -----	laissé à Nazareth
DELANNOY A Victor aumônier citadelle de Lille -----	laissé au Liban
DUPONT Pierre de Valenciennes -----	Liban
ESTEVE vicomte Paul, mon ancien condisciple -----	laissé à Saida Liban
GUILLEVIN A. vicaire-à Lorient -----	laissé à Nazareth
GUYOT-SIONNEST Ernest avocat -----	laissé à Nazareth
LE PICHAN A. vicaire à saint Briec -----	laissé à Saida
MIMGAGKI hongrois de Pesh - -----	laissé à Nazareth
NOBIS A. curé de Coublanc (Saône et Loire) - -----	laissé à Nazareth
NEYRA de Lyon-trouvé à Jérusalem - -----	laissé à Nazareth
OVANGYI Mgr Précepteur des enfants d'Autriche -----	laissé au Liban
SCHIRKLEV A. de Vienne -----	enterré à Jérusalem
STEINER A. missionnaire du diocèse de Saint-Dié -----	laissé à Saida Liban
PIIKILO italien exilé -----	laissé à Nazareth
VALLEE A. curé de Sillé le Guillaume -----	laissé à Jérusalem
WATTINE A. Auguste missionnaire de Cambrai -----	Liban
SCHEMBRI pourvoyeur de la caravane, interprète en chef	

LETTRES

TABLE DES LETTRES

Lettres de Pierre à sa famille pendant le voyage

Lettre 1

à mes parents ; à bord de "La Tamise" ; 22 août 1856 ; *départ de France*

Lettre 2

à mes parents ; 25 août ; *les passagers de "La Tamise"*

Lettre 3

à mes parents ; entre Malte et Alexandrie ; le 27 août ; *description de Malte*

Lettre 4

à mes parents ; dans la mer d'Alexandrie, 27 août ; *vie à bord*

Lettre 5

à Louis et Céline ; entre Alexandrie et Jaffa, 30 août

Lettre 6

à mes parents ; Jérusalem , 7 septembre 1856 ; *arrivée à Jérusalem*

Lettre 7

à Marie et Adrien ; Jérusalem, 15 septembre ; *mosquée d'Omar, enterrement d'un pèlerin*

Lettre 8

à mes parents ; Nazareth, 25 septembre ; *mer morte ; de Jérusalem à Nazareth.*

Correspondance avec l'Abbé Nobis à son retour à Valenciennes

Lettre 9

de monsieur Nobis ; Coublanc, 1 octobre 1856

Lettre 10

à monsieur Nobis. ; Valenciennes 16 novembre 1856 ; *le Thabor et la mer de Galilée*

Lettre 11

à monsieur Nobis. ; Valenciennes 21 novembre 1856 ; *de Nazareth au cap blanc*

Lettre 12

de monsieur Nobis ; Coublanc, 24 novembre 1856

Lettre 13

de monsieur Nobis ; Coublanc, 25 novembre 1856

Lettre 14

à monsieur Nobis ; 13 décembre 1856 ; *du cap blanc à Tyr*

Lettre 15

à monsieur Nobis ; 19 décembre 1856 ; *de Tyr à Beyrouth*

Lettre 16

de monsieur Nobis ; 16 décembre 1856

Lettre 17

à monsieur Nobis ; 25 décembre ; *le Liban, Baalbeck, les cèdres*

Correspondance avec des membre du Comité des pèlerinages en Terre Sainte

Lettre 18

de monsieur Wattinne, Cambrai, 19 novembre 1856

Lettre 19

de monsieur Digard ; Paris, 4 décembre 1856

Lettre 20

à monsieur Digard ; Valenciennes, 6 décembre 1856

Lettres de Pierre à sa famille pendant le voyage

Lettre 1

*A bord de "La Tamise", en vue des côtes de Sardaigne,
le 22 août 1856, 2 heures de l'après-midi*

Mes chers Parents

.... Le voyage entre Paris et Marseille se serait effectué sans mésaventures, si les huit compagnons qui devaient partir avec moi n'avaient tous les huit manqué le train de dix heures. Ils m'ont rejoint les uns le lendemain matin à Lyon, où j'avais passé la nuit, les autres le surlendemain 20 août à Marseille.

N'ayant vu Lyon que la nuit, en me rendant de la station Nord à l'hôtel du Nord, je n'ai guère pu juger des dégâts causés par l'inondation ; mais quels désastres entre Montélimar et Arles que j'ai vus le lendemain ! Des crevasses larges de dix centimètres, et dans lesquelles on enfoncerait jusqu'à mi-jambe ; causées par le séjour des eaux ; une grève épaisse recouvrant la récolte perdue, la chaussée du chemin de fer emportée en vingt endroits, les rails fixés droits en terre au milieu des champs, les débris des ponts dispersés dans la campagne, voilà le spectacle qui m'a frappé pendant quarante lieues.

Nous avons quitté Marseille hier à neuf heures du matin sur "La Tamise" ; vapeur à hélice de deux cents chevaux, capitaine BLOT aîné, des "MESSAGERIES IMPERIALES". Nous faisons plus de vingt-et-un kilomètres à l'heure. Mais pour justifier le proverbe : "Bon marcheur, bon rouleur", le vaisseau fatigue beaucoup et hier dès en quittant Marseille ; presque tout le monde était malade. Ce n'est pourtant qu'entre deux et trois heures que je me suis senti indisposé ; mais mon malaise n'a duré qu'un instant, et a cessé aussitôt que j'ai eu payé mon tribut à la mer qui l'a exigé trois fois de suite ; mais ne me l'a plus demandé depuis, tandis que d'autres moins heureux n'ont eu jusqu'ici que de bien courts moments de répit.

Après le déjeuner ce matin à onze heures, nous avons salué le rocher surmonté maintenant d'un monument funèbre où s'est perdue le 14 février de l'année dernière, "LA SEMILLANTE" avec tout son équipage, six cent soldats et soixante-deux officiers qu'elle portait en Crimée. Tout l'équipage est monté sur le pont, et le drapeau de la France hissé trois fois au haut du mât ; en est redescendu trois fois, en signe de deuil et de souvenir.

Nous apercevions depuis neuf heures les côtes de Corse, lorsque nous avons doublé le cap Bonifacio et que nous sommes entrés dans le passage de l'OURS ; large seulement de quatre-vingt-dix-huit mètres en certains endroits, (notre bâtiment en a quatre-vingt-douze de long) et qui doit son nom à un rocher de la côte sarde qui affecte la forme d'un ours, au point qu'on le croirait façonné à plaisir, tant il est ressemblant.

Les côtes de Corse et de Sardaigne que nous venons de longer sont tristes et arides, désertes, si ce n'est la seule petite ville de Bonifacio qui se détache blanche et riante au milieu des rochers noirs, et coupe agréablement le paysage. Je reprendrai cette lettre demain....

Pierre

Lettre 2

A bord de "La Tamise", en vue des côtes de Sicile,

Le 25 août 1856 à Midi

Mes chers Parents,

..... La mer est plus agitée qu'hier sans être précisément mauvaise. Je me porte à merveille ; il n'en est pas de même des autres qui sont tous malades, à l'exception de l'abbé Wattinne.

Nous avons sur notre bord M^{gr} le patriarche catholique d'Antioche (M^{gr} Samhiri) et son secrétaire-interprète, avec qui le nom de Rodolphe de Bailliencourt (chez le père duquel ils ont habité quelque temps) m'a mis de suite en très bons termes, et des Juifs, Arabes et Turcs : hommes, femmes et enfants qui entassés sur l'avant du vaisseau, et nonchalamment accroupis, nous donnent une idée de l'apathie et de la saleté des Orientaux.

Demain à huit heures du matin, nous serons à Malte. Nous devons y passer huit heures ; puis rembarquer pour Alexandrie où nous serons probablement le 28 dans la journée.

Nous avons eu hier le spectacle d'un orage sur la côte Sarde. Heureusement malgré la violence du vent, la mer ne s'est pas trop émue. Mais le navire a doublé de vitesse, et au lieu de faire neuf nœuds à l'heure, il en faisait quatorze ou quinze. (Le nœud représente une longueur de un mille marin).

Ce matin, lorsque je suis monté sur le pont, la mer était assez agitée et nous n'avions, ainsi qu'hier matin, aucune côte en vue.

Nous sommes, ici parfaitement nourris, mais bien pauvrement logés. Mon lit a cinquante centimètres de largeur, et le plancher n'est pas à trente centimètres au-dessous de mon oreiller. Je suis tout à fait à l'arrière du vaisseau, et le bruit de l'hélice me gêne beaucoup pour m'endormir ; mais force m'est bien de m'y habituer.

N'oubliez pas de m'écrire à Jérusalem et de faire en sorte que ma lettre soit à Marseille avant le quatre Septembre, autrement je ne la recevrai pas. Après cela, vous pourrez m'en adresser deux à Beyrouth, côte de Syrie.

Je vous écrirai encore après demain, et me mettrai en devoir, si toutefois le mal de mer ne me reprend pas, de mettre à la poste d'Alexandrie des lettres pour toute la famille.

Comme je ne prends pas autre note de ce que je vous écris, j'espère que vous voudrez bien conserver mes lettres...

Pierre

Lettre 3

A bord de "La Tamise" entre Malte et Alexandrie,

Mercredi 27 août 1856, Midi

Mes chers Parents

Depuis ma dernière lettre qui se termine en vue des côtes de Sicile, et que j'ai mise à la poste à Malte, j'ai vu bien des choses, dont je viens vous entretenir.

D'abord dans la nuit du 25 au 24, un roulis effroyable nous réveille en sursaut à l'entrée du port de Malte. Nous descendons, à terre à cinq heures, du matin. C'est Dimanche, et nous commençons par entendre la messe dans l'église St Jean, située dans la cité Lavallette où nous avons pris terre.

C'est une église dans le style de celles d'Italie ; mais ce qu'elle a d'incomparable, ce sont les mosaïques qui reproduisent sur les tombeaux des chevaliers leurs armoiries et leurs hauts faits d'armes ; les statues qui représentent les grands-maîtres entourés de Sarrasins vaincus, et les fresques qui rappellent la vie de St Jean, patron de l'Ordre, et qui valurent à leur auteur le titre de chevalier. Dans les nefs latérales, les provinces qui ont donné à l'Ordre le plus de chevaliers ont une chapelle. Dans l'une des quelles est le tombeau du Comte de Beaujolais, frère de Louis-Philippe, recouvert d'une statue de marbre blanc que j'ai vue reproduite au Louvre.

Sous l'église est une crypte dans laquelle sont les tombeaux des cinq Grands-maîtres les plus célèbres de Malte ; Villiers de L'Isle-Adam qui établit les chevaliers dans l'île. Sur son tombeau, aux pieds de la statue sont placées les clefs de Rhodes, de Rhodes qu'il défendit si longtemps et pour la quelle il eût voulu mourir. Oui, certes, il avait bien mérité de n'en être pas séparé après sa mort, et c'est une bonne pensée de les avoir placées sur sa tombe.

La Vallette, le héros qui repoussa d'Italie l'armée des Musulmans et fonda la ville à laquelle il a donné son nom.

Pierre du Pont, mon illustre homonyme, et deux autres moins connus de l'histoire.

Après avoir visité l'église, nous déjeunons et nous faisons chercher des voitures ; mais quelles voitures ! Des brouettes dans toute l'acception du mot. En effet les roues sont tout à fait derrière la caisse dans la quelle se placent les patients, et qui porte également sur elles et sur le dos du cheval. Ce système réunit ainsi les deux grands avantages de secouer les voyageurs plus que ne le ferait une mer en furie, et de fatiguer énormément les pauvres bêtes condamnées à le traîner. Par suite de la charge énorme qui leur pèse ainsi sur les reins, la plupart des chevaux sont couronnés. Joignez à cela que les limons ne dépassent pas la dossière, et que les gamins à pied, coureurs infatigables, conduisent en les tenant par une longe les chevaux qui n'ont point de mors, et vous aurez une juste idée des attelages de Malte. Les chevaux ont beaucoup de sang Arabe et le pas extrêmement allongé.

Une fois en brouette, nous nous mettons à visiter l'île.

Malte a 105.000 habitants qui parlent un salmis composé d'Italien, de Grec et d'Arabe et qui sonne fort mal à l'oreille. Le costume des hommes est celui qu'on porte généralement en Europe. Les Maltaises ont des jupes extrêmement volumineuses et par-dessus leur vêtement, un mantelet noir qui leur enveloppe la ~~taille~~ tête et qui tombe jusqu'à mi-jambe, dissimule leur taille d'une façon tout-à-fait disgracieuse. Il est vrai qu'étant noir, il fait paraître leur teint moins cuivré ;

mais selon moi, du moins, la couleur ne peut rendre au visage ce que la forme a pris à la taille.

La récolte était faite, et il nous fût d'autant plus facile d'apprécier avec quelles difficultés les Maltais arrachent au sol une nourriture qui ne leur suffit que quatre mois de l'année, bien qu'il y ait trois récoltes par an. (Le surplus leur vient d'Afrique.) Pas un ruisseau dans toute l'île. Pour maintenir la poussière blanche sur la quelle on sème, à chaque pas des murs s'élèvent jusqu'à hauteur d'appui et arrêtent ainsi la brise de la mer qui, lorsqu'elle souffle, emporterait le peu de terre qu'on parvient à amasser à grand peine ; mais qui, le jour où nous y étions, ne fit que tempérer l'ardeur d'un soleil d'Afrique, tout en nous imprégnant d'une poussière blanche fort désagréable.

De quelque point et dans quelque direction que l'on regarde, Malte est blanche, d'un blanc chaud et fatigant pour la vue. Toutes les maisons sont blanches et toutes faites d'une pierre qui se façonne très facilement, lorsqu'elle ne fait que voir le jour, mais qui acquiert en peu de temps la dureté du grès. Cette facilité qu'on a de travailler la pierre fait que toutes les maisons de l'île ont des devantures fort ornées. Toutes sont construites et couvertes en pierres.

Je reprends ma course où je l'ai laissée. Nous rencontrons à chaque pas des forts et des bastions, quelques-uns entièrement taillés dans le roc ; tous ouvrages de ces fameux chevaliers, qui, deux-cent-cinquante ans durant, firent de Malte le boulevard de la chrétienté. Nulle part nous n'apercevons de verdure qui puisse reposer nos yeux fatigués, et lorsqu'un palmier ou un de ces cactus hauts de dix pieds, comme on les rencontre à Malte, se présente à nos yeux, c'est sous une couche de poussière tellement épaisse qu'on le croirait de pierre.

Après deux heures de marche, nous arrivons à Cita-Vecchia, sur les remparts de la quelle les canons des Musulmans nous attestent encore l'héroïque défense des chevaliers. Cita-Vecchia est le séjour de l'évêque catholique de Malte. Elle possède un collège de Jésuites et un ancien palais des Grands-maîtres.

Nous visitons d'abord la Cathédrale, fort belle église, sous l'invocation de St Paul. On nous y fait voir une Vierge attribuée à St Luc, et dont la figure est admirable, une croix Byzantine rapportée de Rhôdes, par Villiers de l'Isle-Adam, et qui indépendamment de sa valeur archéologique, pèse de 35 à 40 kilogs d'or ; une tête de St Paul, genre Byzantin... Du faite de l'église, la vue s'étend sur toute l'île, sur la mer qu'on voit de tous côtés, et sur la petite île de Gozze, séjour enchanté de Calypso.

Nous descendons ensuite dans la grotte où Saint Paul se réfugia après son naufrage. Ainsi que le rapportent les actes des Apôtres, en montant sur le vaisseau qui devait le conduire de Crète à Rome, le saint avait prédit à ses compagnons qu'ils feraient naufrage ; mais que pas un ne périrait ; et en effet les Deux-cent-soixante-seize passagers peuvent prendre terre. Les habitants de l'île arrivent et allument un grand feu pour chauffer les naufragés ; mais voilà que, lorsqu'il prend du bois pour le jeter au feu, St Paul sent une vipère se retourner dans sa main, et les Maltais criaient : "Il faut que cet homme soit un parricide puisque le ciel qui pour le faire périr a suscité la tempête, le poursuit encore ici devant nous !" Mais Paul secoue tranquillement la vipère dans le feu, et ne quitte l'île qu'après avoir converti les habitants. Depuis ce temps, il n'y a plus de vipères à Malte.

Près de la grotte, on nous montre des catacombes dans les quelles on veut que des chrétiens se soient retirés pendant les persécutions ; mais cette supposition me

semble assez gratuite, parce qu'on a trouvé dans les tombeaux des emblèmes payens ou Mahométans, et qu'on n'y voit d'ailleurs aucun symbole chrétien.

En quittant Cita-Vecchia, nous nous rendons au Boschetto, charmante villa, ancienne maison de plaisance des grands-maîtres, et maintenant celle du gouverneur anglais. On y voit des plantes magnifiques que ces Messieurs, Monsieur Wattinne surtout, qui est quelque peu botaniste, ont beaucoup admirées. L'eau, qui entretient la verdure, dans ces vastes et délicieux jardins, y est amenée par un aqueduc de dix kilomètres, ouvrage des chevaliers.

Après avoir admiré en passant une église bâtie sur le modèle du Panthéon de Rome, et entourée, comme presque toutes les églises de Malte, de statues environnées de flammes, qui rappellent les âmes du purgatoire, nous revenons à La Vallette où je paie ma bien-venue en faisant sauter trois bouteilles de champagne, à la santé des Louis absents (c'était la fête de mon père et de mon frère aîné) et de la France, dont le nom retentit à Malte avec tant de gloire ; puis nous visitons la capitale de l'île.

La Vallette a 30 000 habitants. Ses rues assez étroites pour donner de l'ombre à presque toutes les heures du jour, sont tirées au cordeau, et les habitants y ont des balcons fermés qui s'avancent des fenêtres de chaque maison leur donnent un air original qui ne manque pas de grâce.

Nous voyons successivement le palais du gouverneur, anciennement celui des grands-maîtres, monument grandiose avec ses colonnes, ses vastes salles, ses plafonds élevés, ses tableaux et ses statues. Le nouveau port où mouillent les bâtiments de l'état. Il est magnifique et admirablement fortifié. Lorsque nous nous y sommes arrêtés, un vapeur américain, "L'Etoile du sud", y entre, ramenant de Crimée les derniers soldats, de notre brave armée, et ce n'est pas sans émotion que nous entendons le canon Anglais saluer comme de vieux amis les héros d'Alma et d'Inkermann.

A cinq heures nous sommes sur notre paquebot. Nous avons laissé quelques-uns de nos passagers à Malte ; mais nous en reprenons un certain nombre, surtout des Egyptiens et des nègres. Avec nos cinquante-quatre hommes d'équipage, les officiers et les passagers, nous sommes cent-quatre-vingt à deux cents.

En quittant Malte, nous nous mettons à table ; mais malgré les violons (cordes qui traversent la table en tous sens de manière à fixer la vaisselle) et les couvertures qu'on met sous la nappe pour faire tenir les plats, le roulis est si violent qu'il emporte tout à plusieurs reprises.

Nous remontons sur le gaillard d'arrière : la plupart des passagers sont malades. La lame passe sur le pont et nous glace jusqu'aux os. Disons tout de suite que cela n'a duré qu'un instant, bien que le roulis n'ait point diminué. La houle était telle qu'un matelot laissé un moment seul au gouvernail fut jeté à trois pieds au-dessus de la barre par une vague qui se brisait à l'arrière, et cela est d'autant plus remarquable que la transmission se faisant au moyen d'engrenages, la violence du choc lui arrivait déjà considérablement amortie.

Hier et avant-hier il m'a été impossible de vous écrire à cause de l'agitation du vaisseau. Du reste ma lettre ne vous serait pas parvenue plus tôt. Nous arriverons demain à Alexandrie, où je mettrai cette lettre à la poste. Entre Alexandrie et Jaffa, si la mer le permet, je compte écrire à Louis, Marie et Paul.

Après avoir quitté Malte, nous sommes restés quarante-huit heures sans voir terre, et si nous l'avons aperçue après cela, c'est parce qu'un vent contraire nous a

rapprochés plus que nous ne l'aurions voulu, de la côte d'Afrique dont nous nous sommes aussitôt éloignés.

Adieu....

Pierre

Lettre 4

A bord de La Tamise, dans la mer d'Alexandrie

Le mercredi 27 août 8^h soir

Mes chers Parents

Comme je m'aperçois que ma précédente lettre vous laisse sans détails sur notre manière de vivre à bord, et que ce n'est peut-être pas sans intérêt pour vous, je veux y joindre ces quelques lignes qui vous parviendront en même temps qu'elle.

D'abord j'ai un appétit qui étonne tout le monde, d'autant plus qu'il en est qui n'ont pas encore fait un bon repas depuis Marseille. Je me lève entre sept et neuf heures, selon que mon compagnon de chambrée, Monsieur Le Fichan, se lève de plus ou moins bonne heure. Je monte alors sur le pont et je vois successivement tous ces messieurs, avec lesquels je suis très bien.

A neuf heures et demie, déjeuner, et qui plus est, déjeuner splendide, après lequel nous remontons sur le pont où ceux qui ne souffrent plus lisent, causent ou chantent.

Une de mes grandes distractions, c'est d'aller visiter à l'avant du vaisseau les Orientaux qui s'y tiennent, plus dégoûtants que les animaux les plus immondes. L'abbé Nobis qui s'est fait très bien venir d'eux en leur donnant du tabac, les appelle : sa ménagerie !

Il y a entr'autres un Juif de Londres, nommé David, rabbin très riche, sa femme Débora, et sa fille Esther, petite gamine de douze à quinze ans, aux yeux vifs et intelligents, qu'on va marier à Jérusalem ; un boucher Juif et son fils, dont la saleté dépasse tout ce que vous pouvez vous imaginer : jamais je n'ai vu d'êtres plus dégoûtants et plus ignoble ; un Arabe avec sa mère et une de ses femmes qui donne à son enfant le sein par-dessus son épaule, ce que les Orientaux regardent comme une grande beauté ; un Marocain qui se rend à La Mecque ; un autre qui va épouser au Caire une septième femme, un ancien drogman¹ de M. Santon, géographe qui fait le voyage d'Arabie pour chercher des chevaux Nedgi (c. a. d. descendants de la fameuse jument du Prophète) et qui nous met en rapport avec tous ces gens-là.

Une de mes grandes distractions, c'est encore de suivre dans leur vol les tourterelles, les alcyons, les hirondelles et les goélands qui se reposent souvent sur les cordages ; ou bien encore de voir les goélands et les marsouins attaquer parfois des bancs de sardines ou d'anchois qui voyagent au soleil, si près de la surface que les goélands, qui volent, peuvent leur faire la guerre aussi bien que les marsouins qui nagent. Je n'ai jamais compris comment des poissons pouvaient être assez bêtes pour se laisser pêcher par des oiseaux.

A cinq heures le dîner, après quoi le soleil se couche, puis la nuit tombe en moins de dix minutes. Alors nous chantons, nous nous répétons le nom des étoiles qui brillent au ciel et nous admirons celles que la phosphorescence de la mer fait étinceler la nuit sur les flancs du navire et le sillage de feu que nous laissons au loin sur les flots.

C'est un spectacle qui me charme beaucoup que cet océan d'étoiles brillant au ciel au-dessus de celles dont semblent formées les vagues. C'est un spectacle magnifique que cette double immensité de la mer et des cieus, que ce silence qui coupe seul à temps égaux le bruit de la machine, et que troublent parfois les chants des pèlerins.

¹ Drogman : traducteur

Parfois aussi les bandes de poissons se jouent en bondissant autour du vaisseau et puis encore, ce sont de pauvres petits oiseaux que la nuit a surpris sur cette vaste mer. Leurs ailes sont fatiguées et ils viennent nous demander l'hospitalité. Plus familiers que ceux qui se reposent le jour sur les cordages, ils y restent plus longtemps et je redis avec Béranger² :

Hirondelles, que l'espérance
Conduit en ces lointains climats
Sans doute vous quittez la France.
De mon pays
De ma mère
De mes amis ne me parlez-vous pas ?

Vers neuf heures presque tout le monde est rentré. Pour moi, je prolonge ma veillée fort avant dans la nuit, sans jamais me lasser du magnifique spectacle que j'ai sous les yeux. Ma pensée se reporte sans cesse vers vous, qui êtes si bons pour moi, vers mes frères et sœurs, Elvire et Paul en particulier, vers cette bonne tante Charbaut qui doit être bien triste d'avoir perdu son maître de danse. Il y a dans cette mémoire du cœur un sentiment poétique qui me charme toujours, et qui sera certainement le plus grand bonheur de mon voyage.

Enfin entre onze heures et minuit, je dis ma prière sur le pont et je vais me coucher.

Pierre

² <http://www.paradis-des-albatros.fr/?poeme=beranger/les-hirondelles>

Lettre 5

A bord de La Tamise entre Alexandrie et Jaffa

le 30 août 1856

Mon cher Louis et ma chère Céline³,

J'ai quitté Alexandrie hier soir, et pendant que mes souvenirs sont encore tout récents, je viens vous en faire-part, vous priant de conserver cette lettre, car je ne tiendrai pas autre note de ce que je vous écris.

La lettre, que j'ai laissée à Alexandrie se terminait en disant que nous venions de passer quarante-huit heures sans voir terre ; puis le vent nous avait poussés en vue des côtes d'Afrique dont nous nous étions aussitôt écartés, restant encore deux jours sans voir autre chose que le ciel et l'eau.

Enfin avant-hier vers midi, la teinte rougeâtre du ciel en tête du vaisseau nous avertit que la terre brûlante d'Egypte ne tarderait pas à paraître. Bientôt en effet le matelot placé sur la dunette la signala par ce cri qu'à bord on entend toujours avec plaisir : Terre ! Terre !

L'entrée du port d'Alexandrie est difficile ; aussi les compagnies d'assurances ne répondent-elles de la perte des vaisseaux, que lorsqu'ils ont à bord un pilote qualifié d'Alexandrie. C'est pourquoi à deux ou trois lieux de la ville nous fûmes accostés par une petite barque, montée par cinq Egyptiens de cinq couleurs de peau différentes, qui nous amenait notre pilote, colosse de six pieds et plus, qui se plaçant sur le gaillard d'avant, indiquait en gestes superbes, la direction que nous devions suivre.

Après avoir louvoyé pendant deux heures entre les rochers, nous entrons dans le port et Alexandrie se dessine devant nous, blanche au milieu d'un ciel et d'une mer bleus, entourée de nombreux moulins à vent (j'en ai compté soixante-douze) et de quelques rares palmiers. Je me faisais une toute autre idée de cette ville. J'avais lu, en effet, que le premier objet qui frappait la vue était la Colonne de Pompée que nous ne pûmes apercevoir ; qu'Alexandrie avait un phare magnifique, que je fus tenté de prendre, le jour pour la cheminée de Brebières, et qu'on admirait le palais de Saït-Pacha, qui ressemble à la caserne de cavalerie de Valenciennes. On parlait aussi d'une forêt de palmiers, dont mon imagination se plût à peupler l'horizon, sans que mes yeux puissent l'y rencontrer ; j'avais pourtant mes lunettes, voire même la longue-vue du Commandant !

Tandis que je contemplais toutes ces choses et pensais à part moi, combien certains auteurs connaissant sans doute le proverbe : "A beau parler qui vient de loin" avaient entassé de faussetés sur Alexandrie, des cris féroces se font entendre ; une nuée de sauvages plus nombreux que les sauterelles du désert venait, de fondre sur le vaisseau qui s'arrêtait et y montait à l'abordage. Les matelots chassaient brusquement ceux qui les gênaient, et lorsqu'ils nous importunaient par trop pour descendre dans leurs barques, un coup de corde les faisait fuir.

À peine à terre, nous nous trouvons en face d'un régiment de chameaux maigres et pelés d'une manière étonnante. Leur vue fait mal.

Et chameaux pour chameaux, j'aime mieux ceux de France pour la tournure au moins, car ceux-ci sont incomparablement plus utiles que nos badauds de Paris.

³ Son frère et sa belle-sœur. (Ils décèderont très peu de temps après Pierre en 1902.) Louis Dupont – 1828-1902, Céline Dumont 1829-1902.

Pour nous rendre à l'hôtel, nous montons à baudet (les baudets sont les omnibus d'Alexandrie) et nous traversons la ville au grand galop, renversant tout sur notre passage. Estève jette par terre une femme qui portait une cruche sur la tête, l'abbé Vallée renverse l'étalage d'un potier, et moi je passe à travers celui d'un pâtissier. Les ânes ne se dérangent pas pour si peu. Ce sont des cris, des menaces, un tremblement infernal, lorsqu'arrive pareil accident ; mais on ne s'arrête pas pour cela. L'âne d'Alexandrie galoppe toujours. Il a le poil très sec, les oreilles longues, mais déliées et nerveuses, les jambes fines et nettes et les pieds moins encastelés peut-être que ceux de son confrère de France.

Le soir, après avoir dîné, les jeunes gens de la caravane, Monsieur Guyot, Estève et moi et quelques autres que nous avons rencontrés sur La Tamise sortîmes, la nuit déjà tombée. Après avoir passé trois quarts d'heure au café, nous rentrions à l'hôtel en disant que la police faite comme elle le paraissait, on pouvait nous envoyer un coup de fusil sans que personne ne s'émût pour si peu ; une détonation se fait entendre, puis ce sont des cris de douleur. À la porte même de l'hôtel un Européen était assassiné et le meurtrier remettant son arme en bandoulière s'éloignait à pas lents sans que personne songeât à l'arrêter.

Depuis quinze jours, c'était le quatrième assassinat qui se commît (sic) à Alexandrie. Encore deux d'entre eux avaient-ils été commis par erreur, ainsi que les assassins le dirent à leurs victimes, probablement pour les consoler. Aussi la petite tenue des habitants d'Alexandrie est-elle amplifiée d'une paire de révolvers et d'un yatagan⁴. Et lorsque vient la nuit se font-ils accompagner par un domestique armé de même et portant une lanterne. À ceux qui proposaient d'éclairer la ville au gaz, Saït-Pacha répondit : "Si quelqu'un tient à voir clair, qu'il en prenne lui-même les moyens, c'est son affaire." Et depuis il est enjoint aux habitants de s'éclairer lorsqu'ils sortent la nuit.

Le vendredi 29, à sept heures du matin, nous montons à âne. En tout, y compris nos montures et les gamins (saïs=coueurs) qui les chassent, nous sommes quarante-cinq. Jugez de l'animation et du plaisir. Pendant quatre heures, nous parcourons les environs. Nous voyons d'abord la colonne élevée à Dioclétien, qu'un reste d'inscription longtemps indéchiffrée fit nommer colonne de Pompée ; puis longeant le Mamhoudié, canal qui amène l'eau du Nil à Alexandrie, nous arrivons aux aiguilles de Cléopâtre, petits obélisques, en comparaison du Louqsor, auquel elles ressemblent beaucoup du reste. L'une d'elles, couchée sur le rivage, attend depuis des années le vaisseau qui doit la conduire en Angleterre. Nous finissons notre promenade par une visite au palais du vice-roi (Saït-Pacha). Pour un bacchis ses écuries nous sont ouvertes ; mais ses chevaux n'ont rien de fort remarquable à mon avis, excepté quatre Arabes-Nedgi de toute beauté. Ils sont attachés par le paturon gauche à une corde fixée derrière eux, et leurs pieds de devant sont reliés l'un à l'autre par une entrave longue de cinquante centimètres de telle façon que presque tous ont les paturons abîmés. Ils sont encore outre cela, attachés au ratelier. Le cheval Egyptien a plus de corps que l'Arabe, sans avoir plus de membre. Il paraît plus mou, mais il est plus propre à l'attelage.

Après avoir visité les chevaux et les équipages, nous entrons dans le palais lui-même ; mais là, comme on veut nous faire oter nos souliers, nous répondons

⁴ Le yatagan est une arme turque à lame recourbée et dont le tranchant forme, vers la pointe, une courbe rentrante.

que les Français se découvrent quelquefois la tête, mais jamais les pieds, et nous ne voyons les appartements que du seuil et sans y entrer.

Après le déjeuner, nous visitons les bazars qui offrent un coup d'œil et ont une physionomie qu'il m'est impossible de rendre. Vastes magasins qui ne sont pas sans ressembler beaucoup aux baraques de la foire avec cette différence cependant que les marchands, au lieu de se promener comme chez nous dans un couloir placé derrière l'étalage, sont assis ou couchés sur l'étalage lui-même.

Tandis que l'acheteur novice, bousculé à chaque instant, craignant toujours d'être écrasé par les chameaux qui ne se dérangeraient pas pour un empire, se morfond dans la galerie, les marchands nonchalamment étendus sur leurs riches, mais bien sales divans, fument le narguilé sans paraître s'inquiéter de vendre ou seulement même le désirer. Si l'on connaît un peu les habitudes du pays, les choses changent bientôt d'aspect. Je voulais acheter un burnous et j'avais avec moi l'interprète de M^r Santon, que nous avons rencontré à bord. Nous nous approchons d'un marchand : "Combien ce burnous ?" - "Cent-vingt francs" (cinq-cent-vingt-cinq piastres). Comme il disait ces mots, le plus furieux coup de courbache qui se puisse donner lui tombe sur ses épaules et lui fait pousser un cri terrible. Evidemment notre drogman connaissait la rhétorique à l'usage des négociants du pays et le burnous m'était vendu cinquante-deux francs cinquante.

Lorsque nous rembarquâmes la mer était houleuse, et presque tous furent malades. Pour moi je ne me ressentis de rien. Le lendemain, j'avais commencé cette lettre ; mais mon encrier se renversa deux fois, tant la mer était grosse et je ne pus continuer.

Du couvent franciscain de Jaffa,

le 1^{er} septembre 1856, suite

Jaffa n'a point de port et les barques qui vont chercher les passagers pour les conduire au rivage, doivent passer entre des rochers qui ne sont séparés que de quatre mètres, quatre-vingt-cinq centimètres. La dernière caravane avait vu en cet endroit sombrer une barque dont tous les passagers, rejetés violemment par la mer contre les rochers, avaient trouvé la mort dans les flots.

Plus heureux qu'eux, nous sommes passés sans encombre. La rade de Jaffa est si peu profonde que les barques elles-mêmes ne peuvent parvenir jusqu'au rivage, aussi trouvons-nous à quelques mètres de la côte, nous attendant dans la mer, les hommes qui doivent nous porter en Terre Sainte. Ils ont laissé tomber à l'eau M. Bazan, qui leur a néanmoins payé le passage (il a de la bonté de reste) et ils lui ont volé son manteau.

Nous revenons de visiter l'hôpital où Napoléon fit soigner les pestiférés de son armée. C'est maintenant le couvent Arménien Schismatique.

Jaffa est la ville la plus sale et la plus originale que l'on puisse voir, y avec ses larges escaliers de pierre et ses lourdes murailles qui se réunissant à cinq pieds du sol ne laissent qu'une partie de la ville praticable aux chameaux, et donnent à l'autre l'air désolé des catacombes.

Nous partons demain pour Ramleh, et nous serons après-demain soir à JERUSALEM.

Pierre

Lettre 6

Jérusalem, le 7 Septembre 1856

Mes Chers Parents

.... Nous avons quitté Jaffa le lundi premier Septembre à cinq heures du matin.

Je n'essaierai pas de vous donner une idée de notre physionomie grotesque avec nos grands burnous blancs, nos turbans sur nos chapeaux à larges bords, les fusils dont plusieurs de nous sont-armés, et les cris que les cavaliers novices poussent sur des chevaux maigres, il est vrai ; mais vifs et impatients. Avec nos guides, nous sommes trente-deux cavaliers, et les bagages sont partis depuis une heure avec leur escorte. Ce n'est qu'après sept heures de marche, que nous arrivons à Ramleh. L'après-midi est employée à visiter les environs, et nous passons la nuit au couvent des Franciscains.

Le lendemain à deux heures du matin, nous sommes à cheval ; mais après une heure de marche ; nous nous arrêtons, et nos guides se concertent pour savoir s'ils sont encore sur la route. Grâce à l'obscurité de la nuit, nous l'avions perdue, et nous ne la retrouvâmes qu'à cinq heures, au moment où le jour se fit soudainement. De la nuit la plus noire au jour le plus brillant, il n'y a pas vingt minutes. A cinq heures et demie, nous rejoignons notre escorte, et nous entrons dans la montagne que nous ne devons quitter qu'à Jérusalem, rocher maudit où croissent seulement la ronce et le chardon et que coupe un chemin à peine indiqué sur lequel nos chevaux sans jamais broncher escaladent des marches de soixante et quatre-vingts centimètres.

Après avoir traversé le village de Latroum (ou des voleurs), patrie du bon larron, nous arrivons à Baris, lieu célèbre par les victoires des Croisés. Il est dix heures, la chaleur est accablante, et nous trouvons de l'eau. Aussi nous faisons halte, et nous déjeunons. A midi, on sonne le boute-selle et nous nous remettons en marche sous un soleil de plomb ; mais il faut arriver à Jérusalem avant la fermeture des portes, et le nom de la Ville-Sainte ; que nous répétons sans cesse, nous remplit d'ardeur.

A une heure nous sommes à St Jérémie, résidence d'Abou-Gosh, fameux brigand à qui la garnison de Jérusalem paya longtemps tribut. Il est absent ; mais son frère nous offre le café et le chibouck en nous faisant dire combien il aime les Français.

Avant de quitter le village, nous entrons à cheval dans l'église abandonnée de St Jérémie. Les murs sont teints encore du sang des martyrs qui y ont été égorgés, et nous adressons au Ciel en ce lieu consacré par le sacrifice, une prière pour les Chrétiens persécutés.

Bientôt sur le sommet d'un rocher qui domine au loin l'horizon, nous apercevons Modin, la patrie des Macchabées. Leur tombeau, qui jadis était salué par les navigateurs dans la mer de Syrie, atteste maintenant par ses ruines combien les Turcs se sont efforcés de souiller toutes les illustrations et d'abaisser toutes les grandeurs. Un peu plus loin à gauche sur une hauteur, s'élève le tombeau ruiné de Samuel.

En ce moment, je tenais, la tête de la caravane. Un des guides me montre le sommet de la colline qui est devant nous en me disant : "El Ror !" (La Sainte !). Malgré les inégalités du sol et les pierres qui barrent le passage, ne connaissant plus d'obstacles, je lance mon cheval au galop, puis tout-à-coup, comme frappé de la foudre qui renversa St Paul sur la route de Damas, je saute à terre en poussant un cri que toute la caravane répète bientôt après moi : "Jérusalem ! Jérusalem !"

Découvrant nos têtes, nous tombons à genoux, nous baisons cette terre consacrée par les pas de l'homme-Dieu, et nous nous laissons aller à toutes les impressions de nos cœurs, émotions immenses et que je n'aurais jamais cru pouvoir ressentir.

C'est de cet endroit que les croisés avaient aperçu pour la première fois la Ville-Sainte qu'ils venaient délivrer. Et nous, agenouillés, à la même place où nos frères s'étaient prosternés, nous comprenons leurs pieux transports, nous nous associons à leurs impressions, et nous regardons à travers nos larmes, cette antique cité qui se dresse devant nous comme une vision mystérieuse.

Oh ! Comme cette première vue est saisissante et remue le cœur ! On croit voir se lever devant soi, dans leur majesté solennelle, tous les grands souvenirs de l'ancien Testament, les scènes touchantes de l'Évangile, et par dessus tout la Croix du Calvaire, dont le signe ne surmonte aucun des monuments de la Cité, et dont cependant, l'image semble planer sur l'enceinte.

Nous restons longtemps dans cette contemplation silencieuse. La ville présente à la fois un caractère de grandeur et de tristesse, de désolation profonde et de majesté qui nous émeut. C'est une reine déchue ; mais qui porte encore au front, quelques vestiges de sa splendeur, et conserve au moins la touchante royauté du malheur.

Les premiers croisés étaient entrés, à Jérusalem pieds-nus et la tête découverte, mais nous, à qui, deux ans plus tôt, avant la guerre de Crimée, les Turcs auraient fait mettre pied à terre, nous y entrons à cheval. Quelques-uns de nous sanglottent. Tous nous sommes émus d'une émotion inconnue jusque là et qui ne peut se rendre.

Nous partons demain pour Bethléem. Au retour j'écrirai à Cécile, Marie et Elvire.

Adieu.....

Pierre

Lettre 7

(A Marie et Adrien) ⁵

Jérusalem 15 Septembre 1856

Mes Chers amis

..... Si vous pensez que je vais vous parler de Jérusalem, vous êtes dans la plus complète erreur.

Tout ce que je pourrais vous dire vous pouvez le lire dans maints ouvrages qui donnent plus de détails que je n'aurais le courage de le faire, et avec un talent que je n'ai pas.

Il est seulement une chose que je tiens à vous dire, et bien peu de personnes peuvent en faire autant : c'est que je suis entré dans la fameuse mosquée d'Omar, le temple le plus vénéré de l'Islamisme après celui de La Mecque.

Tuer un Chrétien, c'est en tout temps une œuvre Sainte et qui mérite le Ciel, mais dans le cas où nous nous mettions, (et nous ne fûmes que cinq pour l'oser) c'est bien autre chose encore. Celui qui, n'étant pas Musulman, s'approche de la Mosquée dans un rayon de moins de trois jets de pierre, celui-là tout sectateur du Coran, doit le mettre à mort à l'instant même sur le parvis du temple, et c'est très souvent arrivé. On cite même un médecin français, qui ayant été appelé en toute hâte pour soigner une jeune femme qui se trouvait mal, en vue du temple, fut égorgé, lorsqu'il l'eût sauvée, pour avoir aperçu le seuil de la fameuse mosquée.

Par une faveur singulière, le prince de Joinville y entra pourtant en 1840 ; mais il fallut pour cela enchaîner les gardiens du temple. Depuis lorsque le duc de Brabant y vint l'année dernière, on dut avoir recours au même expédient. Après lui il n'y est plus entré que l'archiduc d'Autriche et il y a un mois le consul de France, avec les officiers du Mercure.

C'était donc pour la cinquième fois seulement que les portes de cette mosquée s'ouvraient devant des chrétiens ; mais encore avions-nous du revêtir des vêtements Musulmans, coiffer le tarbouche et le turban, et remplacer nos souliers par des babouches sans semelles. Joignez à cela que pour assurer notre sureté, nous donnions vingt-cinq francs par tête aux Bachy-Bouzouck qui nous escortaient.

Du moins avons-nous été récompensés par la magnificence du spectacle. Vision féérique, tellement en dehors de tout ce que j'avais vu jusque-là, qu'il ne m'en est resté qu'un souvenir confus ; mais si vague et si confus que soit ce souvenir, ce que j'ai vu est si magnifique que je ne croirais pas l'avoir payé trop cher, en venant les yeux bandés, depuis Valenciennes jusqu'ici.

Il y a quatre jours, nous avons enterré un pèlerin Allemand arrivé en parfaite santé, et enlevé par le typhus (dont on ne voit du reste cette année que bien peu de cas.)

Que les enterrements se font ici d'une manière lugubre ! Le mort étendu sur une civière, revêtu de ses vêtements ordinaires, sans linceul et le visage découvert, tourne le dos à l'autel. Lorsqu'on quitte l'église on le recouvre d'un drap noir qu'on enlève au bord de la fosse, où l'attend le cercueil qu'on descend vide en terre. Alors seulement on descend aussi le cadavre et on le dépose dans la bière qu'on referme ; puis tous les assistants comblent eux-mêmes la fosse et se retirent.

⁵ Sa sœur et son beau-frère. Marie Dupont 1831-1907, Adrien Bontemps 1825-1891

Inutile de vous dire combien cette triste cérémonie a fait d'impression sur la plupart des pèlerins. Il est bien dur de mourir ainsi loin de la famille, sans un ami pour vous consoler sur votre lit de mort, pour vous dire qu'il vous regrettera, sans un frère pour vous fermer les yeux !

Heureusement, moi qui suis naturellement assez philosophe, j'étais beaucoup moins ému que ces messieurs en général ; mais trois d'entre eux, Monsieur Guyot, Estève et Mr Bazan en ont l'esprit frappé.

Une particularité que j'oubliais de vous signaler : la mort a eu lieu à huit heures du matin ; A deux heures, l'enterrement était terminé

Pierre

Lettre 8

*Nazareth le 25 septembre 1856*¹

Mes chers parents

J'ai entretenu il y a quelque-temps Cécile et Victor⁶, et Paul et Elvire, de notre excursion à Bethléem. Comptant qu'ils vous auront communiqué mes lettres, je ne vous en parle pas.

Indépendamment du voyage à Bethléem, nous avons fait une course, je dis une course, car c'est le seul nom qu'on puisse lui donner, à la Mer Morte et au Jourdain. Partis de Jérusalem le dimanche quatorze septembre à deux heures de l'après-midi avec une escorte de cinquante deux brigands et sans bagages, nous sommes arrivés à sept heures à Mar Sabas (S^t Sabas) couvent grec-schismatique, bâti à l'entrée du désert sur le bord du Cédron. Les flancs du rocher, où le torrent a ~~est~~ creusé son lit, sont percés d'une infinité de grottes, retraites des solitaires, compagnons de Saint Sabas et le torrent est tellement encaissé en cet endroit que nous avons compté jusqu'à dix de ces grottes, étagées les unes au-dessus des autres.

Le couvent adossé au rocher est construit en pierres dures. C'est une véritable forteresse accessible d'un seul côté. Encore la porte étroite et basse qui y donne entrée est-elle défendue par des tas énormes de pierres placées sur les terrasses supérieures et qu'en cas d'attaque on ferait rouler sur les assaillants. Cette porte ne sert que pour donner passage aux bêtes de somme et aux lourds fardeaux, car les visiteurs sont introduits au moyen de paniers suspendus à des poulies qui les élèvent jusqu'au premier étage. Sage précaution qui met les moines à l'abri de la crainte de se voir forcés, par la porte une fois ouverte, à recevoir plus de visiteurs qu'ils ne le jugeraient prudent. Inutile de dire que lorsque nous fûmes tous montés, les paniers ne redescendirent pas pour permettre aux brigands de nous suivre.

Après avoir soupé, nous nous étendons sur des divans pour y dormir un instant. À onze heures, ainsi que j'en suis chargé, je réveille tout le monde ; mission bien désagréable, lorsque l'on a affaire à des gens fatigués ou paresseux, qui ne sachant sur qui faire tomber leur mauvaise humeur accusent votre exactitude en vous objectant toujours l'heure de France, de trois heures en retard sur celle de Palestine.

A minuit nous avons avalé force tasses de café, et nous sommes en marche. Le pays étant loin d'être sûr, défense expresse est faite de s'écarter les uns des autres. Le clair de lune est superbe.

Cheick Ibrahim (c'est le chef de notre escorte) marche en tête avec une partie de ses hommes, les fusils posés en travers sur les genoux la mèche allumée. (Plusieurs avaient encore des fusils à mèche). Après lui viennent les provisions et les pèlerins puis le reste de l'escorte forme l'arrière-garde. Schembri et moi, nous galopons de l'avant à l'arrière, battant les moindres replis du terrain.

Après trois heures d'une marche pénible, les hennissements de nos chevaux auxquels d'autres hennissements répondent bientôt, et puis des aboiements lointains, nous annoncent le voisinage d'un douar. En effet une vingtaine de tentes noires ne tardent pas à frapper nos yeux. Des hommes en sortent en foule, armant leurs longs fusils et se préparant à nous bien recevoir. D'un commun accord, nos braves compagnons s'arrêtent. Quant à nos brigands, ils lancent leurs chevaux au

⁶ Sa sœur Cécile Dupont 1827-1910, son beau-frère Victor Duchataux 1824-1905

galop, et tenant la crosse de leurs fusils enveloppée de leur burnous, ils s'arrêtent en face des tentes. Ibrahim échange quelques mots avec le chef du douar, qui crie trois fois : "Salem Elicum" (salamalek) Paix sur vous !" Trois fois nous répondons : "Elicum Salem !". Et nous nous éloignons.

Vers cinq heures, le soleil se lève, dorant de ses rayons l'azur tranquille de la Mer Morte, que nous apercevons sous nos pieds. Nous descendons encore pendant trois heures, avant d'arriver à cette mer maudite dont les flots brûlent encore du feu qui consuma Sodome.

Tout le monde se plaît à répéter que sur les bords de la mer Morte on ne voit aucune espèce de végétation ; qu'aucune bête ne peut vivre sur son rivage maudit de Dieu, et que l'oiseau même, si rapide qu'il soit, ne peut sans périr voler d'un bord à l'autre. Eh bien ! N'en déplaise à tout le monde, j'ai vu, moi, la végétation la plus luxuriante qui ait frappé mes yeux depuis la France, sans en excepter celle de l'Hortus conclusus de Salomon et le Boachetto de Malte. Des traces nombreuses y attestent la présence de panthères de hyènes, de léopards et même de lions. Enfin des oiseaux volaient au-dessus de la mer, et quelques-uns uns de mes compagnons prétendent avoir vu une espèce de canards y nager.

Le niveau de la Mer Morte est de dix-huit-cents pieds inférieur à celui de la Méditerranée. Cette énorme dépression du sol rend la chaleur plus insupportable encore que partout ailleurs, car l'air y est moins abondant. À neuf heures du matin et à l'ombre, le thermomètre marquait 41°.

C'est en arrivant à la mer Morte que monsieur Bazan fut atteint d'une folie, par moment furieuse qui nous force à le laisser ici. J'étais en tête de la caravane, lorsque lançant son cheval au galop, il vint me menacer d'une énorme courbache dont un coup eut suffi pour m'assommer. J'armai un pistolet en lui disant qu'il jouait un triste jeu et j'allais en presser la détente lorsque son œil égaré me fit pressentir le fâcheux accident qui lui arrivait. Je mis mon cheval au galop. Beaucoup plus vigoureux et mieux monté que le sien, je crois pouvoir le dire sans fatuité, mon cheval se tint constamment à quelques mètres au-devant de lui, puis lorsque je vis le pauvre malheureux ruisselant de sueur et tout haletant, j'enfonçai vigoureusement les éperons dans le flanc de mon cheval. Lorsque j'eus pris une certaine avance, je me retournai brusquement sur mon adversaire et le saisissant à bras le corps, je tombai à terre avec lui. Schembri et M^r Wattinne me vinrent alors en aide, et après l'avoir désarmé, nous le replaçâmes sur son cheval et nous continuâmes notre route.

Nous marchions depuis neuf heures, lorsque nous arrivâmes au bord de la Mer Morte. Plusieurs d'entre nous s'y baignèrent. Pour moi, maman m'avait fait promettre de n'en rien faire et je dus me contenter de les regarder.

La densité de la Mer Morte est sept fois plus considérable que celle de la Méditerranée, et ses eaux treize fois et demi plus salées. Aussi le corps humain surnage-t-il sans qu'il soit besoin de faire aucun mouvement. Un phénomène très singulier qui s'est produit pour l'un des baigneurs, M^r Steiner, c'est que la tête n'était pas chez lui la partie la plus légère du corps, et que ce n'était pas elle qui surnageait. Les autres baigneurs durent aller à son secours pour le rétablir dans un équilibre moins burlesque, et il souffre encore maintenant du sel qui lui est entré dans les yeux.

Après trois quarts d'heure environ d'arrêt sur le rivage, nous nous remettons en marche. A dix heures, Ibrahim nous fait arrêter et nous fait dire par Schembri de nous tenir très rapprochés les uns des autres : nous allions traverser des bouquets d'arbres, de roseaux et de buissons épais, et si nous devions être attaqués, ce serait

certainement dans cet endroit que l'attaque aurait lieu. Lorsque tout le monde est bien groupé, nous nous avançons de nouveau. Ibrahim et une dizaine des siens parcourent les buissons les plus rapprochés, n'en laissant pas un dont ils ne fassent le tour. Cette espèce de forêt dura jusqu'au Jourdain où nous arrivâmes à une heure de l'après-midi. Quelqu' affamés que nous fussions, n'ayant rien pris depuis minuit, notre premier soin fut de nous déshabiller et de nous jeter à l'eau ; mais si grand que fût le bien-être dont nous jouissions dans le fleuve, force nous fût d'en sortir en toute hâte, le courant trop rapide m'entraînait et les brigands criaient que ce que nous faisions était folie, l'ennemi pouvant se montrer d'un instant à l'autre.

C'est en cet endroit du Jourdain, au seul gué connu, que Notre-Seigneur fut baptisé par S^t Jean. C'est là aussi que j'ai pris l'eau que je rapporte dans des flacons de fer blanc scellés pour Cécile, Céline, Marie, Elvire, Pauline et Laure.

A peine sortis de l'eau, nous nous installons pour déjeuner sous de hauts sycomores. Ibrahim paraissait soucieux : il n'avait plus sur les lèvres ce fier sourire qui les animait toujours ; au lieu d'entourer comme un turban, son mâle et noble visage son kaffié, retenu sur sa tête par une corde de chameau, tombait négligemment sur ses épaules, et donnait à ses traits une expression terrible. Il examinait constamment ses armes, et à l'exception des sentinelles, tous ses hommes se tenaient autour de lui. Au milieu du déjeuner, il fit ressangler les chevaux par les moukres⁷. Evidemment, il craignait une attaque. Nous avions appris le matin par cette tribu que nous avions rencontrée, que l'avant-veille une bande de quarante-deux Arabes, attaqués en cet endroit par les Béni-Sakar avaient laissé plusieurs morts sur le terrain.

La conversation languissait ; la fatigue et aussi peut-être le pressentiment du danger assombrissaient les visages, lorsqu'un coup de feu, auquel dix autres coups répondent aussitôt, se fait entendre du côté par lequel nous sommes venus.

Comme un tigre blessé, Ibrahim fait un bond terrible et sautant à cheval, le feu dans le regard, il s'écrie d'une voix de stentor : "*Di Allah ! Koud, kod e barouda ! Au nom de Dieu, cavalier prends ton fusil !*" Et tous ses hommes, Schembri, Georgio et moi, répétant avec lui : "*Au nom de Dieu !*" nous nous élançons de toute la vitesse de nos chevaux en direction du bruit. La fusillade continuait. C'était un parti de Beni-Sakar qui voulait s'arrêter à l'endroit où nous déjeunions. Nous voyant arriver résolument sur eux et reconnaissant peut-être au milieu de nous Ibrahim, ami de leur tribu, ils élevèrent au-dessus de leur tête la crosse de leurs fusils, recouverte du coin de leur burnous, et l'un d'eux descendant de cheval nous dit que s'ils avaient cru rencontrer des Franfi (Francs) escortés par Ibrahim-Abd-Allah et les siens, ils n'auraient pas engagé la fusillade, puis ils jurèrent de ne plus nous inquiéter, nous souhaitèrent le : "*Salem Elicum !*" et s'éloignèrent au galop. Ils étaient au moins quatre cents. S'ils l'avaient voulu, aucun de nous n'aurait revu la France.

En revenant à l'endroit où nous avons laissé nos compagnons, les moukres m'adressèrent de vifs reproches. Ils demandaient si je voulais tuer mon El Esrak (c'est le nom de mon cheval). En effet, en volant avec les brigands au-devant des Beni-Sakar, nos éperons avaient labouré les flancs du pauvre animal qui dégoûtaient de sang. Heureusement, je commençais à connaître l'esprit arabe et à leurs invectives je fis répondre par Georgio : "*Mon cheval ! C'est mon fils ! Est-ce que je voudrais tuer mon fils ?*" Cette réponse ne les satisfait pas encore entièrement, et ils me dirent que puisque c'était mon fils, je ne devais pas lui ouvrir les flancs

⁷ moukre : muletier

avec mes instruments d'Europe (mes éperons) ainsi qu'ils venaient de me le voir faire. Cette fois je leur dis que mes jambes battant les flancs de mon El Esrach dans une heure de poudre, c'étaient les ailes du noir corbeau de la mort, volant à l'ennemi ! Pour lors ils parurent charmés de ma réponse qui avait si bien revêtu le génie de leur langue et ils me laissèrent tranquille. Cependant les flancs de mon cheval étaient tellement abîmés que je dus employer l'arnica pour arrêter le sang. C'était la première fois que j'eus à en faire usage.

Lorsque nous revînmes au Jourdain, Messieurs Baulier, Wattinne et Delannoy avaient leurs pistolets à la main. Les autres étaient tous pâles comme la mort. Le brave abbé Guilleven surtout, lui qui nous avait tant parlé du courage des bretons faisait peine à voir. En nous revoyant, il chanta "*Te Deum...*" "*Magnificat...*" etc... Nous finissions le déjeuner quand Estève arriva à cheval sans son fusil. Il nous dit qu'emporté par son ardeur et méprisant le danger il avait volé sans armes à notre secours.

Malheureusement il s'était trompé de direction et nous avait tourné le dos. Il ne pensa pas à nous expliquer cette erreur et partagea avec l'abbé Guilleven les honneurs de la journée.

Le déjeuner fini nous nous remettons en marche à travers une plaine couverte d'abord de broussailles puis bientôt d'oliviers au milieu desquels nos Arabes exécutent une fantasia d'autant plus admirable que leurs chevaux marchent depuis Minuit. Enfin après dix-huit heures de cheval nous arrivons près des ruines de Jéricho à la fontaine d'Elisée et nous y trouvons nos tentes. Nous y sommes à peine installés, que des Arabes arrivent sur nous au grand galop puis l'un d'eux se détache des autres et arrive au milieu de nous. Il porte devant lui sur sa selle un mouton magnifique que nous envoie en signe de paix la tribu qui nous a attaqués le matin.

Le procès du pauvre animal est bientôt fait. Dix minutes après, suspendu par les quatre pattes à une branche d'olivier, il tourne devant le feu à notre grande satisfaction. Le sacrifice consommé, nous passons les restes de la victime et du riz pilaf avec lequel il était accommodé aux brigands de l'escorte et nous nous installons dans nos tentes pour y passer la nuit.

Il est minuit ; mais la fatigue plus encore que l'heure avancée, attire le sommeil et les sentinelles une fois placées, nous nous endormons profondément. De grands cris nous réveillent en sursaut. Nous nous armons en toute hâte et nous nous précipitons hors des tentes. Une voix que nous reconnaissons pour celle du brave abbé Guilleven domine toutes les autres et crie "*Aux armes !*" Mais que peuvent les armes contre l'ennemi que nous avons à combattre ? Aussi nous commençons par nous en débarrasser, puis nous revenons sur le lieu du sinistre.

Un âne avait rompu ses entraves et "*per amica silentia noctis*" comme eût dit Virgile, il était entré (où peut-on être mieux qu'au sein de sa famille) dans la tente des Bretons. Là rencontrant le mât, clef de voûte de la tente, il s'y était gratté et avait tant fait qu'il l'avait renversé. De là ses cris d'effroi et ceux des chrétiens enfermés avec lui sous la toile et qu'il écrasait en se débattant.

Le lendemain à huit heures nous visitons les ruines de Jéricho et la montagne de la Quarantaine, puis après avoir déjeuné, nous nous remettons en route, et sept heures de marche nous ramènent à Jérusalem.

Je ne vous entretiens pas de ce que nous faisons durant ces derniers jours passés dans la Ville Sainte. M^{gr} Mislin est fort exact et tout ce qu'il a vu et fait, nous aussi nous l'avons examiné et mis en pratique.

Le dimanche 21 septembre nous quittons Jérusalem pour n'y plus revenir. Les prêtres du patriarcat et quelques-uns des pères franciscains nous accompagnent. Arrivés au sommet de la colline d'où Jérusalem apparaît pour la dernière fois, nous mettons pieds à terre et entonnons ; le *Super flumina Babylonis*, le cantique de l'exil et de la captivité, magnifique en tout lieu, sans doute, mais bien plus admirable encore en présence de cette Jérusalem dont il déplore l'abaissement et la ruine.

Le chant terminé, nous disons adieu aux prêtres qui sont venus avec nous, ; nous nous souhaitons de nous revoir un jour dans cette vallée de Josaphat que nous apercevons encore toute couverte de ses tombeaux et nous nous remettons en route pour aller camper à Djifné, où nous arrivons à onze heures du soir.

Le lendemain, nous marchons douze heures par des montagnes et des vallées arides, avant de parvenir à Naplouse, charmante ville, vue de loin avec ses minarets blancs se détachant sur le vert feuillage de la montagne contre laquelle elle est bâtie. Un ruisseau d'eau limpide parcourant la vallée lui donne un air de fraîcheur auquel nous n'étions plus accoutumés depuis longtemps. Nous dressons nos tentes dans une presqu'île formée par ce charmant ruisseau à proximité d'un camp turc ; mais d'un véritable camp de véritables troupes, venues là pour venger sur les habitants de Naplouse le meurtre d'un frère du consul de Prusse et l'attaque du consulat de France.

Le soir il y eut grande discussion sous les tentes : devait-on passer la journée du lendemain à Naplouse, pour visiter le mont Garitzim et le mont Hébal, célèbres du temps des Samaritains par les temples élevés et détruits et Naplouse (l'ancienne Sichem) ou bien aller camper à Djennin ? Messieurs Guiyot, Le Fichan et Estève voulaient rester. Messieurs Delannoy, Wattine et moi fîmes décider, non sans peine, qu'on resterait jusqu'à onze heures de telle sorte qu'en se levant avant le jour on pourrait voir ce qu'on avait projeté, puis qu'on atteindrait encore Djennin avant la nuit.

Après avoir gravi l'Hébal et la Garitzim, nous descendîmes à Naplouse ; mais la haine peinte sur tous les visages nous fit juger prudent de n'y pas faire long séjour. Nous quittâmes donc la ville après nous être fait montrer les livres des Samaritains qui y sont conservés.

Nous arrivâmes à Djennin à dix heures du soir après avoir traversé en passant Sébaste et Sanour, la Béthulie que le courage de Judith a rendue si célèbre.

Il était une heure du matin lorsque nous nous couchâmes ; aussi ne quittâmes-nous Djennin que le lendemain à neuf heures (je veux dire le jour même à neuf heures). Lorsque nous traversions le village, un fellah se jetant sur M^r Nobis lui enleva son manteau et s'enfuit à toutes jambes. Je le poursuivis à cheval, et à grands coups de courbache, le forçai à lâcher prise.

Nous étions dans cette fameuse plaine d'Esdrelon, où se livra la bataille dite de Nazareth ou du mont Thabor qui jeta tant de prestige sur le nom Français en Syrie.

Junot se défendait depuis six heures contre des forces dix fois plus nombreuses. Kléber arrive à son secours ; mais les Turcs reçoivent aussi du renfort et le combat continue deux heures durant, dans les mêmes conditions. Malgré leur brillante valeur, épuisés par huit heures de combat contre un ennemi si supérieur en nombre, nos braves soldats allaient céder, peut-être, lorsque des décharges d'artillerie répétées par les échos du Thabor annoncent l'arrivée de Bonaparte, qui débouche bientôt dans la plaine à la tête de sa cavalerie. La victoire n'est plus douteuse.

L'armée turque se débande et tandis qu'une partie se noie au passage du Lison, l'autre repoussée jusque sur notre camp est précipitée dans les flots.

Nous examinons les ossements qui blanchissent la plaine et cherchions à rencontrer à côté des cadavres des boutons d'uniforme de nos soldats lorsque Schembri nous donna l'alarme : une dizaine de cavaliers fondaient sur nous de toute la vitesse de leurs chevaux. Notre escorte était déjà dans la montagne avec les bagages et il ne restait avec nous que quatre ou cinq brigands. Ils s'élançèrent avec Schembri et moi dans la direction des cavaliers qui, faisant demi-tour à gauche, s'éloignèrent du côté du Thabor.

Après six heures de marche, nous entrons dans la montagne et deux heures après, nous sommes à Nazareth, la seule jolie ville de Palestine. La seule où les femmes, belles pour la plupart, se fassent remarquer par un maintien et des allures modestes auxquelles nous ne sommes plus habitués depuis longtemps. Inutile de dire que toutes sont catholiques.

La chaleur excessive a donné des boutons à tout le monde et tous nous sommes affectés plus ou moins par ce qu'on appelle "gale bédouine", sorte d'éruption qui cause de grandes démangeaisons.

L'un de nous est au lit avec une très forte fièvre, causée par la fatigue. Peut-être le laisserons-nous ici : c'est monsieur Guyot-Sionnest.

D'autres vont gagner le port le plus voisin : Caïffa ou Jaffa. Ce sont monsieur Nobis, tellement échauffé qu'il rend le sang depuis Jérusalem, Guillevin dont les jambes enflées par la fatigue sont couvertes d'énormes pustules purulentes : son état est très grave et il en a le moral très affecté ; Monsieur Mungacsky atteint d'une fièvre que rien ne peut couper, et enfin Monsieur Bazan, qu'un coup de soleil a rendu fou et qui est très souvent furieux.

Nous laissons encore à Nazareth Messieurs Tikillo et Neyra. Ce dernier nous accompagne depuis Jérusalem.

Beaucoup ont le moral très affecté. Si Estève ne reste pas, c'est parce que Monsieur Wattinne tient les cordons de sa bourse. Les campements ne contribuent pas moins que les longues marches à en décourager beaucoup.

Pour moi, je les supporte à merveille, je crois que j'engraisse, et je ne me suis jamais aussi bien porté. Je ne veux pas dire pour cela que je ne suis pas quelque fois fatigué : non certes ! Mais j'ai bon appétit, je dors à peu près une nuit sur deux, je suis content et ça va bien.

Adieu.....

Pierre

Correspondance avec l'Abbé Nobis⁸ à son retour à Valenciennes

Lettre 9

Lettre de l'abbé Nobis, laissé à Nazareth

Coublanc- près Chauffailles, Saône et Loire

1 octobre 1856

Mon cher pèlerin, je n'y tiens plus : rentré dans mes foyers depuis longtemps, je pense sans cesse à tous nos bons amis, et je souffre trop d'ignorer comment chacun de nous a terminé son voyage. Je vous ai laissé à Nazareth, le cœur bien gros, je vous assure. Vous partiez pour le Thabor et moi pour le Carmel. Depuis cette époque, qu'avez-vous fait ? Ne vous est-il rien arrivé de facheux ? Êtes-vous tous revenus directement en France ? Le Caire ou Constantinople n'a-t-il tenté personne ? Avez-vous vu les cèdres et Balbeck ? Notre trésorier a-t-il continué de faire peser sur vous son pesant despotisme ? Avez-vous pu enfin marcher sans lisière ? En particulier, comment avez-vous supporté les fatigues du retour ? Que je voudrais vous retrouver tous pendant une de nos soirées de Jérusalem dans ma cellule ! Beaux jours trop tôt passés ! Au moins désormais je vivrai de souvenirs.

Voici maintenant mon itinéraire avec les accidents : Hanna (c'est le drogman que nous avons laissé aux malades de Nazareth) Hanna ne nous a quittés qu'à Jaffa et le jour de notre départ. Nous avons couché au Carmel. La route a été longue et pénible. Notre père Bazan n'en pouvait plus ; notre hongrois disait quelques mots latins en essuyant son grand front (M Mungacki ne savait d'autre langue vivante que le latin qu'on parle en Hongrie) ; l'abbé Guilleven avait les jambes enflées jusqu'aux genoux avec force pustules.

L'état de monsieur Bazan m'a forcé à louer une barque pour aller de Caiffa à Jaffa. Nous l'avons traîné jusque dans notre misérable esquif dans lequel nous avons passé un jour et une nuit, mais son état s'étant empiré durant la traversée, nous avons dû nous résigner à laisser à Jaffa, entre les mains des pères devenus plus aimables, le pauvre fou atteint d'un transport au cerveau, et nous sommes montés à bord de l'Euphrate. (Lorsque nous étions débarqués à Jaffa, les franciscains du couvent, qui sont tous espagnols, nous avaient reçu d'une façon peu civile, je dirai même peu chrétienne.)

Je désire de tout mon cœur que l'état-major du bâtiment qui vous a ramenés en France, ait été aussi aimable pour vous que l'a été à notre égard celui de notre vapeur. Nous avons été reçus, non en amis, mais en frères. Recevez mes remerciements, bon capitaine ! Aussi ne nous sommes nous séparés qu'après avoir fait mousser plus d'une bouteille de Champagne !

En quittant Alexandrie par un gros temps, un coup de roulis m'a jeté dans la cambuse. On m'a relevé mort, mais heureusement je n'avais rien de cassé. Le docteur m'a inondé d'eau sédative et couvert d'emplâtres. Aujourd'hui, je ne m'en ressens presque plus, mais ce ne sera pas mon plus doux souvenir. Notre Hongrois n'a pas quitté sa cabine pendant tout le trajet : le mal de mer le tenait cloué sur son lit. L'abbé Guilleven en a ressenti quelqu'atteinte. Mon pauvre corps emplâtré en a été préservé. Samedi vers les onze heures du soir, nous étions à Marseille. Débarqué le Dimanche, j'y ai passé la journée. Le soir même notre Hongrois a pris le chemin

⁸ L'Abbé Nobis, né en 1808 avait donc 48 ans lors de ce voyage.

de fer. Nous avons couché à l'hôtel de Rome. L'abbé Guilleven n'ayant pas encore réglé ses affaires d'argent a dû me laisser partir seul. Lundi soir, j'étais à Lyon et Mardi matin au sein de ma famille. Depuis cette époque, je ne vis que de souvenirs.

Mes chapelets au nombre de 900, et plus de 500 croix n'ont pu satisfaire tout mon monde. Je suis presque vénéré : ma maison ne désemplit pas. Que n'ai-je autour de moi au moins quelques pèlerins pour parler de Jérusalem ! Combien sont précieux pour moi les quelques objets apportés !

Notre digne trésorier ne s'est plus senti, je pense, de son indisposition. La bile l'avait presque étouffé. Le père Bazan vous a-t-il rejoint à votre passage à Jaffa ? Je crains bien que vous ne l'ayez plus retrouvé, car nous l'avions laissé fort mal.

Ah ! Mais l'inspiration poétique est-elle revenue au mélancolique Estève ? (que fait une si jolie rime ! ¹). Je souscris au premier exemplaire de ses œuvres.

Allons, mon Cher Pèlerin, preux chevalier, l'honneur de la caravane, à la tête de laquelle vous avez toujours marché, ayez l'obligeance de me donner de longs détails sur tout et sur tous. Je suis insatiable. Vos détails seront toujours trop courts. Vous avez dû voir par les feuilles publiques qu'il y a eu de nouveaux troubles à Naplouse, et que les bédouins sont encore en guerre sur tout le parcours de Jaffa à Jérusalem et de Jérusalem à la mer morte et à Tibériade. Nous avons été bienheureux.

N'oubliez pas votre promesse. Si jamais votre bonne étoile vous conduit à Lyon, souvenez-vous de ce pauvre curé de Coublanc, qui vous aime tant et qui se plait à le répéter.

Tout à vous de tout mon cœur

signé NOBIS

¹ Estève était et est encore poète. Nous avons lu dans ses œuvres les plus brillantes, ce passage où parlant d'une Esméralda quelconque, il dit :

Elle mazurque

Sur le mur que

Eleva Trajan

C'est à ce malheureux « que », que fait allusion l'abbé Nobis !

Lettre 10

A monsieur Nobis

Valenciennes, le 18 novembre 1856

Monsieur et bien cher ami

..... De Nazareth où nous nous sommes séparés, nous avons pris notre route pour le Thabor, laissant au lit Monsieur Guyot. Après avoir entendu la messe au sommet de la montagne, nous sommes allés camper à Tibériade sur la mer de Galilée (15 heures de marche). Pendant la route, notre Italien se fit mordre par son cheval qui lui brisa deux doigts de la main, que je fus obligé de lui amputer, à la demande générale, et les trois Allemands qui nous avaient rejoints à Jérusalem, s'étant un instant, séparés de nous furent mis à nu par les Arabes et nous rejoignirent à pied, dans ce costume assez négligé et peu à la mode en Europe.

A Tibériade la chaleur est de beaucoup plus élevée qu'à la Mer Morte. Cependant, je fus peu tenté d'aller avec les autres rechercher en barque la place où avait pu être Capharnaüm ; mais je montai à cheval avec Monsieur Baulier et Schembri pour aller visiter les thermes de Emmaüs.

En revenant, nous rencontrâmes des Arabes à dromadaire allant du Caire à Damas. Ils étaient quinze cents tous au grand trot, et mon cheval, lancé au plein galop, avait peine à les suivre.

Pendant les deux nuits que nous passâmes à Tibériade, des Arabes qui nous avaient rencontrés près du Thabor, et s'étaient fait dire par Farach le nom et la généalogie de mon cheval, tentèrent de l'enlever. Nous fûmes réveillés plusieurs fois pendant la première nuit par les cris des sentinelles. Au milieu de la seconde nuit, Schembri était de garde ; un coup de feu nous réveille en sursaut. Nous sortons en pan volant et saisis d'horreur, nous contemplons à deux pas de la cantine, au milieu d'une mare de sang, étendu roide mort, un chat grand comme un baudet. Schembri s'excusa fort de nous avoir réveillés pour si peu de chose : il pensait avoir affaire à un ennemi autre qu'un chat, et la taille du défunt excusait assez son erreur.

Lorsque nous sautions à cheval pour quitter Tibériade, des chrétiens vinrent nous dire d'éviter la vallée qui se trouve à gauche du mont des béatitudes, parce que la tribu de nos voleurs de chevaux nous y attendait. Nous pressâmes la marche dans cette fameuse plaine d'Hittim, rendue célèbre par la bataille à jamais funeste, dans laquelle Saladin enleva aux chrétiens la Sainte Croix, et mit fin par la captivité de Lusignan au royaume de Jérusalem. La journée devait nous demander neuf heures et nous la fîmes en six, tant il est vrai que la peur donnerait des ailes aux tortues.

L'abbé Steiner me pria d'aller lui chercher des pierres sur le sommet de la montagne des Béatitudes. J'y consentis à condition qu'il m'attende avec Farach, à l'endroit où il se trouvait, ce qu'il me promit. Je galopai pendant trois quarts d'heure pour aller lui chercher ces maudits cailloux et revenir au lieu où je l'avais laissé ; mais alors, je crus m'être égaré car je ne le vis plus. L'examen des lieux me prouva pourtant que c'était bien là que je m'étais séparé de mes compagnons. Furieux, plus que je ne pourrais dire, de ce manque de parole, qui m'exposait à ne plus revoir la France, je lançai mon cheval au galop de course dans la direction qu'aurait dû suivre la caravane. Mes jambes battaient comme des ailes les flancs du noble animal et mes éperons faisaient jaillir le sang : je volais. Au bout de quelque vingt minutes, je rencontrai le sable sur lequel étaient empreints des pas de chevaux. C'étaient peut-être les vestiges d'une tribu arabe. Pourtant, je n'hésitai pas à les suivre et bientôt je rejoignis mes compagnons au moment où ils entraient dans Cana, au son des

tambours d'une noce qui s'y célébrait ce jour même. J'eus une scène des plus vives avec l'abbé Steiner, à qui je reprochai en termes trop durs peut-être, l'insouciance avec laquelle il m'exposait pour son plaisir. Il s'excusa en disant qu'il avait cru voir les Arabes et qu'il s'était rallié à la caravane. Il ne s'était du reste vanté à personne de son haut-fait d'armes, et si j'avais disparu, Dieu seul eût pu savoir que c'était par sa faute. La fatigue et l'animation extrême dans laquelle je me trouvais ne m'empêchèrent pas de déjeuner : quelques tasses de café me remontèrent le moral, et deux heures après, nous étions à Nazareth.

J'avais remarqué depuis quelque temps que les moukres, lorsqu'ils voyaient Estève arranger son kaffié ou son burnous, disaient en riant : "El laroussa". Schembri à qui je demandai ce que ce mot signifiait, se prit à rire en disant que pour nous reconnaître entre nous, les moukres nous avaient donné des surnoms arabes ; qu'ainsi ils appelaient Estève, la fiancée (el laroussa)

M^r Hoyangyi, le long

M. Wattinne, le père de la barbe rouge

M. Lefichan, le fils du clou

M. Delannoy, le père de la prière

M. Baulier, le père de la peinture

M, Guyot, le juif

M, Bazan, le paysan (fella)

M. Mungacki, le fils du silence

Vous (M. Nobis), le père de famille

Et moi, le Janissaire⁹. Eh, mais ! lui dis-je, Monsieur Steiner, comment le désignent-ils ? Il me répondit qu'il ne le savait pas, et je complotai alors avec M^r Wattinne une espièglerie qui fut mise le soir même à exécution.

Vous avez remarqué quelle fureur de parler tenait ce pauvre abbé Steiner. Lorsque vous nous eûtes quittés ce fut bien plus insupportable encore, parce que nous étions en moins grand nombre pour nous partager ses réflexions le plus souvent saugrenues. C'en était au point que lorsqu'il leur parlait, Monsieur Baulier lui articulait sèchement dans leur sauvage énergie les cinq lettres de la fameuse réponse de Cambronne à Waterloo, que l'histoire a traduite : la garde meurt et ne se rend pas ! (M.E.R.D.E.) Mgr Hovangyi riait sans répondre, et Messieurs Wattinne et Delannoy le tournaient constamment en ridicule. Ainsi lorsque plus tard dans le Liban, la rage de parler lui faisait demander le nom du curé d'un village, ces messieurs demandaient celui du vicaire ; mais n'anticipons pas.

Je recommande le silence à Schembri et le soir pendant le dîner, je demande ce que signifie El Laroussa, ce qui l'amène tout naturellement à dire nos surnoms à tous. Monsieur Steiner demande le sien, et Schembri, après s'être fait prier un instant lui dit tout bas, de manière à être entendu cependant par tout le monde : " la vieille femme, mère de la langue". À l'instant même, le brave monsieur Steiner commence à nous expliquer les conjectures que nous devons faire sur les causes et

⁹ Les **janissaires** sont les soldats d'élite de l'armée ottomane. Leur nom français est une déformation du turc *Yeniçeri* qui signifie "nouvelle milice".

les effets des remarques et des réflexions qui ont amené les Arabes à lui donner ce surnom. Il fit tant que malgré la fatigue, il donna le fou rire à plusieurs d'entre nous.

Vous nous demandez des nouvelles de monsieur Guyot. En voici. Avant de quitter Nazareth, nous exigeâmes qu'il rendît ses comptes en règle. Après avoir pris à témoin de son innocence et le ciel et la terre, après avoir maudit tous les membres de la caravane en général, et en particulier, après en avoir appelé au comité de Paris, il dit qu'il ne pouvait nous satisfaire, ses comptes n'étant pas en règle ; mais que nous lui devions tous de l'argent et que nous devions lui en donner.

J'ai lu quelque part, dans Victor Hugo, je crois, qu'il y avait manière de donner à un chien ce qu'il aime le mieux, un os à la moelle par exemple, en lui faisant presque regretter le don qu'on lui faisait : c'était de lui jeter l'os à la tête. C'est le moyen que nous employâmes pour donner de l'argent à M. Guyot. A sa place j'aurais mieux aimé n'en pas recevoir.

Si M. Guyot s'est bercé deux jours de la gloire de nous mener comme des enfants, je vous assure que ce n'est pas le souvenir le plus agréable qui lui sera resté de son voyage.

Pierre

Lettre 11

(A monsieur Nobis)

Valenciennes, le 21 novembre 1856

Mon cher Abbé,

..... De Nazareth au Carmel, en passant par Séphoris nous avons mis onze heures. Un jour de repos au Carmel où nous trouvons votre lettre. Le consul de France à Caïffa vient nous y visiter, et le lendemain il nous conduit à saint Jean d'Acre avec le consul de cette dernière ville, venu au-devant de nous jusqu'à Caïffa.

Pendant que les autres, encore abîmés de fatigue, restent au couvent de saint Jean d'Acre, l'abbé Delannoy, l'abbé Wattinne et moi, nous faisons demander au pacha un firman¹⁰ qui nous permette de visiter la citadelle et la mosquée qui sont toutes deux fort curieuses.

Le grand nom de Napoléon est encore écrit en lettres de bronze sur les remparts et les maisons de la ville. La brèche subsiste encore, telle que notre canon l'a faite ; seulement on a relevé le rempart à quelques mètres devant elle. On nous fait voir au centre de la ville le jardin des dattes, dans lequel Bonaparte pénétra lui-même, à la tête du troisième bataillon des guides ; et les officiers Turcs qui nous accompagnent, nous répètent que sans la peste et les Anglais, un seul régiment de la brave armée du Sultan Kébir aurait suffi pour s'emparer de la ville.

Lorsque nous rentrons au couvent, comptant en repartir tout de suite, nous trouvons tout le monde démoralisé. Monsieur Baulier avait de nouveau son espèce de dyssenterie ; Mgr Hauvengyi avait la fièvre ; l'abbé Steiner croyait l'avoir aussi ; monsieur Le Fichan et Estève étaient au lit. Le voyage du Liban dépendait de ce moment-là. Si nous perdions vingt-quatre heures, il fallait attendre quinze jours de plus le bateau pour la France. En présence de tous ces visages abattus, nous nous gardons bien d'aller aux voix ; mais nous disons : "Messieurs, nous regrettons infiniment d'en agir ainsi, mais nous allons nous séparer. Recevez nos adieux." Là-dessus Mgr Hauvengyi se lève et dit : " Vous avez du courage, je vous suis. " Monsieur Baulier, malgré sa dyssenterie, dit qu'il veut aller jusqu'au bout. Monsieur Steiner se décide aussi, et alors je crie : "Aux voix ! Nous avons la majorité." Nous allons aussitôt au lit de Monsieur Le Fichan, qui craignant de rester seul dans une ville où il n'y a pas de religieuses, se lève en tremblotant. Reste Estève, un gros paresseux plus fort que nous tous. Rien ne l'aurait ému si monsieur Wattinne n'avait tenu sa bourse et ne l'avait pour ainsi dire mis dans la nécessité de venir ou de prendre après cela pour nous rejoindre à Beyrouth, un méchant bateau dans lequel Estève n'aurait jamais osé monter. Tremblante de colère "la fiancée" se leva donc et le fameux "À cheval" retentit plus fort que jamais.

Nous traversons en quittant la ville l'endroit où reposent nos soldats morts pendant le siège. Respectés des Turcs, même après leur mort, ils dorment entourés encore de cette crainte qu'ils inspiraient pendant leur vie. J'aurais voulu reconnaître au milieu des autres pour pouvoir m'y agenouiller, l'endroit, où dort un parent de ma famille, , Pierre Charbaut, commandant l'artillerie pendant le siège, et enlevé par un boulet à vingt-deux ans ; mais on ne trouve pas même une seule pierre sur laquelle soit écrit le nom d'un officier.

¹⁰ *firman* : permis

Nous n'arrivâmes aux jardins de Bassan, où nous devions camper qu'à dix heures du soir, et par la nuit la plus noire que j'aie vue. L'abbé Le Pichan et Estève se refusèrent à manger, et pour comble d'infortune les scorpions abondaient au point qu'on en trouva jusqu'à cinq dans une même tente.

Le soleil était levé depuis longtemps, le lendemain, lorsque nous nous mîmes en route par le passage le plus affreux que nous ayons franchi jusque-là : le Cap blanc, énorme rocher s'avancant dans la mer qui s'y brise avec fureur. Sur une pierre unie et inclinée, rendue par les sabots des chevaux brillante comme un miroir, nos chevaux, sans jamais broncher, glissent des quatre pieds à la fois la longueur de cinq ou six mètres. Nous les avons abandonnés à eux-mêmes, et toute attention pour nous, ce n'est pas sans peine que nous évitons les chûtes. Sur ce rocher glissant, un faux pas, c'est la mort, dont un bonheur providentiel pût seul nous préserver.

Au sommet du cap, le chemin est relativement magnifique ; c'est un immense escalier taillé dans le roc pour donner passage aux matériaux qu'Alexandre fit chercher de toutes parts pour le siège de Tyr. Ses marches n'ont pas moins de soixante-dix centimètres d'élévation. Après les avoir escaladées, nous nous arrêtons pour déjeuner.

Nous allions nous remettre en route, lorsque nous voyons venir à nous un cheval sellé et bridé, suivi de plusieurs autres également sans cavaliers. Venaient après eux des Arabes armés jusqu'aux dents. L'un d'eux qui se tenait à quelque distance des autres, conduisait par la bride le cheval d'une jeune Anglaise assez élégante et fort jolie. Derrière elle le mari, révérend docteur sans doute, suivait pensif et rêveur. Voilà qu'à l'endroit où commencent les marches, les bonds du cheval pour les franchir épouvantent la jeune Anglaise, qui probablement débarquée à Tyr, n'avait pas encore vu de mauvais pas. Elle pousse des cris d'effroi. Son noble et bien ridicule époux saute à bas de cheval ; mais comme il met pied à terre, voilà la bride qui se casse et l'Arabe de lâcher le cheval de Madame pour courir au cheval de Monsieur, Monsieur de quitter son cheval pour voler à celui de Madame, Madame de redoubler ses cris et ses pâmoisons : c'était à mourir de rire. Joignez à cela que l'Anglais avait des gants beurre frais et un joli petit parapluie blanc, qu'il était gauche comme un véritable Anglais, tout de noir habillé et souple, absolument autant que s'il eût fait sa nourriture habituelle de manches à balais, de rails de chemin de fer et d'autres légumineux de cette espèce, et vous parviendrez peut-être alors à vous faire une faible idée de cette scène.

Pierre

Lettre 12

Lettre de monsieur Nobis

N° 1 au N° 1

Coublanc, le 24 novembre 1856

Mon bien cher Janissaire, Je ne puis sans ingratitude vous laisser toujours seul et la plume à la main. Je dois aussi avoir voix au chapitre et vous faire part de mes réflexions. J'ai reçu deux charmantes. Vous en recevrez autant. Elles ne seront pas aussi intéressantes ; mais enfin, elles seront comme je les sais faire. Recevez-les telles quelles.

Réponse à la Première. Je sais parce que mon cœur me le dit, que vous ne m'avez pas quitté sans regrets. Et moi aussi, j'avais plus d'une larme dans les yeux, et Dieu seul a vu combien il m'en coûtait de vous voir monter à cheval pour gagner le Thabor ; aussi Nazareth me pesait-il et avais-je hâte de m'éloigner afin que de nouvelles émotions pussent adoucir les peines du veuvage.

Notre Juif me fit appeler. Il était sur son lit de douleur et le dernier service qu'il me demanda fut de lui faire donner de l'argent par notre Hongrois qui n'était pas très bien en fonds. "Je ne suis pas trésorier lui dis-je ; cette charge vous a donné des jouissances ; supportez-en les peines. Je ne puis plus vous rendre d'autre service que de vous débarrasser de moi, en vous souhaitant un prompt rétablissement. Recevez mes derniers adieux. " Et nous partîmes pour le Carmel.

Vous savez le reste.

Vous m'avez un instant fait trembler pendant une de vos nuits de Tibériade. Ce chat grand comme un baudet étendu dans une mare de sang, tous les pèlerins ébahis, Schembri étonné d'un si beau coup, les brigands et les moukres stupéfaits et courant aux armes, le silence de la nuit... Enfin ne manquez pas, à votre première rencontre, de prier Estève de prendre cette matière du fameux poème qu'il médite depuis si longtemps. Ce sujet sera vraiment digne d'un poète que.... Je pense toujours à ce fameux que. Je ne puis le digérer ; il me revient sans-cesse. Allons, ne disons pas de mal des fiancées, on ferait manquer un mariage.

Ah ! Ça ! Comment un détail de mœurs aussi intéressant m'avait-il échappé ? La pensée ne m'était pas même venue, que nos Arabes s'occupaient de nous, et surtout qu'ils nous baptisaient ainsi. Par votre bienheureuse intervention, il me sera donné de combler une lacune de mon itinéraire ; nos noms ou plutôt nos qualités Arabes ne seront pas le plus mauvais côté du tableau. Arabes, trop intelligents Arabes, vous détrousez les pèlerins de plus d'une manière ! Recevez mes remerciements ; chaque surnom vaut un bacchis (cadeau) ! Que dis-je, il en est qui en valent cent ! De Paris à Jérusalem cherchez quelque chose qui soit comparable à ce Juif. Pauvre monsieur Guyot, ne vous plaignez plus de nous ! Nous vous traitons bien un peu comme un Juif, mais les bédouins seuls ont été jusqu'à vous donner ce nom. Estève, dans sa petite vanité féminine a dû être singulièrement flatté de ce beau nom de Laroussa : les prétentions percent jusque dans le désert. Père Bazan, que de "Oh", que de "Ah", que de "Mais !" en haute-contre vous auriez poussé ⁽¹⁾ si vous aviez encore été là. Ce mot de fellah aurait-il été pour vous plus compréhensible que celui de l'animal que nous vous avons fait manger à toutes sauces ⁽²⁾. Bah ! Qui se ressemble se rassemble, fellahs et chacals vivent ensemble, les Arabes font chorus avec nous.

Et vous, monsieur Steiner, toutes les explications que vous donnez, toutes les conjectures sur les causes et les effets d'avoir été bien et dûment peint au naturel, et cela par des Bédouins, la Vieille femme, mère de la langue ! Hâtons-nous de leur donner un brevet d'invention et de perfectionnement. J'en rirai longtemps presque d'aussi bon cœur que si j'avais été témoin de la scène. Je vous félicite de votre nouvelle dignité. Certes vous étiez à la fois conducteur et protecteur de la caravane, marchant et galopant surtout de la queue à la tête de la caravane, chargeant avec nos brigands au gué du Jourdain, montant la garde presque autant à vous tout seul que nous tous ensemble, cavalier intrépide et infatigable, on ne pouvait mieux vous désigner que sous le nom de Janissaire.....

Inutile de vous dire que j'ai reçu le N°2 et que j'attends le N°3.

Tout à vous, Bon Janissaire

Signé : le père de famille

- (1) Monsieur Bazan poussait constamment des exclamations.)
- (2) Nous avons promis à monsieur Bazan de lui faire manger du chacal. Nous trouvâmes plus risible de lui persuader qu'il en avait mangé. Ce que nous fîmes, bien qu'il n'en eût jamais vu sur son assiette !

Lettre 13

Lettre de monsieur Nobis

au n° 2, recto 2, verso 2

Coublanc le 25 novembre 1856

Mon bon ami,

Je vous dois une explication franche et sincère sur ma désertion. Je vais vous la donner. Aucun des membres de la caravane n'avait plus que moi, je ne dis pas l'envie, mais la fureur de voir le plus de pays possible, et surtout les cèdres et le Liban ; mais l'homme propose, et Dieu dispose. Bien qu'irrité au-delà de ce qui se peut dire du jésuitisme des messieurs du Comité de Paris, et de notre Juif, leur chère copie, ce n'a été que le prétexte dont j'ai colorié mon départ. Le véritable motif, c'était cet échauffement qui me travaillait depuis Marseille... (Ici des détails impossibles à reproduire.)

Comme vous l'avez vu, je ne suis pas revenu les mains vides de chapelets, et voilà bien longtemps qu'on m'en a dépouillé. C'est une avalanche de toutes sortes de personnes et de tous les pays pour voir le pèlerin de Jérusalem et lui soutirer quelque chose. On est allé jusqu'à me demander mes souliers. Neuf cents chapelets et cinq cents croix n'ont fait que passer. Je suis vraiment obsédé. Il me faudra bientôt dépecer mon turban, mon voile et tout ce qui a été brûlé au soleil de Syrie, afin de contenter tout le monde. Comme on sait que je suis épuisé, on ne me demande plus maintenant qu'un seul grain de chapelet. Une bonne femme même m'a demandé un fil assez grossier de chapelet, en me disant qu'un fil semblable, dont elle m'avait dérobé une parcelle, avait rendu la vue à un de ses enfants.¹¹

Enfin, mon cher ami, si cela continue, ne soyez pas étonné en lisant un jour sur la couverture d'un livre fraîchement édité : "Sainte vie et mort sainte de Monsieur Nobis, pèlerin de Jérusalem ! Gardez précieusement ces quelques lignes de griffonnage, un jour elles se vendront au poids de l'or, comme autographe et fac-similé du saint.

J'en ris ; mais j'en suis vraiment touché. Dans des pays de foi, le seul mot de Jérusalem est magique : *Non Nobis, Domine, non Nobis, sed nomini tuo da Gloriam.*

Je suis loin d'être guéri de ma chute dans la cambuse. Tous mes mouvements trouvent un écho dans mes pauvres côtes, et pour surcroît de malheur, je crains le froid comme une chenille. Depuis mon arrivée, j'ai ma grille entre les jambes et assez souvent ma pipe à la bouche. C'est un Saint de nouvelle espèce qui fume son bréviaire.

Comme vous savez qui vous écrit et que j'ai un peu honte de signer, je me contente de vous dire que je vous embrasse comme je vous aime.

Signé : Arabo, Le Père de Famille

¹¹ Voir en annexe une anecdote concernant l'Abbé Nobis.

Lettre 14

(A monsieur Nobis)

Valenciennes, le 13 décembre 1856

Mon cher Abbé,

... Riant encore de l'aventure de notre Anglais, nous reprenons notre route, qui, cette fois longe les bords de la mer. La chaleur est accablante ; un vent brûlant nous jette aux yeux le sable dans lequel nos chevaux enfoncent jusqu'à mi-jambe, et agite avec bruit nos longs manteaux blancs.

Après trois heures d'une marche pénible, nous arrivons aux puits de Salomon. L'eau qui s'en échappe en jaillissant, fait croître au milieu du désert une végétation luxuriante qui repose la vue fatiguée. Nous mettons pied à terre, et nous buvons, à longs traits cette eau bienfaisante, la meilleure que nous ayons bue sur cette terre maudite.

Pendant que nous nous désaltérons ainsi, nous entendons le bruit d'un tambour et deux Métualis (adorateurs de l'Esprit du Mal) arrivent à nous en dansant. Tantôt ils font des bonds prodigieux et pirouettent une ou deux fois en l'air avant de reprendre terre ; tantôt sans bouger les genoux ni les épaules, ils impriment à leur ventre un mouvement incroyable, le faisant à volonté tourner jusque sur le dos ou s'élever jusqu'à la gorge. L'abbé Steiner disait que des Chrétiens ne devaient pas regarder ces choses-là, ce qui n'empêcha personne de nous de le faire ; lui-même, il ne cessa de fixer les yeux sur eux, que lorsqu'ils se furent éloignés.

Encore une heure de marche, et nous sommes à Sur, l'antique Tyr, la reine du monde, dont les vaisseaux peuplaient les Océans devenus trop étroits pour les recevoir. Pauvre Tyr ! Maudite dans l'écriture, et peuplée maintenant de deux mille habitants, que tu fais peine à voir avec les pauvres barques de pêcheurs qui sillonnent ton port comblé ; avec tes colonnes de granit et de porphyre, qui couchées maintenant sur le rivage qu'elles dominaient jadis, servent à protéger, du côté de la mer, les pauvres huttes des fellahs !

Nous dressons nos tentes au milieu de la ville, et toute la soirée, les Syriens, aussi commerçants par instinct que leurs ancêtres l'étaient par leur fortune et leur position, viennent nous offrir des morceaux de granit, de marbre et de porphyre que nous aurions pu ramasser comme eux au milieu des débris, et de belles éponges encore attachées aux pierres et aux coquillages avec les quels on les avait retirées de la mer.

Nous nous en achetons tous pour quelques piastres, et le souper servi, nous nous apercevons de l'absence d'Estève. Il nous avait quittés avec un des drogman, peu après notre arrivée à Tyr, avait été boire du café pendant deux heures, et maintenant, tout fier, il nous rapportait des antiques (Vous savez s'il s'y connaît !), qu'il n'avait une éponge moins belle que les nôtres et qu'il n'avait payée que quarante-six piastres de plus que la moyenne des autres ; et un morceau de granit, gros comme ma tête, et qui lui avait coûté cinquante-deux piastres (f. 18,75). Je n'étais pas sorti de la tente de deux minutes, que malgré l'obscurité de la nuit, j'en rapportais un beaucoup plus gros que le sien, et qui ne m'avait coûté que la peine de me baisser. Inutile de dire que son morceau de granit resta à Tyr : il y en avait la charge d'un cheval...

- 1- Depuis Marseille, Estève se faisait vendre pour antiques des sous de la République et de vieux boutons d'uniforme. A Malte, où les anglais ont établi une fabrique

importante d'antiquités, il failli se ruiner. A Alexandrie, à Jérusalem, partout il se montra amateur éclairé dans le même genre et acheteur fou.

Pierre

Lettre 15

Lettre de monsieur Nobis,

Coublanc, le 16 décembre 1856

Mon bon ami, votre long silence m'a tenu dans une grande anxiété. Tous les jours j'attendais le facteur avec avidité ; et jamais ce malheureux facteur ne m'apportait rien de vous. "Allons, me disais-je, ce sera pour demain." Et le lendemain je ne recevais rien..." Mon homme est malade ! il paie son tribut ! Son courage lui a fait traverser les mers et le désert ; mais à bout de forces ; il a du céder et peut-être en ce moment est-il étendu sur son lit ! Si du moins Valenciennes n'était pas une ville perdue à l'autre bout de la France, je m'y transporterais ! Ses parents, du moins, devraient bien m'écrire un petit mot..."

Enfin, enfin, je trouve dans mon courrier un certain petit carré... Il vit ! Il vit encore !... J'ouvre..... L'écriture n'a pas changé, la main est toujours ferme : tout va bien !... et de lire et de rire comme un bossu. Ah ! Certes ! Je tiens tant à vos lettres qu'elles me sont nécessaires. Ecrivez-moi tout, tout jusqu'à votre arrivée à Marseille, Lyon, Paris et ce doux pays vers lequel on tourne si souvent les yeux du souvenir lorsqu'on est exilé, même par plaisir.

Hâtez-vous d'écrire à Monsieur Estève, dont je n'ai pas l'adresse, que je viens de faire une trouvaille vraiment digne de figurer dans son cabinet d'antiques. Gardez même le secret jusqu'à ce que la vapeur me l'ait amené. Quelle trouvaille ! Les antiques de cuivre et de cire de Malte et de Jérusalem, les porphyres de Tyr ne sont rien, tout pâlit à côté de ce que je puis lui offrir : une collection complète de monnaies antiques, trop antiques même pour moi. Mon buraliste et ma domestique ont ramassé avec peine trois kilogs et quelques grammes de sols simples et doubles, de fractions de sols de tous les règnes et de tous les métaux, et comme je n'ai pas de cloche à faire fondre, je puis lui remettre le tout en bonne amitié à un prix modéré : les pauvres mêmes n'en veulent pas. (Haec hodie porcis manducanda relinquis¹²) À Paris ça fera énormément : les salons et les boudoirs vont s'ouvrir à deux battants, ça fera effet. Je tiens le tout à sa disposition.

Dites à l'abbé Steiner qu'il se hâte de me faire interdire ou du moins de me faire changer de poste. J'ai vu... oh ! horreur ! J'ai vu ces jours derniers, non des métualis¹³, mais une femme bossue par derrière et même par-devant ; et je l'ai regardée et je lui ai parlé, et, bien pis encore, je lui ai... j'ai été jusqu'à lui toucher la main... en lui faisant l'aumône !

¹² Note du traducteur latiniste - Mot à mot : *Aujourd'hui, tu laisses aux cochons les choses à manger. Mieux : Aujourd'hui tu laisses la nourriture aux cochons. Ou encore : Aujourd'hui tu abandonnes ta pitance aux cochons* L'auteur a l'air un peu bargeot. En tout cas on n'a pas trouvé la citation en latin. A ce qu'on s'amuse !

¹³ *Les Métualis, qui forment le tiers environ de la population du bas Liban, sont des mahométans de la secte d'Ali, secte dominante en Perse.*

Enfin, vous n'aviez plus l'homme aux chacals (M^r Bazan) ; il vous fallait un pierrot : Dieu vous le devait ; aussi vous a-t-il laissé l'abbé Steiner.

Il me souvient qu'à bord de la Tamise, nous avions une grosse Juive, que pour le plus grand bien de ses nourrissons, la Providence avait pourvue de deux énormes sacs à tripailles (sic) pendus à son col et qui retombaient de tout leur poids sur ses hauts de jambes. “Quelle abondance de biens ! lui dis-je [*à l'abbé Steiner*], la famille des Juifs ne s'éteindra pas encore faute d'aliments ! On ne doit, me répondit-il, ni voir ces choses-là, ni en parler.” - Je garde toujours souvenir, et reconnaissance des leçons que je reçois ; aussi quand je voyagerai pour connaître les us et les mœurs des divers pays, à l'avenir je me banderai les yeux... Vous devez avoir conservé le souvenir de la créature ; nous l'avons admirée souvent ensemble en parcourant le pont dans nos fréquentes visites à ma ménagerie.

Je n'ai que des bêtises à vous dire, mon pauvre ami, mais que voulez-vous ? Je tiens à vous prouver ma bonne volonté afin d'encourager la vôtre. Je ne suis qu'un ermite enseveli au fond d'une campagne, ne voyant le jour que par le trou d'une aiguille.

Le Comité de Paris ne me demande point de renseignements. Il fait bien, car je lui demanderais, moi, quelque chose comme des espèces sonnantes : il y a de la Juiverie là-dedans ; qui se ressemble se rassemble ! Et je ne suis payé pour ne pas aimer les Juifs.

Au Janissaire, le père de famille. Salut !

Lettre 16

(A Monsieur Nobis)

Valenciennes le 19 Décembre 1856

Mon Cher Abbé,

..... La nuit fut fort mauvaise. Une armée d'animaux, plus terribles que les chacals, les hyènes, et les autres habitants des déserts vint se ruer sur nous et nous empêcha de fermer l'œil ; aussi le matin, Estève, Monsieur Lefichan et Monsieur Steiner étaient-ils tout à fait démoralisés : c'est ce qui retarda le départ. Il était huit heures quand nous sautâmes à cheval. Pour égayer le mien, je lui fis faire plusieurs fois de suite au galop, le tour du camp. Georgio en voulut faire autant ; mais se rapprochant trop des tentes, son cheval se prit les pieds dans les cordes tendues pour les maintenir et ils roulèrent tous deux, de la plus jolie façon du monde. Georgio se releva en hurlant contre son cheval, bien innocent pourtant, et puis ce furent des cris d'une douleur qui eût bien certainement trouvé écho chez vous : la Catherine (c'est ainsi que nous appelions la bouteille au racchi), la Catherine était cassée !!

Hélas. Vieille et pauvre bouteille, qui nous soutenais dans nos fatigues, nous consolais dans nos peines, et guérissais nos souffrances, qu'allons-nous devenir maintenant que nous t'avons perdue ? Quel baume pourrions-nous faire couler sur nos blessures, plus salulaire que le racchi que tu nous versais sans cesse !

Le fait est que je ne sais comment nous aurions pu nous en passer, ce jour surtout où nous fîmes douze heures de marche le long de la mer, sans rencontrer d'autre breuvage que l'amertume de ses flots.

Par bonheur pour la caravane, il se trouvait en son sein deux hommes dévoués et que la perspective d'un temps de galop n'effrayait pas. Je veux parler (modestie à part) de Georgio et de moi. Nous jurons sur les tristes restes de la Catherine que nous ne laisserons pas nos frères mourir sans racchi, et nous les laissons partir confiants dans notre promesse.

Fièrement plantée dans les plis de mon turban, ma plume de coq me fait prendre pour un grand cheick (chef) d'Occident, tandis que mes bottes molles, ma culotte de peau, mon burnous, mes armes et ma jeune moustache me donnent l'air terrible. Georgio prend son fusil et Antonio le chef de cuisine, vient aussi avec nous armé jusqu'aux dents. C'est que ce n'est pas chose facile que se faire donner du racchi par des Musulmans qui sont sensés n'en jamais boire, Mahomet le défendant ; et cela surtout à une heure où ces indolents habitants des villes, aussi mous que les Arabes du désert sont infatigables, reposent encore dans les bras de Morphée.

Nous nous présentons successivement chez les plus notables, avec une bouteille achetée vingt piastres à un vieux Juif. Longtemps les graves Musulmans, posant un doigt sur leurs lèvres, et branlant la tête, ne répondent à nos demandes que par cet appel de langue qui, chez eux, veut dire non. Enfin la vue de dix piastres toutes neuves en décide un à emplir la bouteille, et puis un galop frénétique : la patrie était sauvée ! Le racchi que ce voleur nous avait donné, c'était de l'eau de clous de girofles.

Cette journée fut une des plus rudes du voyage. La plupart d'entre nous étaient découragés. A une chaleur accablante, à une soif ardente, augmentée encore par ce goût de clou de girofle, que nous laissaient les gargarismes de racchi, se joignaient pour moi des saignements de nez qui m'épuisaient depuis quatre jours et une fièvre

brûlante. Cependant je m'étais promis à moi-même de ne jamais me plaindre ; je me plaçai en tête de la caravane et n'en bougeai pas de la journée.

La nuit tombait lorsque nous arrivâmes à Saïda. Messieurs Baulier, Lefichan, Steiner et Estève nous annoncèrent qu'ils ne pouvaient plus nous suivre et qu'ils nous laissaient continuer seuls. Heureusement, nous leur trouvâmes une barque sur laquelle ils purent monter le soir même y pour gagner Beyrouth. Eux partis, nous nous rendîmes chez le vice-consul qui nous remit une lettre de Monsieur de Lesseps.

Le consul général de France nous annonçait qu'il viendrait le lendemain au-devant de nous. Nous n'étions plus que quatre et monsieur de Lesseps croyait que nous étions encore dix-neuf. Il eût donc été fort ridicule à nous de le laisser venir à notre rencontre, mais comment l'en empêcher ? C'est la question que nous nous posâmes ; et voici comment elle fut résolue. Tout brisé que j'étais par la fatigue et la fièvre, on me pria de partir le soir même pour gagner dans la nuit Beyrouth, dont quinze lieues nous séparaient encore. Pour conserver ma réputation, j'y consentis, mais non sans faire un grand effort de volonté. Je mangeai aussitôt quelques œufs durs, puis-je me roulais dans mon tartan et je m'endormis. Deux heures après, on me réveilla. Je montai à cheval avec Georgio et neuf des brigands de l'escorte et nous partîmes au galop.

Dire ce que j'ai souffert durant cette nuit n'est pas chose possible : je suis la fièvre à grosses gouttes, j'étouffais malgré la fraîche brise de mer qui soufflait avec violence et me glaçait jusqu'à la moelle des os ; chaque battue de galop me redonnait dans la tête ; je croyais qu'elle allait s'ouvrir ; heureusement je l'avais solide et je résistai.

Après une heure et demie de course, nous rencontrâmes un petit ruisseau à l'endroit où la tradition rapporte que Jonas fut rejeté par la baleine. Je m'étendis de nouveau par terre et fermai les yeux ; le sommeil ne se fit pas longtemps attendre. Lorsqu'on me réveilla, la lune pâlisait au Ciel ; nos chevaux abondamment abreuvés à ce ruisseau limpide, avaient repris de nouvelles forces ; moi-même je me trouvais mieux. Je sautai gaiement en selle et nous nous remîmes au galop.

Le soleil dorait de ses premiers feux les hauts sommets du Liban, laissant encore dans l'ombre la vallée qui avoisine Beyrouth, lorsque nous entrâmes dans cette ville. Sans descendre de cheval je courus chez le consul : il était parti ; mais appelé subitement dans la montagne, ce n'était pas vers Saïda qu'il avait dirigé sa course. "C'était bien la peine de m'être éreinté !" m'écriai-je. Pourtant je l'avoue à ma honte, ce cri, c'était un mensonge, j'étais enchanté d'avoir fait la course ; mon amour-propre était singulièrement flatté de pouvoir dire : "J'ai fait dix heures de marche dans la journée et dans la nuit, quinze lieues en trois heures, moi que mes compagnons jugeaient incapable de les suivre jusqu'à Marseille, à mon départ de Paris !" A cette satisfaction d'amour propre, pour ne pas dire d'orgueil, se joignit bientôt une jouissance à laquelle je ne fus pas insensible. Beyrouth possède un hôtel : l'hôtel de Belle Vue dans les lits duquel je pus me reposer comme je ne l'avais pas fait depuis longtemps.

Vers midi je sortis pour visiter la ville. Pendant cette promenade, une musique dont les sons ne m'étaient point inconnus vint frapper mon oreille. Je cherchai à m'en approcher. Mon cœur battait en l'entendant comme à un vague souvenir de la patrie. J'étais ému, et je ne savais pourquoi ; et quand, lorsque je fus assez près pour distinguer les sons qui m'avaient tant réjoui le cœur, quand j'eus reconnu.....

l'orgue de Barbarie, je pardonnai presque pour le plaisir que me faisait celui-ci à ceux qui parfois nous ennuiant si fort en France.

Une grande déception m'attendait à Beyrouth. Depuis Jérusalem; je soupirais après cette ville où je devais trouver des lettres de ma famille. Je me présentai successivement au Consulat de France, à la poste restante et au bureau des Messageries Impériales : ce fut en vain, il n'y avait rien pour moi.

Oh ! Combien cette privation me fut pénible ! Combien à partir de ce moment, je sentis que j'étais loin de France ! Si je ne m'étais pas si longtemps bercé de l'espoir, de l'assurance même de recevoir des lettres à Beyrouth, j'aurais pu m'en passer, car il est bien plus facile de supporter des privations même pénibles, que la déception d'un rêve ; mais à partir de ce moment, le soleil de Syrie me pesait sur la tête : la terre étrangère me devenait un supplice incessant : il fallait que je revinsse.

Jusque là j'avais pensé poursuivre longtemps encore mon voyage. Après les dix jours qui me restaient à passer à Beyrouth ou dans le Liban, je comptais retourner en Egypte et employer quinze jours à visiter Le Caire, les Pyramides, Suez et la mer rouge ; puis de là revenir en suivant la côte et par escales à Jaffa, Beyrouth, Tripoli, Latakia ; Alexandrette, Mercina ; Rhodes, Smyrne, Gallipoli, et Constantinople; Athènes et l'Italie Méridionale ; mais je me décidai, si je ne trouvais pas de lettre à mon retour du Liban, à prendre pour revenir en France la voie la plus directe ; c'est-à-dire, celle que j'avais suivie en venant.

Pierre

Lettre 17

(A Monsieur Nobis.)

Valenciennes le 25 Décembre 1856

Mon Cher Abbé,

Le lundi à Midi, un jour et demi après l'arrivée de mes compagnons à Beyrouth, nous nous remîmes en marche pour visiter le Liban, Balbecq et les Cèdres.

Vous qui avez vu de si mauvais pas que vous ne pouviez, vous imaginer qu'il en existât de pires, vous n'avez rien vu pourtant en comparaison des chemins du Liban, si affreux et si épouvantables, qu'un chacal même, j'en suis convaincu, n'ose s'y aventurer sans avoir fait son testament.

À côté d'eux, le Cap blanc lui-même est une route impériale.

Ce premier jour nous marchâmes neuf heures avant de rencontrer le caravansérail où nous devons passer la nuit. Plusieurs d'entre nous se couchèrent dans le kan. Pour moi je ne m'y serais décidé qu'en y étant forcé, car je ne me sentais nulle envie de coudoyer en dormant les hommes hideux qui y étaient étendus en grand nombre. C'étaient des chameliers se rendant de Beyrouth à Damas, et de Damas à Beyrouth avec les richesses de l'Orient et de l'Occident, et les cavaliers qui les escortaient.

Deux ou trois cents chameaux et une centaine de chevaux attachés au piquet entouraient le caravansérail et lui donnaient un aspect des plus pittoresque.

Le lendemain à cinq heures nous partîmes, désireux de gagner le jour même la fameuse Balbeck. Après avoir marché six heures dans une montagne affreuse, dans la quelle Mgr Hovangyi avec sa manière, que vous vous rappelez certainement, de tracasser son cheval, se fit jeter deux fois par terre, nous débouchâmes vers Midi dans une plaine magnifique, couverte en partie de gazon, (Nous n'en avons pas vu depuis Marseille), et nous nous arrê tâmes pour déjeuner.

Cette plaine si belle qu'elle nous avait semblé un Paradis terrestre est peuplée de serpents, et pendant le déjeuner nous en tuâmes plusieurs, au grand mécontentement de Farach, qui avait le talent de charmer ces dangereux animaux. Nous le vîmes en prendre successivement plusieurs de deux ou trois mètres de longueur, leur mettre la tête dans sa bouche, et les faire passer entre sa chair et ses vêtements, sans avoir le moins du monde à souffrir de leur étreinte ou de leur morsure.

Après le déjeuner, nous remontons à cheval et nous remettons à cheval et nous remettons en marche. Je tenais la tête avec Schembri. Tout à coup un sifflement sinistre me fait tressaillir. A cinq ou six pas de la tête de mon cheval, un serpent long de quatre à cinq mètres se dresse en sifflant devant moi. Mon sang se glace dans mes veines : j'arrête brusquement mon cheval pour le reporter en arrière. Au même instant, un coup de feu retentit, et la terrible bête tombe sur le sol, la tête fracassée par une balle. C'était Georgio qui nous avait délivrés et il a droit à toute ma reconnaissance, car Farach était loin, et je ne sais ce qui allait arriver.

Cependant nos chevaux fiers de se voir dans la plaine, et joyeux de sentir l'herbe sous leurs pieds, bondissent comme des chevreaux, et nos moukres leur font exécuter une fantasia ravissante ; mais le soir vient et nous marchons toujours, la nuit tombe et depuis Midi nous vivons d'Espérance, excellent moyen, peut-être,

pour n'avoir pas d'indigestion ; mais trop peu substantiel pour des gens qui marchent depuis le matin.

Monsieur Steiner, harassé de fatigue, maudit Schembri et toute la caravane. Monsieur Baulier est repris par sa dyssenterie. Estève a le moral malade et l'assiette tellement endommagée que l'on voit le sang ruisseler sur sa selle. Monsieur Delannoy lui-même se plaint avec amertume : il prétend que son cheval ne peut plus marcher. Je lui offre le mien : il refuse, c'est... la fièvre qui le travaille ; mais, enfant du Nord, il ne veut pas avouer sa souffrance. Pendant tout le voyage les trois du Nord ont toujours marché sans faillir ; s'ils ont souffert, ils n'ont pas fatigué leurs compagnons de leurs plaintes inutiles : ce n'est pas lorsqu'ils touchent au terme que le courage va leur manquer ! Enfin à onze heures, la lune se lève et nous arrivons à Balbeck.

Quelque magnifiques que soient les ruines des temples du Soleil, et quelque célébrées qu'elles soient par les voyageurs, je l'avoue à ma honte, je ne me sentis pas la moindre envie de les visiter le soir. Nous couchâmes Estève, Messieurs Steiner, Delannoy, Baulier et Hovangyi, puis pour m'aider à attendre le diner, j'allai me laver les pieds dans un petit ruisseau qui passait près de là. Lorsque je revins, le diner était prêt : il était minuit. Malgré l'heure avancée, et la fatigue excessive (nous avons fait dix-huit heures de cheval,) je mangeai comme quatre, puis m'étant roulé dans ma couverture, je dormis de même, et ne me réveillai que le lendemain à Sept heures.

Ne me demandez pas la description des ruines de Balbeck : je n'ai pas, comme vous, étudié l'archéologie et fait bâtir d'église. Je puis pourtant vous dire qu'elles ne sont pas en dessous de leur renommée. Indépendamment de la grandeur et de la majesté de l'ensemble, et de la grâce et du fini des détails, le temple du Soleil est une œuvre cyclopéenne. J'ai mesuré trois pierres ayant 20^m40 de longueur, sur 10^m05 de largeur et 5^m30 de hauteur. Voit-on plus beau que cela ?

Nous quittons Balbeck à Midi et après avoir marché deux heures dans la plaine, nous entrons dans la montagne. Jusqu'à neuf heures du soir nous ne faisons que nous élever. D'instant en instant l'air se rafraîchit, et nous arrêtons pour camper à la limite des neiges, où nous trouvons la meilleure eau que nous ayons bue depuis notre départ de France.

Le lendemain à six heures du matin, nous continuons de monter, et enfin à onze heures, nous atteignons le sommet du Djebel-Mackmel, élevé de 9.970 pieds au dessus du niveau de la Méditerranée. Le froid est extrême et nous nous hâtons de descendre vers les cèdres qui viennent d'apparaître à nos pieds. Une heure après, nous y sommes et nous déjeunons.

Derniers restes de ces antiques forêts qui fournirent les bois nécessaires à la construction du temple de Jérusalem et des palais des rois d'Orient, il ne reste plus maintenant que trois-cent-soixante-dix-huit cèdres, dont plusieurs, peut-être ont vu les ouvriers d'Hiram et de Salomon. Vénérables vieillards sur qui les siècles ne peuvent rien, il n'est que la main des hommes ou celle de Dieu : la hache ou la foudre pour les faire tomber. Respectés des hommes maintenant, le feu du Ciel est leur seul ennemi, et presque tous portent au front les traces glorieuses des combats qu'ils soutiennent contre les orages. Si vénérables et si majestueux qu'ils soient, pourtant on les a tant célébrés déjà, et d'une façon si prodigieuse, qu'ils n'ont pas répondu à l'idée que je m'en faisais. Le plus fort que j'aie mesuré a 12^m30 de circonférence à 2^m50 au dessus du sol.

A partir des cèdres, les montagnes désertes et désolées jusque là prennent un caractère de grandeur et de beauté admirables. Plus majestueuses encore que les monts de la Suisse et de la Savoie et que les glaciers de l'Oberland et de Chamonix, elles surprennent le voyageur par cette brusque transition d'une nature désolée à un sol généreux couvert en tous lieux de mûriers innombrables et parcouru par de frais ruisseaux.

Après un jour et demi de marche, nous arrivons au bord de la mer, à peu de distance de Tripoli, (Taraboles). Une chaleur accablante succède encore à la fraîche température du Liban. L'eau que nous avons retrouvée si limpide et si pure, nous manque de nouveau, et sa privation nous est d'autant plus sensible que nous avons pu pendant plusieurs jours en boire à notre apaisement.

Ces quelques derniers jours furent les plus pénibles du voyage. Monsieur Baulier crachait le sang. Monsieur Steiner se plaignait toujours. Estève abruti par la fatigue pleurait comme un enfant. Mgr Hovangyi ne se plaignait pas ; mais ses chûtes constantes de cheval prouvaient assez que ses forces étaient à bout. Monsieur Wattinne avait d'énormes clous, dont un au milieu de la face qui le défigurait affreusement en le faisant horriblement souffrir. Monsieur Delannoy se plaignait de plus en plus de son cheval.

Malgré l'épuisement dans lequel nous nous trouvons, n'ayant pas rencontré d'eau depuis vingt-quatre heures, et n'en ayant pas emporté avec nous parce que nos guides avaient espéré en trouver, nous marchons dix-huit heures pour arriver à un puits connu dans le pays. Il est nuit quand nous y parvenons. Un éclair de bonheur illumine notre visage assombri par la fatigue et les privations, nous entourons ce puits tant désiré : sa vue seule nous fait oublier nos fatigues ; mais bientôt un sombre découragement fait place à la gaité bruyante que nous venons de manifester : le puits est vide et nous ne devons plus trouver d'eau qu'au Lycus à deux journées de marche de là.

Tandis que tous les autres expriment chacun à sa manière le sentiment profond de dépit et de colère qu'ils ressentent, moi, souffrant, autant qu'eux mais m'efforçant de me persuader le contraire, je surveille activement les préparatifs d'un diner fait sans eau : la cuisson sur la cendre de quelques épis de blé de Turquie. Nous ne sommes que deux, Schembri et moi, pour prendre part à ce frugal repas.

Le lendemain, nous reprenons languissamment notre route. Enfin vers Midi, Farach soutient qu'il y a un puits à deux heures de là. Entraînés par l'assurance avec laquelle il nous l'affirme, nous le suivons, et nous trouvons en effet, non pas de l'eau, mais une liqueur infecte. Des troupeaux étaient venus s'y abreuver depuis peu ; il nous fut aisé de nous en convaincre par les déjections dont la mare était remplie. Joignez à cela que le voisinage de la mer lui donnait un goût salé qui ne fit qu'augmenter notre soif, à mesure que nous buvions.

Nous remontâmes tristement à cheval, et nous nous remîmes en marche le long du rivage. Nos chevaux eux-mêmes, si bien endurcis aux fatigues, et aux privations de toute espèce,

Ces valeureux coursiers qu'on voyait autrefois
Pleins d'une ardeur si noble, obéir à ma voix,
L'œil morne maintenant, et la tête baissée,
Semblaient se conformer à la triste pensée

que nous avions de mourir de soif. Il m'est permis d'en rire maintenant ; mais soyez sûr que je n'étais alors nullement tenté de le faire.

La nuit vint et l'on s'arrêta, et Farach eût beau dire que l'on trouverait de l'eau à peu de distance, personne ne voulut le suivre, personne, excepté Schembri, et moi. Pendant qu'on dresse les tentes, nous allons à la recherche de cette eau tant désirée, et nous finissons par la rencontrer. Nous buvons à longs traits, de cette eau bienfaisante, nous en abreuons nos pauvres chevaux, nous leur rendons ainsi la force et le courage, puis nous retournons au galop annoncer la bonne nouvelle à nos compagnons.

Les tentes étaient dressées lorsque nous arrivâmes. Les plier et se rendre à ce bienheureux puits, c'est l'affaire d'un instant. Nous soupons et nous nous couchons joyeux ; le sommeil ne se fait point attendre, et le lendemain je m'éveille frais et dispos, prêt à supporter de nouvelles fatigues.

A partir de ce moment, le voyage n'offre plus rien d'intéressant jusqu'au Samedi soir, que l'état de Messieurs Baulier, Steiner et Estève nous force à nous arrêter de bonne heure. Monsieur Baulier souffrait beaucoup de sa dyssenterie et crachait le sang avec abondance. Un moment, après le souper, nous crûmes qu'il allait mourir ; mais la crise une fois passée, il se trouva mieux.

Entre deux et trois heures du matin, nous fûmes réveillés en sursaut : la chaleur était accablante, nos chevaux hennissaient ; les chiens aboyaient et le sol paraissait se dérober sous nous. Bientôt, sans avoir été soulevée par le moindre vent, la mer lança violemment ses vagues sur le rivage, et vînt envahir nos tente que nous dûmes abandonner en toute hâte. Nous venions d'assister à ce tremblement de terre qui détruisit en partie Rhodes, et suivant le littoral, renversait les plus hauts minarets de la côte jusqu'à Alexandrie pour aller se perdre à Malte en abîmant plusieurs églises.¹⁴

Monsieur Baulier souffrit beaucoup d'être ainsi transporté hors de la tente tout baigné des flots de la mer, et il ne pût se rendormir. Nous aurions voulu le faire porter en palanquin jusqu'à Beyrouth ; mais ne pouvant nous en procurer, ni en construire d'assez commode, force nous fût de l'installer de nouveau sur son cheval, de l'y attacher, et de reprendre notre route qui heureusement se termina sans encombre.

En entrant à Beyrouth, je cours à la poste : il n'y avait pas de lettre pour moi. Je me-rends alors au bureau des Messageries et j'y arrête mon retour pour le lendemain sur le Jourdain, vapeur à hélice de 350 chevaux, commandant Auby de la Noé, capitaine de frégate.

Que vous dirais-je maintenant ? Tout le temps de la traversée la mer fut mauvaise au point que pendant quatre jours le docteur et moi fûmes seuls à prendre place à table. Nous avons avec nous trois-cent-vingt-cinq Bédouins entassés sur l'avant du vaisseau. Derniers restes d'une caravane de quinze-cents hommes, partie il y a un an pour La Mecque, ils retournaient dans leur patrie cruellement décimés par la guerre, la fatigue et les privations. Il en mourût plusieurs à bord, on en jeta cinq à la mer, et nous entrâmes à Marseille avec cinq autres morts en côle.

Je pris à peine le temps de diner, et je montai sur le champ en chemin de fer. Le lendemain soir, j'étais à Paris et le surlendemain dans ma famille où on s'étonna

beaucoup de me voir si tôt ; les lettres qu'on m'avait écrites m'engageant beaucoup à prolonger mon voyage ; mais ces lettres, je ne les avais pas reçues.

Pendant que j'étais à Jérusalem, ma mère faisait une fluxion de poitrine, elle était administrée et dans un état tout à fait désespéré. Dans le délire de sa fièvre, c'était mon nom qu'elle avait sans cesse à la bouche : mon nom, le nom de ce fils absent quand sa mère était mourante, qui revenait comme un cauchemar la troubler sur son lit de douleurs, mon nom qui revenait dans la prière qu'elle adressait à Dieu pour moi ; mon nom qu'elle répétait dans de tendres adieux que je n'entendais pas.

Pauvre Mère !... Si en rentrant j'avais trouvé la maison vide !..... Mais non ! Dieu nous la devait encore ; lui qui avait rendu son fils à la veuve de Naïm, il voulut bien aussi nous rendre notre mère.

Quand j'arrivai à la maison, maman était absente. Après avoir embrassé mon père, je courus à l'église, sûr d'y trouver cette bonne mère. Imprudent, qui ne songeais pas que la joie tue comme la douleur et que je devais épargner à une convalescente de trop vives émotions !

La messe, que justement on avait dite pour le pèlerin, était finie. Maman sortait de l'Eglise. Du plus loin qu'elle m'aperçut, ses larmes coulèrent en abondance, les forces lui manquèrent, et je crois qu'elle serait tombée, si elle ne s'était appuyée à la porte du temple.

Je ne vous dirai pas sa joie de me revoir ; ses regrets de ce que le manque de lettres m'ait fait abrégé mon voyage, et décidé à revenir plus tôt que je ne l'avais pensé ; son bonheur de me retrouver grandi, fortifié, que sais-je, moi ? Vous avez une mère, vous devez comprendre ce que je ne dis pas. Je vous assure que si, quoique revenant volontairement, parce que j'étais sans nouvelles, j'avais presque regretté parfois, de ne pas prolonger mon voyage, ce seul moment me payait bien de cet effort et me récompensait de mon sacrifice !

Pierre

Correspondance avec des membres du Comité des pèlerinages en Terre Sainte

Lettre 18

Lettre de l'abbé Watinne

Cambrai 19 novembre 1856

Mon Cher Dupont,

Je suis enchanté des bonnes nouvelles que vous me donnez. Je suis toujours d'avis que vous deviez cesser votre voyage à Beyrouth, vu l'absence complète de lettres. Je n'aurais pourtant pas voulu prendre sur moi de vous donner ce conseil, avant que vous m'ayez fait connaître ce à quoi vous vous étiez décidé.

Le Bon Dieu a tout conduit, et ce dût être un heureux moment que celui où à l'improviste, le pèlerin échappé aux dangers du voyage, serra contre son cœur sa mère revenue à la vie et à la santé.

Je prétends encore que vos lettres vous seront retournées. Je viens d'en recevoir une de Jérusalem. Elle était partie de Cambrai, elle y est revenue.

Monsieur Estève père vient de m'écrire pour me rembourser de mes avances d'argent et me demander la physiologie de son fils Paul. Veuillez, vous qui le connaissez à fond, m'envoyer les pièces de la procédure. Je ne sais trop que lui dire pour être agréable en demeurant sincère. Je suis sans nouvelles des autres pèlerins. Je me déciderai peut-être à leur en demander en échange des notes.

Les pèlerins se sont souvent divertis à mes dépens en voyant s'amonceler mes provisions de chapelets, de croix, de pierres, d'eaux, de bois, de fruits (1), etc. J'ai aujourd'hui le tout dans ma chambre, à ma disposition, et j'espère bien être le dernier des rieurs. Pour avoir trop chanté au temps de la moisson, la cigale se trouva fort embarrassée, comme le rapporte la fable... C'est la Vérité que cette fable. La fourmi du reste se conduisit très mal à mon avis. Je serai plus charitable que la susdite petite bête, et ne me permettrai pas de renvoyer la pauvre cigale sans lui donner un peu de mon superflu... Je vous enverrai, s'il vous agrée, cinq chapelets en bois d'olivier (je n'ai presque plus de noyaux) ; je vous passerai, même cinq Sandal, et quand j'aurai trouvé le moyen de faire les chapelets de grains d'olivier que j'ai rapportés (de la Montagne des Oliviers) je vous en remettrai dix. Vous plait-il de taper là ?

..... Quant à vous voir, lorsque je le pourrai, en passant à Valenciennes, je le désire plus que vous. Votre mère nous a procuré un si charmant compagnon de voyage, qu'elle a toute espèce de droits à mes remerciements. J'aurai l'honneur de les lui présenter avec l'hommage de mon respect.

A Dieu, mon Cher, n'oubliez pas vos bonnes résolutions du Saint-Sépulcre, et montrez toujours en marchant vers la Jérusalem du Ciel, la même énergie et le même courage que vous avez déployés en visitant la Jérusalem d'ici-bas.

Tout à vous en Notre Seigneur

signé : Augte Watinne

Miss. Apost.

Pour ne vous donner qu'une idée de cette quantité d'objets dont il est ici parlé : Mr Watinne rapporta 2000 chapelets et 53 kilog de pierres.

Lettre 19

Lettre de monsieur Digard, avocat

Paris, le 4 décembre 1856

Mon Cher Cousin,

..... Hier, à la réunion spéciale du Comité des Pèlerinages en Terre- Sainte, dont, comme vous savez, je fais partie, j'ai été chargé de vous écrire pour vous demander quelques notes, un abrégé de vos impressions de voyage, qui, dans l'appréciation de Monsieur Dacher de Montgascon, pourraient nous être fort utiles pour la rédaction du numéro à paraître de notre bulletin.

Monsieur de Montgascon est le vice-secrétaire que vous avez vu lors de votre passage à Paris. Et il vous aurait lui-même écrit pour vous demander la petite contribution que je réclame aujourd'hui, si nous n'étions pas obligés de nous partager la besogne commune, et si ma qualité de parent, que je suis heureux pour ma part de pouvoir revendiquer en cette circonstance, ne m'avait pas désigné pour correspondre avec vous.

À votre âge, je le sais par expérience, les impressions de voyage sont aussi vives que naïves : ce que vous avez éprouvé sur la Terre à jamais Sainte, vous le racontez maintenant avec bonheur à vos chers parents. Pour eux, ce n'est pas seulement le fils qui parle; c'est aussi le pèlerin, et ils se réjouissent dans leur cœur. Vos récits, répétés ailleurs parmi vos amis, nous vaudront sans doute d'autres pèlerins, et vous repasserez vous-même, dans le récit des pèlerins futurs, de délicieux souvenirs.

Les rédacteurs anonymes de notre humble bulletin destiné aux pèlerins passés et au (sic) pèlerins futurs vous demandent de fournir votre part à l'œuvre commune. Retenu comme votre bien-aimé père, par les soins que je dois à mes chers enfants, je ne puis, hélas suivre les pèlerins que de mes vœux et de mes prières ; mais chaque année, quand vient Noël ou la Sainte Semaine, je trouve un sujet inépuisable d'édification dans la lecture, dans les plus simples paroles de ceux qui peuvent dire : J'ai prié à la Crèche, au Tombeau du Sauveur. Bien d'autres, je le sais, font et sentent comme moi.

Nous nous sommes ajournés chez Monseigneur l'évêque de Tripoli, président de notre œuvre, (je dis notre, car j'espère bien que vous lui resterez fidèle) au Dimanche 7 Oct... Soyez assez bon pour m'envoyer d'ici là un petit extrait, quelques notes ; si vous le voulez, la lettre que vous destinez à votre sœur du Sacré-Cœur. Je la lui remettrai moi-même avec ma femme, en allant lui faire, ainsi qu'à Corinne Dupont, notre première visite.

Présentez à vos Chers Parents l'expression de ma sincère et respectueuse affection, et croyez-moi

Votre affectionné Cousin

Signé Anicet Digard, avocat

97, rue Neuve des Petits-Champs.

Lettre 20

(A monsieur Digard)

Valenciennes, le 6 décembre 1856

Monsieur et Cher Cousin,

Quelqu'envie que j'aie du reste, de vous être agréable en vous communiquant, ainsi que vous me le demandez les impressions que j'ai ressenties pendant mon voyage, ce n'est, je dois vous l'avouer, qu'avec une grande hésitation, je dirais presque avec un certain chagrin, que je me rends à votre désir.

Ce n'est pas que ces impressions n'aient point répondu à mon attente, elles l'ont surpassée ; ce n'est pas que je sois fâché d'avoir entrepris ce pèlerinage : je suis prêt à le recommencer ; mais nous nous sommes engagés, plusieurs prêtres, plusieurs laïcs, membres de la caravane, et moi, à ne pas faire parvenir au Comité de Paris, nos souvenirs et nos impressions, sans y joindre en même temps nos remarques, nos réflexions. Et... j'allais dire nos conseils. Je n'avais pas songé en prenant cet engagement que des observations pouvaient avoir du poids dans la bouche d'hommes faits ou de prêtres respectables, tandis que dans celle d'un jeune homme, elles ne serviraient qu'à le couvrir de ridicule. Cependant je l'ai promis, et quand bien même les autres failliraient à leur engagement, je n'ai qu'une parole et je la tiendrai.

Lorsqu'après une heureuse traversée, on aperçoit à son réveil et dorée des premiers feux du Soleil, la côte de Terre Sainte, lorsque surtout, du milieu des rochers noirs où la mer se brise avec fureur, Jaffa dresse en amphithéâtre ses maisons blanches entourées des jardins les plus beaux de la Palestine, l'imagination se plait à embellir encore cette terre depuis longtemps objet de ses désirs, et à la saluer. Belle, autant qu'elle est Sainte. Impression passagère et qu'un instant suffit pour détruire. Car avant même de descendre dans les barques qui viennent vous prendre, ces hommes de Jaffa, ces rameurs aux vêtements en lambeaux, aux cris aigus, à la figure ignoble et farouche, et puis à terre ces rues étroites et encombrées, l'odeur nauséabonde qu'exhale cette ville où devrait régner une peste éternelle, causent une déception si grande, que le cœur se serre, et que l'on redit pour la première fois ce mot qu'en Terre Sainte on répète à chaque pas : Pays maudit !...

Et lorsque du sommet de la montagne la plus voisine, Jérusalem apparaît avec ses tours et ses murs crénelés, avec ses vastes monuments qu'aucune croix ne surmonte, l'émotion qu'on éprouve est trop grande pour qu'elle puisse se traduire en paroles.

Et lorsque l'on est en ces lieux- mêmes où Notre-Seigneur a souffert, où il est mort, où il a été enseveli, lorsque l'on colle ses lèvres au rocher du Calvaire ou à la pierre du Sépulcre, non ! non ! aucun esprit ne peut concevoir, aucune voix ne peut exprimer les impressions que ressent un Chrétien.

Emotions profondes et ineffaçables, émotions poignantes et terribles bien différentes de celles qu'on éprouve à la crèche de Bethléem et au berceau de Nazareth !...

Lors de notre passage à Paris, monsieur Delannoy, monsieur Wattinne et moi, nous avons cherché à voir monsieur Dacher de Montgascon, monsieur Baudin et monsieur de Bettencourt. Ils étaient absents. Si j'avais connu votre adresse, nous aurions été chez vous, Monsieur, car nous avions à cœur d'éclairer le Comité de

Paris sur la manière dont s'était opéré notre voyage, afin que profitant de l'expérience que nous venions d'acquérir il pût rendu plus facile aux pèlerins futurs la route que nous avons si péniblement parcourue.

(Ici j'expose et développe mes utopies, trop longues pour être intéressantes.)

Pierre Dupont

NOTES

TABLE DES NOTES

- 1 Quartier des lépreux à Jérusalem
- 2 Grotte du lait à Bethléem
- 3 Champ de Booz près de Bethléem
- 4 Puits de David près de Bethléem
- 5 Course du Djérid ou fantasia
- 6 Rose de Jéricho
- 7 Pomme de Sodome
- 8 A quoi peuvent servir les feuilles de vigne
- 9 Montagne de Gabaon
- 10 Mont Hébal et mont Garizim à Naplouse
- 11 Gelboé : plaintes de David sur Saül et Jonathas
- 12 Plaine d'Esdremon. Chant de triomphe de Débora
- 13 Fontaine de Marie à Nazareth
- 14 Légendes sur Jésus enfant
- 15 Vue de la Méditerranée
- 16 Entrée du capitain-pacha à Alexandrie
- 17 Séparation
- 18 Abou el Marsch et son cheval Antar
- 19 Campement
- 20 Ce qui donne le goût aux figues sèches
- 21 Oliviers du Carmel
- 22 Grotte de Jérémie près de Jérusalem
- 23 Abd el Kader en Palestine
- 24 Lamentations des Juifs
- 25 Enterrement d'un enfant arabe
- 26 Musée Wattinne
- 27 Adieux à Jérusalem
- 28 Fertilité primitive de la Judée. Son état actuel
- 29 Chemin de la croix
- 30 Nazareth
- 31 Vallée de Josaphat
- 32 Danse du sabre
- 33 Religieux en Orient
- 34 Légende arabe sur l'emplacement de la mosquée d'Omar
- 35 Chemins ordinaires du Liban
- 36 Une vallée du Liban
- 37 Danse des abeilles
- 38 Aladin. Les Macchabées
- 39 Le précipice à Nazareth
- 40 Combat d'El Mahea. Bataille de Hittin

FIN

I.

Quartier des Léproux à Jérusalem

Près des couvents Arméniens de Jérusalem, et adossé aux remparts, dans la partie la plus reculée de la ville, est le quartier des lépreux. Représentez-vous une étroite enceinte qui renferme quelques misérables cabanes de boue. C'est là que sont parqués, loin de la société, comme un troupeau immonde, les infortunés atteints de la lèpre.

Nous pénétrons, Georgio et moi, dans les ruelles étroites de ce quartier désolé, au grand étonnement de quelques soldats turcs qui nous y voient entrer. Des chiens maigres et hargneux, frappés du même mal que leurs maîtres, nous en disputent l'entrée. Nous voyons de petites huttes de terre d'où sortent des êtres horriblement défigurés qui nous tendent la main et je leur donne quelques piastres.

Les uns ont la figure et les mains rongées par les ulcères : les diverses articulations de leurs membres tombent successivement sous l'action dissolvante du mal. Nous en voyons qui ont ainsi perdu, non seulement les doigts, mais encore les mains et les pieds, et jusqu'aux bras et aux jambes, et qui gisent, créatures informes, objet d'horreur pour les infidèles et de pitié pour nous.

La plupart sont même privés de la consolation de se plaindre, car ce mal immonde les rend presque tous muets. Beaucoup sont aveugles. Pauvres créatures qui assistent toutes vivantes à la décomposition de leur corps et ne peuvent conjurer les ravages du mal.

A les voir dans cet état affreux, on croirait qu'il ne leur reste plus de vie que pour souffrir, et si l'on pénètre dans leur taudis obscur, si l'on n'est pas arrêté par l'odeur infecte qui s'en exhale et par les hurlements qui s'y font entendre, on voit qu'ils trouvent encore dans leur chair en pourriture assez de force pour se livrer à la débauche la plus infame.

PDt

II.

Grotte du lait près de Bethléem

Lorsque Joseph prévenu par l'Ange, prit la Mère et l'Enfant pour fuir en Egypte au milieu de la nuit et échapper ainsi à la fureur d'Hérode, Marie trembla beaucoup pour son Jésus, et étant sortie de Bethléem, elle entra dans une grotte qui se trouvait sur son chemin, et y épancha son lait, de peur qu'aigri par le saisissement qu'elle venait d'éprouver, il ne fit mal à son Divin enfant.

Cette grotte qui vit les premières angoisses de la Mère de Dieu, porte le nom de Grotte du Lait, et c'est un lieu de pèlerinage où les jeunes mères Juives, Mahométanes et Chrétiennes, sans distinction de religion, viennent demander à celle qui fut la plus heureuse et la plus infortunée des mères, de bénir et de rendre abondant le lait qu'elles donnent à leurs nourrissons.

PDt

III.

Champ de Booz près de Bethléem

Près de Bethléem, entre le champ des pasteurs et la grotte du lait, est l'antique champ de Booz, où s'est passée cette histoire ravissante de Ruth, qui nous révèle avec tant de charme les mœurs simples et naïves de ces temps primitifs. Quelle scène touchante ! C'est la pauvre Noémi, qui ayant tout perdu, voudrait encore perdre son nom. "Ne m'appellez plus Noémi, c'est-à-dire *Fleur de Beauté*, dit-elle à ceux qui la saluent à son retour de la terre étrangère ; appelez-moi Marie, c'est-à-dire *Malheureuse*, car le Seigneur m'a remplie d'amertume." C'est la tendre et fidèle Ruth qui lui répond avec l'accent de la piété filiale : "Votre peuple sera mon peuple, et votre Dieu sera mon Dieu. Là où vous mourrez, c'est là que je veux mourir aussi, pour reposer à côté de vous. Et la seule grâce que je demande au Ciel, c'est que la mort même ne puisse nous séparer."

C'est le bon et charitable Booz qui accueille avec bonté la jeune étrangère, l'engage à venir glaner dans son champ, recommande à ses moissonneurs de laisser tomber leurs épis devant elle, et finit par l'épouser, lorsqu'il apprend sa conduite envers sa belle-mère.

PDt

IV.

Puits se David près de Bethléem

Près de Bethléem est un vaste puits creusé dans la pierre. On l'appelle *Puits de David* et il en est fait mention dans la bible au premier livre des rois.

Un jour David étant entouré par des Philistins et pressé par une soif ardente : " Oh! s'écrie-t-il : qui me donnera à boire de l'eau de ce puits qui est à la porte de Bethléem !" Trois de ses guerriers l'ont entendu ; ils passent au travers des ennemis et rapportent à leur roi de l'eau qu'ils ont été chercher au péril de leur vie. Mais David rougit du danger qu'il a fait courir à ces hommes généreux : "Boirais-je le sang de ces braves ?", dit-il, et il répand en libations devant le Seigneur cette eau qu'il a tant désirée.

PDt

V.

Course du Djerid ou Fantasia

Si durant nos longues heures de marche ; nous rencontrons quelque plaine, les brigands de notre escorte courent brusquement devant nous le *Djerid*¹⁵.

Ils partent comme un trait, s'arrêtent brusquement et reviennent sur nous de toute la vitesse de leurs chevaux, ou bien poussant de grands cris, ils décrivent des orbes autour de nous avec une rapidité étonnante ; puis, ils se poursuivent, se rapprochent et se fuient dans une course capricieuse et légère en déchargeant leurs armes, et en nous enivrant de l'odeur de la poudre. Ils lancent en l'air leurs longs fusils et les reprennent sans ralentir leur galop ; ou bien, arrêtant leurs chevaux, ils impriment à leurs fusils un mouvement de moulinet très rapide. Nos nègres partent aussi, brandissant leurs lances longues de douze à quinze pieds, ils les envoient avec une justesse étonnante au but éloigné qu'on leur désigne. Ils reprennent sans descendre de cheval leur arme étendue à terre et enlèvent leurs chevaux au galop, en poussant des cris sauvages qui leur sont particuliers. Ils fixent en terre le fer de leur lance, et tenant en main l'extrémité opposée, ils décrivent des voltes rapides ; puis, sans cesser leur galop, ils se rapprochent du centre de leur cercle, et faisant couler jusqu'au milieu de leur longue lance, la main, qui en tenait l'extrémité, ils la retirent du sol, la font tourner au-dessus de leur tête et la replantent d'un autre côté pour recommencer les mêmes évolutions.

Lorsque tous ses hommes sont ainsi lancés, Ibrahim (le scheik de l'escorte) tourne au galop autour d'eux et tirant son cimenterre, il fait sauter en l'air leurs turbans ou leurs kaffiés, avec autant d'assurance que si son arme était de bois.

La première fois qu'Ibrahim accomplit devant nous ce prodige d'adresse, Monsieur Baulier lui dit que son sabre n'avait pas de taillant. Pour toute réponse, le scheik lui fit signe de jeter son mouchoir en l'air, et il le lui trancha d'un coup de sabre.

PDt

¹⁵ *Javelot arabe, ou course à cheval consistant à lancer puis à rattraper ce javelot.*

VI.

Rose de Jéricho

Peut-être vous avez entendu parler de la Rose de Jéricho, si célèbre au Moyen-âge, et à la quelle la crédulité populaire a attribué une vertu merveilleuse. Sa forme n'a rien qui rappelle une fleur. C'est une petite plante qui se dessèche et contracte les nombreux rameaux qui la composent. Quand elle est trempée dans l'eau, elle étale ses sépales radiés et s'épanouit comme une fleur au Soleil. La botanique, si rarement heureuse dans les noms barbares qu'elle donne à nos charmantes fleurs, a admirablement poétisé celle-ci ; elle a appelé cette fleur la Ressuscitée de Jéricho (*anastatica hieruntica*), parce qu'au contact de l'eau, elle qui paraissait morte, se dilate et semble revenir à la vie.

Les Arabes disent que *Setti Meryem*, la mère d'*Aïssa (Jésus)*, faisait un jour sécher son linge sur des roses, et que Dieu ordonna à toutes celles qu'avait touchées la main de ne jamais se flétrir.

Voilà la légende.

PDt

VII.

Pomme de Sodome

Quant à la pomme de Sodome, elle croît depuis les bords de la Mer Morte, jusqu'à Jéricho. C'est un fruit rond, d'une couleur jaune-doré lorsqu'il est complètement mur ; l'on dirait une petite orange, et sa vue est très agréable à l'œil ; mais quand on l'ouvre, on n'y trouve que quelques graines noires et un peu de poussière.

PDt

VIII.

A quoi peuvent servir les feuilles de vigne ?

Dans la montagne qui conduit de Jérusalem à Jéricho, près de l'endroit où se passa l'histoire du bon Samaritain, nous aperçûmes une jeune fille Arabe en proie au plus violent chagrin. Elle avait été enlevée par des Béni-Sakar, et si ces brigands ne l'avaient pas conduite jusque dans leur tribu, c'était uniquement pour ne pas retarder leur course ; mais ils l'avaient complètement dépouillée, puis abandonnée dans la montagne. La malheureuse poussait des cris déchirants, et dans son désespoir s'arrachait les cheveux, seul vêtement qui lui restât. A notre approche elle prit la fuite à travers des rochers inaccessibles, où nous fûmes peu tentés d'aller la rejoindre.

PDt

IX.

Montagne de Gabaon

C'est sur la montagne de Gabaon, que nous traversons pour aller de Jérusalem à Djifné, qu'était tristement assise cette pauvre mère nommée Respha, au près du corps de ses deux fils attachés à la croix par les Gabaonites, en haine de Saül leur père.

Touchant modèle de l'affection maternelle, cette femme resta pendant tout l'été à côté du gibet de ses fils, veilla sur leurs dépouilles et les protégea le jour contre les oiseaux de proie, et la nuit contre les bêtes féroces, jusqu'à ce que David les eût fait enterrer à côté de Saül et de Jonathas.

PDt

X.

Mont Hébal et Mont Garizim

Le lendemain de notre arrivée à Naplouse, avant le lever du soleil, nous gravâmes le mont Hébal et le mont Garizim, deux montagnes aux pentes escarpées, dont la nudité contraste avec la végétation et la fraîcheur de la vallée.

Moïse, avant de mourir, avait ordonné aux enfants d'Israël quand ils seraient sur la terre promise, d'élever un autel sur le mont Hébal, et d'y renouveler l'alliance avec le Seigneur. Josué, fidèle aux prescriptions de Moïse, conduisit le peuple dans cette contrée. L'autel est dressé, six tribus sont placées sur le mont Garizim et les six autres sur le mont Hébal ; l'arche sainte est portée par les prêtres et les Lévites entre les deux montagnes ; Josué élevant la voix prononce les bénédictions réservées à ceux qui seront fidèles à l'Alliance du Seigneur.

“ Si tu écoutes, dit-il, Ô Israël la voix de Jéhovah ton Dieu, toutes les bénédictions viendront sur toi,

Tu seras béni dans la ville, tu seras béni dans les champs.

Le Seigneur enverra sa bénédiction sur tes enfants et sur tes troupeaux...

Il fera trembler tes ennemis devant toi et les dispersera devant toi.....

Mais si tu n'obéis pas à la loi de Jéhovah, toutes les malédictions fondront sur toi.

Tu seras maudit dans la ville, tu seras maudit dans les champs.....

Le Seigneur enverra sa malédiction sur tes enfants et sur tes troupeaux.....

Il enverra sur toi la peste et la famine.....

Il te fera tomber dans la misère, et jusqu'à la mort tu souffriras de la fièvre et du froid, de la chaleur et de la soif.

Le Ciel qui est sur ta tête sera d'airain, et la terre que tu foules, de fer.

Au lieu de rosée, le Seigneur fera pleuvoir sur toi une cendre ardente.....

Il te fera fuir devant tes ennemis et te dispersera devant toute la terre.

Ton cadavre servira de pâture aux oiseaux du Ciel et aux bêtes de la terre ; et personne ne sera près de lui pour les repousser.....

Le Seigneur égarera ton esprit et tes yeux ne verront plus.

Tu marcheras au milieu du jour comme un aveugle dans les ténèbres. En tout temps, tu seras en butte à l'oppression et nulle part tu n'auras de vengeur.

Ton épouse te sera enlevée..... Un étranger habitera ta maison.....

Tes fils et tes filles seront vendus sous tes yeux.....

Un mal dont on ne peut guérir te tiendra de la tête aux pieds.....

Tu seras la fable et le jouet des peuples aux mains de qui ton Dieu t'aura livré.....

Un peuple que tu ne connais pas fondra sur toi comme l'aigle et dévorera les fruits de la terre.....

Et de même que le Seigneur aurait mis son plaisir à répandre sur toi ses bénédictions, de même il mettra son plaisir à t'accabler de sa colère.....

Tu seras opprimé et brisé tous les jours de ta vie et l'Eternel te dispersera parmi tous les peuples, d'une extrémité de la terre à l'autre.....“

Et de l'Hébal au Garizim les acclamations des tribus se répondaient, et acceptaient tour à tour, de la bouche de Josué, les promesses et les menaces de Jéhovah. Or, ces prédictions ne se sont que trop fidèlement accomplies. L'histoire est là qui l'atteste, et tout ce que nous avons vu dans notre pèlerinage le confirme pleinement. L'état actuel de ce peuple dispersé par le souffle de la colère divine et cette contrée aride et désolée que nous avons parcourue apportent une frappante confirmation aux prophétiques menaces de Josué. En contemplant ces deux montagnes, dont nous foulons les sommets dépouillés, il nous semble voir la source inépuisable de ces malédictions, qui depuis tant de siècles pèsent sur cette terre infortunée ; toutes ces montagnes incultes et ces vallées stériles que nous avons traversées dans nos courses, nous répondent que les anathèmes tombés de ces hauteurs n'ont reçu que trop leur fatal accomplissement.

PDt

XI.

Gelboe

Plaintes de David sur Saül et Jonathas

A l'entrée de la plaine d'Esdreton, se trouve la chaîne de Gelboé, dont les mamelons arides semblent frappés de stérilité. C'est là que sont morts Saül et Jonathas et le souvenir des braves d'Israël dont elles ont vu le trépas, et l'éloquente apologie du prophète font planer sur elles le deuil et la tristesse. Avec quel plaisir j'ai relu, aux pieds de cette chaîne de Gelboé, le chant funèbre de David sur Saül et sur Jonathas :

" Vois, Ô Israël ceux que la mort a frappés sur tes hauteurs.

L'élite des guerriers a succombé sur tes montagnes. Comment sont-ils tombés, les braves ?

Ne le dis pas dans Geth ; ne le dis pas dans les places des Philistins, de peur que les Philistins ne s'en réjouissent ; que les filles des incirconcis n'en tressaillent de joie.

Montagnes de Gelboé, qu'il ne tombe plus sur vous ni pluie ni rosée ; que vos champs ne soient plus des champs de prémices, parce que là a été jeté le bouclier des héros, le bouclier de Saül, comme si l'huile sainte n'eût pas sacré son front.

La flèche de Jonathas s'est enivrée du sang des morts, de la vie des guerriers ; elle n'est jamais retournée en arrière ; l'épée de Saül n'a jamais été tirée en vain.

Saül et Jonathas, aimables et beaux pendant leur vie, n'ont pas été séparés après leur mort, eux plus rapides que les aigles, plus forts que les lions.

Filles d'Israël, pleurez sur Saül...

Comment sont-ils tombés les forts dans le combat ? Jonathas, comment est-il tombé ?

Je pleure sur toi, ô mon frère Jonathas, toi que j'aimais comme une mère aime son fils unique.

Comment sont-ils tombés les héros ? Comment ont été brisées leurs armes guerrières ?"

PDt

XII.

Plaine d'Esdrélon

Chant de triomphe de Débora.

Plus loin sur les bords du torrent de Cison qui traverse la plaine, une femme, Débora, marche à la tête des enfants d'Israël pour les affranchir du joug de Jabin, roi de Chanaan. L'ennemi est vaincu et tombe sous le glaive des Israélites. Sisara, le chef Chananéen s'élance sur son char et prend la fuite. Il demande un asile à Tahel, épouse d'Haber le Cinéen. Tandis qu'il dort sous la tente, celle-ci lui enfonça un clou dans la tête, et Cisara passe du sommeil à la mort.

C'est ici sur le théâtre du combat, qu'il faut relire cet admirable cantique de Débora, où elle célèbre sa victoire. C'est le plus beau chant de triomphe, et l'on y sent palpiter l'ardent patriotisme de cette femme inspirée.

" Rois, écoutez ; princes, prêtez l'oreille. C'est moi qui chanterai un cantique au Seigneur, qui célébrerai Jéhovah, le Dieu d'Israël.

Seigneur, lorsque tu es sorti de Sion, lorsque tu t'avançais à travers les champs d'Edom, la terre trembla ; les cieux et les nuées se sont distillés en eau.

Les montagnes s'écroulèrent devant la face de Jéhovah ; le Sinaï devant la face de Jéhovah, le Dieu d'Israël.

Aux jours de Samgar, fils d'Anath, aux jours de Sahel, les sentiers étaient mornes et le voyageur se glissait par des chemins détournés.

Les forts avaient défailli en Israël ; ils avaient défailli jusqu'à ce que je me fusse levée, moi Débora, qui ne suis qu'une femme et qui suis mère en Israël.

Le Seigneur a combattu de nouveaux combats ; lui-même il a détruit la puissance des ennemis, comme si quarante mille fils d'Israël s'étaient armés de la hâche et du bouclier.....

Là où se sont rencontrés les chars, là où a été égorgée l'armée des ennemis, c'est là qu'il faut raconter la justice du Seigneur, et sa clémence envers les guerriers d'Israël.....

Lève-toi, lève-toi, Débora, chante un cantique ! Lève-toi, Barach, emmène tes captifs !

Le Seigneur a combattu parmi les guerriers.....

Les chefs d'Issachar étaient avec Débora ; ils ont suivi les pas de Barach ; avec lui, ils se sont précipités dans la plaine.....

Les rois sont venus et ils ont combattu : les rois de Chanaan ont combattu a Thanach, près des eaux de Mageddo, et cependant ils n'ont point emporté de dépouilles.

Le Ciel a combattu contre eux ; les étoiles ont combattu contre Sisara.....

Le torrent de Cison a roulé leurs cadavres, le torrent de Cadumin, le torrent de Cison. ...

Que la terre de Meroz soit maudite ! Que ses habitants soient maudits, parce qu'ils ne sont pas venus au secours de Jéhovah et qu'ils n'ont point combattu avec les héros !

Qu'elle soit bénie entre les femmes, Tahel, la femme d'Haber le Cinéen, elle qui prenant dans sa main gauche un clou, et dans sa droite un marteau, perça la tête de Cisara....

.....

Qu'ainsi périssent tous tes ennemis, Jéhovah ! et que ceux qui t'aiment, brillent comme le Soleil dans la splendeur de son lever ! "

Cette magnifique poésie est digne de ce beau champ de bataille. Les échos de la plaine semblent redire les nobles accents, et les montagnes répondre à ce cri de victoire.

Le Cison, qui avait roulé les cadavres des ennemis, est aujourd'hui desséché ; il est tari comme la gloire d'Israël.

PDt

XIII.

Fontaine de Marie à Nazareth

Au nord de Nazareth est une charmante source, qui porte le nom de *Fontaine de Marie*. Elle est au pied d'une colline et s'épanche du bassin où elle est recueillie, pour courir sous des touffes de grenadiers et de lauriers-roses. C'est là que la Sainte Vierge venait puiser chaque jour, et la tradition populaire attribue aux eaux de la fontaine une vertu merveilleuse que [Jean] Reboul a chantée avec une touchante inspiration :

Auprès de Nazareth, au bord de la piscine,
La vierge vient laver les langes de Jésus ;
Or, une pauvre femme était là, sa voisine
Qui lui dit, reprenant ses travaux suspendus :

De ce ruisseau, ma sœur, connaissez-vous l'histoire ?
Ce n'était qu'un ruisseau au temps de la moisson :
Le plus petit oiseau n'y trouvait pas à boire.
Les troupeaux maintenant y plongent leur toison.

Ses flots semblent créer des Edens dans leur course,
Et sous les feux du jour, redoubler de fraîcheur ;
On dirait que quelqu'ange a remué leur source...
La Vierge répondit : Bénissez le Seigneur !

Sa vertu bienfaisante en tout se manifeste,
Les arbres qu'il arrose en ont plus de vigueur :
Leurs fruits semblent mûrir dans le jardin céleste...
La Vierge répondit : Bénissez le Seigneur !

Et pour mettre le comble à ces choses étranges,
Mon enfant pâlisait ; il reprend sa couleur
Depuis que dans ses eaux, je viens laver ses langes...
La vierge répondit : Bénissez le Seigneur !

Toute la Galilée en ressent l'allégresse.
Savez-vous d'où nous vient une telle faveur ?
Les docteurs de la loi y perdent leur sagesse.
La Vierge, répondit : Bénissez le Seigneur !

Elle aurait pu tout dire à la pieuse femme ;
Marie, à ce prodige avait longtemps rêvé ;
Mais le bruit du dehors n'allait pas à son âme ;
Et le temps de son fils n'était point arrivé.

PDt

XIV.

Légendes sur Jésus enfant

L'Orient est le pays des légendes et des in-folios ne pourraient contenir toutes celles qu'on nous a rapportées : il en est pourtant de si fraîches et si jolies, que vraies ou non je ne puis résister au désir de les répéter.

Un jour, il avait sept ans, je crois, Jésus jouait avec les enfants de son âge et faisait ainsi qu'eux, de petits oiseaux avec de l'argile. Chacun faisait valoir son ouvrage. "Moi, dit Jésus, je vais commander aux oiseaux que j'ai faits de voler." - "Es-tu donc le Fils de Dieu ?" lui répondirent ses jeunes compagnons, et voilà qu'aussitôt ces oiseaux agitent leurs ailes et prennent leur essor.

Un autre jour, il rencontra le convoi d'un jeune enfant qui avait succombé à la morsure d'un serpent. Il lui tend la main, et le mort revient à la vie. C'était, dit la légende, Simon le Cirénein, qui devait l'aider à porter la croix.

PDt

XV.

Vue de la Méditerranée

Un plaisir indicible dans le voyage, c'est lorsque du haut d'une montagne on aperçoit la Méditerranée, la mer de la patrie, scintillant au Soleil ou dormant comme un lac d'azur.

Toutes les fois que nous la découvrons des hauteurs de Naplouse, du sommet du Thabor et des montagnes du Liban, lorsque nous venons nous y baigner au Carmel et à Beyrouth, nous la saluons d'un cri de joie, nous contemplons avec amour ces flots qui ont baigné nos rivages et qui doivent nous reporter bientôt vers ceux qui nous sont chers.

PDt

XVI.

Entrée du Capitan-Pacha à Alexandrie

Lorsque nous étions dans le port d'Alexandrie, prêts à reprendre la route de France, le capitan-pacha y entra à la tête d'une escadre de bâtiments de guerre turcs. Au signal donné par un pétard, tous les vaisseaux se pavoisèrent comme par enchantement, et l'amiral fut salué par cinq cents coups de canon.

Magnifique spectacle, odeur de poudre, fumée qui empêche de rien distinguer que la flamme des canons et les pavillons des bâtiments.

PDt

XVII. Séparation

Le Capitan-pacha passait tout près de nous, lorsqu'une petite barque nous aborda, portant à son bord une sœur de charité et deux jeunes filles, que nous reconnûmes bientôt pour sœurs.

L'aînée qui pouvait avoir dix-neuf ans, se rendait à Paris pour entrer dans l'ordre de St Vincent de Paul. L'autre, âgée de quatorze à quinze ans l'accompagnait jusque sur le bâtiment. Pauvre petite, elle embrassait sa sœur et elle pleurait. La novice essuyait les larmes de l'enfant avec un sourire si triste qu'on eût aimé mieux la voir pleurer aussi ; elle la serrait contre son cœur avec un tremblement convulsif, et lui montrait le Ciel. Bientôt, la jeune sœur dût regagner sa barque car nous partions

Tandis que Le Jourdain (c'est le nom de notre vapeur) louvoyait lentement au milieu des vaisseaux qui encombraient le port, et des écueils qui en rendent l'entrée si difficile, la petite barque avait gagné le large : c'était de la haute mer que l'aimable enfant qu'elle portait voulait envoyer à sa sœur son dernier baiser. Lorsque nous sortions du port, le léger esquif n'était plus qu'un point à l'horizon. Nous le rejoignîmes bientôt ; nous entendîmes encore une fois les cris de la pauvre enfant, puis elle commença à rester derrière nous. Aussi longtemps que nous pûmes la découvrir, elle agita son mouchoir en guise d'adieu. Enfin, elle disparut.

La novice alors voulut rentrer dans sa cabine : sa sœur n'était plus là, elle pouvait pleurer. Mais ses forces épuisées par l'effort qu'elle avait fait pour cacher sa douleur, venant alors à lui manquer, elle perdit connaissance et roula sur le pont.

J'aidai la sœur de Charité à la porter sur son lit ; puis, lorsque je l'y eus déposée, je courus m'enfermer dans ma cabine, et je me pris à sangloter.

PDt

XVIII.

Abou El Marsh et son cheval Antar

Mon amour pour les chevaux me fit remarquer dès le premier jour de marche par Ibrahim, le chef de notre escorte, qui me prit en affection, et se plût à me conter les hauts-faits accomplis par les Nedji (chevaux arabes de la plus noble race)

"Mon grand-oncle Abou-el-March, me dit-il un jour, est éveillé au milieu de la nuit par des éclaireurs qui lui annoncent que la caravane de La Mecque à Damas campe au gué du Jourdain. Il saute aussitôt à cheval, réunit les guerriers de la tribu, fait vingt-cinq lieues avant le lever du soleil, attaque la caravane, taille son escorte en pièces, et chargé de dépouilles, reprend le chemin de sa montagne, lorsqu'une autre tribu, attirée aussi par l'espoir d'un riche butin, tombe sur les vainqueurs qui se dispersent de toutes parts. Mon oncle, lui seul, l'épaule percée d'une balle, est renversé de cheval et fait prisonnier. On le lie sur un dromadaire et la tribu victorieuse regagne son campement à trente lieues de là, dans la plaine de Silô. Le chef vaincu a les pieds et les mains attachés avec des courroies de cuir et est étendu près des tentes.

Pendant la nuit, tenu éveillé par la fièvre de ses blessures et la honte de sa défaite, il entend un hennissement qu'il reconnaît pour celui de son cheval dont il ignorait le sort : " Ô mon coursier, s'écrie-t-il, que je te dise adieu, et qu'avant d'être vendu comme esclave, je puisse au moins t'embrasser encore." Et il se roule jusqu'aux pieds de son cheval qui lèche le sang des blessures de son maître." Pauvre ami, continue le guerrier, toi aussi tu es captif ! Tu ne courras plus libre dans le désert, comme le vent d'Egypte ! Tu ne fendras plus du poitrail l'eau du Jourdain qui rafraîchissait ton poil aussi blanc que ton écume ! Qu'au moins si je suis esclave, tu restes libre ! Tiens, va, retourne au douar, dis à mes femmes qu'Abou-el-March ne reviendra plus, et lèche la main de mes petits-enfants !" En disant ces mots le captif a rongé avec les dents les entraves en poil de chameau qui retiennent son cheval auprès des tentes, et l'animal est libre. Il dresse la tête ; son cou se gonfle, ses yeux brillent comme un feu dans la montagne lorsque la nuit est noire, il aspire bruyamment le vent du désert en lui disant : "N'est-ce pas que je suis ton frère ? N'est-ce pas que je suis rapide et libre comme toi ?" Et sa queue s'élève et s'abaisse comme le sabre d'un guerrier, et sa crinière divisée bat son cou comme les ailes d'un aigle, et son hennissement ressemble au clairon des combats ; enfin il se dresse sur les jarrets, il s'élance, il part ... non il s'arrête, il regarde son maître captif et il pleure.

" Eh ! quoi ! Semble-t-il lui dire. Eh ! Quoi ! tu veux que je retourne seul dans la tribu afin que les petits enfants me jettent la pierre, que les femmes se lèvent pour me maudire, et que dans dix mille esclaves, on ne trouve pas un esclave assez dégradé pour l'asseoir sur mon dos !... Et son maître lui répond : "Oh ! Non ! Gloire en soit à Dieu et à Mahomet l'envoyé de Dieu ! Le sang qui couvre ta selle dira que je ne suis pas tombé sans combattre et les fers de lance qui ont rougi ton poil comme la frange d'un kaffié, diront que tu as rencontré les guerriers... Ô mon ami, retourne dans ta tribu, que ta vue appelle au combat, que ta vue excite à la vengeance ! Que mon frère, saisissant ta longue crinière, insigne de force, rassemble les guerriers pour délivrer son frère !...

Le cheval entend ces paroles et il reste inflexible ; mais ses larmes coulent plus abondantes et plus rapides, et roulant sur ces joues pareilles aux fruits du caroubier. lorsqu'ils mûrissent sous les feux du soleil, tombent sur le noble visage d'Abou-el-Marsch.

Tout à coup, soit que le vent du désert ait apporté les émanations des cavales de la tribu, soit que la vue de son maître captif ait fait germer en lui une grande pensée, le cheval promène sur Abou-el-Marsch ses naseaux plus rouges que le henné, et le saisissant ~~tout à coup~~ avec les dents par la ceinture de cuir qui lui entoure les reins, il le soulève de terre trois ou quatre fois, comme pour essayer sa force ; puis il s'élance plus rapide que la gazelle qui a vu le lion ; il vole à travers le sable de la plaine, il gravit la montagne, il franchit tous les obstacles du chemin ; enfin, aux premières lueurs de l'aube, il arrive au douar, il dépose son maître sur le sable, à la porte de sa tente, et il meurt.

Il meurt, et toute la tribu l'a pleuré, et les femmes, qui lui donnaient dans la main la farine de dourah, et l'abreuvaient de lait de chamelle, lorsqu'écartant avec son cou la toile de la tente, il les saluait au réveil, les femmes ont porté son deuil et on lui a élevé un monument de pierre comme n'en ont pas les derviches, car il avait fait plus avec ses actions qu'un saint avec ses prières.

Le nom de ce cheval est "Antar ", qui est le nom d'un héros ; et le nom de sa mère est "Fatma ", qui est le nom de la fille du prophète et un nom béni ; et elle avait été cinq fois à La Mecque et c'est à La Mecque qu'Antar avait été conçu.

PDt

XIX.

Campement

Aussitôt que nous arrivons à l'endroit où nous devons camper, on s'occupe des préparatifs du diner. Comme le plus souvent les campements ont lieu auprès des sources et des puits, où chaque caravane s'arrête tour à tour pour dresser ses tentes, on a bientôt ramassé la fiente de chameau, seule matière que l'on ait au désert pour faire du feu.

Tandis qu'Antonio (c'est le nom de notre cuisinier) dispose ses marmites et prépare le diner, les arabes font griller des épis de maïs et délaient la farine d'orge et de dourah, les moukres dressent les tentes, les brigands pansent leurs chevaux, puis leur remettent immédiatement la selle sur le dos : toute la nuit les pauvres bêtes doivent rester sellées, car il faut toujours être prêt à tout. Lorsque les chevaux sont pansés, on leur donne dans un sac environ six livres d'orge, qui avec la paille brisée qu'ils mangent à la halte du milieu du jour, forment toute leur nourriture.

Avec quelque'activité que nous pressions Antonio, le diner des arabes est toujours prêt longtemps avant le nôtre. Nos brigands s'assoient en rond à quelques mètres des tentes et des chevaux, autour des vastes écuelles qui contiennent leurs aliments. Avant de porter la nourriture à leurs lèvres, ils doivent en offrir à leur sheick, et c'est quelque chose de très curieux que l'adresse avec laquelle Ibrahim reçoit dans la bouche comme pourrait le faire un chien, la boulette de pilau ou de bouillie de dourah, ou le morceau de pastèque ou de banane, ou la datte, que lui lance tour à tour chacun des hommes. C'est aussi quelque chose de très drôle que de voir s'écraser sur la figure du scheick la boulette lancée par une main maladroite ; mais cela n'arrive pas souvent.

Quoique nos arabes ne mangent que de la main droite et ne puissent se servir que de cette main pour toucher ou préparer leurs aliments, ils ne sont cependant pas longs à prendre leurs repas et ils ont toujours fini avant que nous puissions commencer.

Notre diner se compose le plus souvent de pilau de riz (espèce de bouillie), de coqs que notre cuisinier a dû trouver pendant la marche, et qu'il fait cuire avec une partie des plumes ; de bouc ou de chameau, selon qu'on en rencontre. Le bouc exhale une odeur impossible qu'on sent à plusieurs portées de fusil. Le chameau est très fade au goût, et comme nous ne mangeons jamais que celui que des chagrins d'amour ou toute autre cause semblable ont fait mourir ou forcé d'abattre, la chair en est toujours très coriace : on croirait mâcher de la corde. Des pastèques, des bananes, des dattes, des cactus, des figues, des cédrats et des grenades, lorsqu'on peut s'en procurer, complètent le repas.

Le diner fini, on place les sentinelles, puis chacun se roulant de son mieux dans tel ou tel coin de la tente se livre au sommeil, qui pour moi, ne tarde jamais à venir.

Toute la nuit, les chacals rodent autour des tentes en poussant des aboiements lugubres. La première garde que j'ai montée, j'en ai tué un d'un coup de pistolet ; mais cet animal n'étant pas redoutable, il a été convenu depuis que les sentinelles se contenteraient de les chasser à coups de pierre pour ne pas donner inutilement l'alarme. A Djenin, trois gazelles poursuivies par d'autres animaux traversèrent les tentes. C'était la seconde fois que j'en voyais, et quitte à réveiller tout le monde, je les aurais tirées si je les avais vues en temps.

C'est une rude corvée que de monter une garde après une journée de fatigues. Cependant, j'en montais presque toutes les nuits ; moins peut-être par obligeance pour ceux qui me demandaient de les remplacer, que par amour-propre et pour pouvoir dire : " Ce pauvre petit, comme vous l'appeliez avant le départ de Paris, ce pauvre petit qui ne pouvait pas, disiez-vous, aller jusqu'à Marseille en chemin de fer, c'est pourtant lui qui monte votre garde ; c'est lui qui veille à votre place pendant que vous dormez ! Et cette pensée me donnait du courage.

Le matin, on éveille tout le monde environ trois quarts d'heure avant le départ, on roule les tentes et on les attache sur le dos des chameaux et des mulets, puis on prend le café et on se remet en marche.

PDt

XX.

Ce qui donne le goût aux figes sèches

Etant un jour avec Georgio dans le bazar de Jérusalem, je m'informai où je pourrais trouver des figes sèches. On m'indiqua un marchand à l'étalage duquel je n'en vis pas. Je me demandais pourquoi notre homme, exposant ses autres produits, tenait cachés ceux-là, lorsqu'en écartant le malchas en poils de chameaux qui le couvrait, et plongeant la main sous les aisselles, il en retira d'énormes chapelets de figes enfilées les unes après les autres, qu'il confisait dans sa sueur.

J'achetai un de ces chapelets, et Estève s'en régala beaucoup. Il trouvait à ces figes une saveur particulière dont il était loin de soupçonner la cause. Sitôt que je la lui eus dite, il n'y eût plus moyen de lui en faire goûter, quelque bonnes et quelque délicieuses qu'elles lui eussent paru d'abord.

PDt

XXI.

Oliviers du Mont-Carmel

Au pied du Carmel, en descendant vers Caïpha, on rencontre de magnifiques oliviers. Leurs troncs sont tellement forts et supérieurs à ceux que l'on voit d'ordinaire que les religieux du Carmel ne craignent pas de les faire remonter aux prophètes qui habitaient la montagne au temps d'Elie.

Un de ces oliviers est fendu depuis un pied environ au dessus du sol, jusqu'à la hauteur des branches et l'on y passerait facilement à pied, pour moi je voulus y passer à cheval et je réussis, ne jugeant pas que je payais trop cher en m'abimant les genoux et la figure le plaisir de pouvoir dire que j'avais traversé un arbre à cheval.

PDt

XXII.

Grotte de Jérémie (Près Jérusalem,

Au nord de Jérusalem, en face de la porte de Damas, s'élève la hauteur de Bézetha, sur laquelle Godefroid de Bouillon dressa ses tentes.

Dans le flanc de cette colline est une cavité haute et profonde s'enfonçant dans une immense roche abrupte. C'est la grotte de Jérémie. Elle a quelque chose de triste et de sombre comme les lamentations du prophète. C'est là qu'il faut relire ces chants de la douleur au lieu même où ils ont été composés. Du fond de la grotte, Jérémie voyait Jérusalem renversée, son temple devenu la proie des flammes, ses habitants chargés de fers et chassés par le vainqueur, comme un vil troupeau, vers des contrées lointaines, et il faisait entendre ces accents plaintifs qui sont restés comme le cri le plus sublime et le plus touchant de la douleur. Assis sur le rocher de la grotte j'ouvre le livre des Lamentations et je lis ces paroles du prophète.

" Comment cette ville pleine de peuple est-elle maintenant solitaire ?

La maîtresse des nations est devenue comme veuve. La reine des provinces est assujettie au tribut...

Le Seigneur a renversé tout ce qu'il y avait de beau dans Jacob, et rien n'a été épargné. Il a détruit dans sa fureur les remparts de la ville de Juda et les a dispersés à terre...

Il a brisé dans le transport de sa fureur toute la force d'Israël et il a allumé dans Jacob un feu dévorant, dont la flamme a couru de toutes parts...

Il a tendu son arc comme un ennemi et il a tué tout ce qu'il y avait de beau dans la tente de la fille de Sion, il a répandu sa colère comme un feu... Les enfants et les vieillards sont étendus morts sur la terre dans les rues ; les vierges et les jeunes hommes ont été égorgés...

A qui vous comparerai-je, ô fille de Jérusalem ? A qui dirai-je que vous ressemblez ? Où trouverai-je quelque chose d'égal à vos maux, et comment vous consolerais-je, ô vierge fille de Sion ? Le débordement de vos maux est semblable à une mer..."

Jérusalem présente toujours le même aspect de deuil et de désolation. Elle est toujours triste et solitaire : la maîtresse des nations est semblable à une veuve affligée ; la reine des provinces est tributaire de l'étranger. On cherche vainement quelques vestiges de sa splendeur passée, et la pauvre Sion, découronnée de sa gloire, tristement assise entre les sépulcres vides des rois et les tombeaux brisés de la vallée de Josaphat, redit encore au pèlerin : " Ô vous qui passez par cette voie, regardez et voyez s'il est une douleur semblable à ma douleur !"

PDt

XXIII.

Abd-El-Kader en Palestine

Pendant les derniers jours que nous passâmes à Jérusalem, on nous annonça l'arrivée d'Abd-el-Kader. Plusieurs d'entre nous se portèrent au devant de lui espérant voir le chef intrépide qui nous avait si vaillamment combattus en Algérie, le gracieux cavalier dont la réputation avait traversé le désert et le précédait depuis La Mecque. Mais lorsque nous le rencontrâmes, l'émir était étendu sur un dromadaire. Atteint depuis quelques jours d'une forte fièvre, il avait demandé au Coran la guérison de sa maladie, y avait vu qu'une coupure à la jambe était un remède infailible, et croyant sincère, n'avait pas hésité sur la parole du prophète, à s'ouvrir la cuisse au dessus du genou. Une fièvre plus forte s'en était suivie et ses jours étaient fortement compromis.

Un mois plus tard, nous eûmes occasion de le rencontrer près de Beyrouth.

Abd-el-Kader est de petite taille. Il a de grands yeux, un nez d'aigle, des lèvres fines et une barbe très noire. L'ensemble de la personne est plein de grâce et de majesté, et l'étonnante facilité, avec laquelle il manie son cheval, suffirait seule, indépendamment de ses qualités guerrières, à expliquer le merveilleux prestige dont les tribus ont entouré son nom.

PDt

XXIV.

Lamentations des Juifs

Le quartier des Juifs à Jérusalem s'étend entre l'ancien temple, le quartier des lépreux, le mont Sion et le bazar. Il renferme environ sept mille habitants. Presque tous étrangers, ils viennent dans leur vieillesse demander à Jérusalem un asile, et à la vallée de Josaphat un tombeau pour y dormir à côté de leurs pères. Il est aisé de les reconnaître au type de leur figure et à l'étrangeté de leurs costumes. Les hommes sont vêtus de longues robes et ont la tête couverte d'un bonnet de fourrure ; d'autres portent un turban bariolé. L'habillement des femmes diffère peu de celui des chrétiennes, et comme celles-ci, elles ont la figure découverte ; mais on les distingue facilement à l'étrange expression de leur physionomie.

On ne peut se faire une idée de l'avilissement de ce malheureux peuple et des humiliations de toutes sortes auxquelles le soumettent les arabes. Aux yeux des musulmans, le chrétien est un chien ; mais le juif est un être tellement dégradé que s'il veut se convertir à la religion du prophète, il faut d'abord qu'il se fasse chrétien et reçoive le Baptême. La plus grande injure qu'on puisse faire en Orient c'est de vous appeler Juif. Rien n'est plus fort que cette expression : "Juif ! Fils de Juif !" Si ce n'est peut-être celle de "templier" Au dire des Arabes, il n'y a de pires que Satan que la Juive et le templier.

Chaque vendredi dans l'après-midi, cette population dégradée se réunit dans une espèce de place rectangulaire située contre un des murs qui ferment le parvis du temple, et dont les énormes blocs de pierre remontent évidemment à l'époque hébraïque. Les hommes debout le front et les mains appuyés sur ces antiques constructions qui leur rappellent l'ancienne splendeur de Jérusalem, et les femmes tenant sur leurs genoux leurs têtes placées dans leurs mains, poussent des cris lamentables et répètent les paroles de Jérémie :

"Seigneur, considérez que je suis dans l'affliction. Mes entrailles se sont émues, mon cœur est renversé en moi-même parce que je suis rempli d'amertume...

Tous mes ennemis ont appris mon malheur et ils se réjouissent de ce que vous m'avez réduit en cet état ; mais quand sera venu le jour où vous devez me consoler, ils deviendront semblables à moi...

Que tout le mal qu'ils ont commis se présente devant vous : traitez-les comme une vigne qu'on vendange ; comme vous m'avez traité à cause de mes iniquités, car mes soupirs redoublent sans cesse et mon cœur est accablé de douleur !

Souvenez-vous Seigneur de ce qui nous est arrivé ; considérez et regardez l'opprobre où nous sommes.

Notre héritage est passé à ceux d'un autre pays et notre maison à des étrangers.

Nous sommes devenus comme des orphelins qui n'ont plus de pères. Nos mères sont comme des femmes veuves.

Nous avons acheté à prix d'argent l'eau que nous avons bue, nous avons payé le bois que nous avons brûlé.

On nous a entraînés les chaînes au cou, sans donner de repos à ceux qui étaient las.

Nous avons tendu la main à l'Egypte et aux Assyriens pour avoir de quoi nous rassasier de pain.

Nos pères ont péché et ils ne sont plus et c'est nous qui sommes punis pour leurs iniquités.

Des esclaves nous ont dominés, sans qu'il se trouvât personne pour nous racheter d'entre leurs mains.

Nous allions chercher du pain pour nous dans le désert au travers des épées nues et au péril de notre vie.

Notre peau s'est brûlée et s'est noircie comme un four au milieu des tourments de la faim.

Ils ont humilié les femmes dans Sion et les vierges dans les villes de Juda.

Ils ont pendu les princes de leurs propres mains ; ils n'ont point respecté le visage des vieillards...

La joie de notre cœur est éteinte, nos concerts sont changés en lamentations.

La couronne est tombée de notre tête. Malheur à nous parce que nous avons péché !

C'est pourquoi notre cœur est devenu triste : nos yeux ont été couverts de ténèbres.

Parce que le mont de Sion a été bouleversé et que les chacals y courent en sûreté.

Mais vous Seigneur, vous demeurerez éternellement, votre trône subsistera dans la suite des siècles.

Pourquoi nous oublierez-vous pour jamais ?

Pourquoi nous abandonneriez-vous pour toujours ?

Convertissez-nous à vous, Seigneur, et nous nous convertirons, renouvez nos jours comme ils étaient au commencement.

Quoiqu'il semble que vous nous ayez rejetés pour jamais, et que votre colère contre nous soit sans bornes..."

Lorsqu'on entend les gémissements et les sanglots de ce malheureux peuple et qu'on voit couler les larmes, lorsque surtout on répète avec lui les lugubres accents du prophète, on sent son cœur se serrer.

N'est-ce pas un spectacle touchant que celui de ces restes d'Israël proscrits et dispersés par toute la terre, mais toujours fidèles aux souvenirs de l'antique Sion, s'y réunissant dans leur vieillesse, venant pleurer sur des ruines et prier le Seigneur d'abaisser sur eux un regard de miséricorde ?

L'émotion que ces Juifs m'avaient fait éprouver les rehaussait dans mon estime, lorsque l'un d'eux, voyant sans doute la pitié qu'ils m'inspiraient, cessa ses lamentations

et ses cris et s'approchant de moi en s'essuyant les yeux, m'offrit en français, mais avec un accent allemand très prononcé, de me donner pour une piastre toutes les explications que je pourrais désirer sur la cérémonie, dont j'étais témoin et sur d'autres. Le dégoût que m'inspira cet homme l'emporta sur ma curiosité, et je m'éloignais désillusionné du charme que les Lamentations du vendredi avaient opéré sur moi.

PDt

XXV.

Enterrement d'un enfant arabe

Lorsque j'étais avec Hamma (un de nos drogmans¹⁶) dans le cimetière musulman de Bethléem, nous fûmes témoins de l'enterrement d'un enfant.

Le cadavre était enveloppé dans un linceul blanc et étendu par terre la face découverte. Des hommes, jeunes et vieux, étaient assis en cercle autour de lui. Au milieu du cercle, un imam était debout entouré de plusieurs femmes qui criaient d'une voix lamentable :

"Où est-il ? Où est-il ? On dit qu'il est mort."

D'autres femmes répondaient :

" Il n'est pas mort ; il n'est pas mort ! Il est chez Dieu."

Et sa mère était là, agenouillée près de son fils, qui embrassait le cadavre et l'étreignait en silence. C'était une jeune femme, jolie encore, et plus fraîche que ne le sont d'ordinaire les Musulmanes devenues mères.

Elle n'était pas voilée ; elle avait la poitrine découverte, et toutes les fois qu'elle se baissait vers son enfant pour l'embrasser ou pour lui dire à l'oreille un dernier mot d'adieu, ses deux seins nus tombaient à terre et labouraient le sable.

Lorsqu'on fut pour descendre le petit cadavre dans la fosse, les autres femmes durent entraîner la pauvre mère presque par force. Elle appelait son fils en sanglotant. Le prêtre s'irritait de ses cris et lui disait :

"Vos plaintes sont un péché ; la mort est un tribut qui frappe toutes les têtes. Dieu seul est éternel "

Quand la malheureuse mère se fut retirée, quatre jeunes gens, tenant le linceul chacun par un coin, descendirent le corps dans la fosse, la figure tournée vers la Mecque. L'imam cria d'une voix forte :

" Gloire au Dieu qui fait vivre et qui fait mourir ! Gloire au Dieu qui ressuscite les morts ! Louange à Mahomet son prophète !

Mon Dieu, l'enfant de notre ami est allé chez vous ; nous venons vous prier pour lui. Accordez-lui votre miséricorde..."

La prière finie, on laissa retomber le linceul, on jeta la terre sur le cadavre et tout le monde se retira avec un calme et une décence que nous sommes loin de rencontrer dans nos enterrements d'Europe.

PDt

¹⁶ Drogman est le terme utilisé en Orient pour désigner un [interprète](#). Ce mot, utilisé entre les XII^e et XX^e siècles, désignait à la fois les interprètes au service des Européens chargés des relations avec le [Moyen-Orient](#)

XXVI.

Musée Wattinne

J'ai dit quelque part dans mes lettres que monsieur Wattinne ramassait des pierres dans chacun des lieux célèbres, ou sur chacune des montagnes que nous traversions. Il était ainsi arrivé à en avoir cinquante-trois kilogs. Il avait également de l'eau d'un grand nombre de fontaines dont il est fait mention dans la Bible. La collection, renfermée dans deux caisses de bois, était placée sur le dos d'un mulet qui nous suivait partout.

Or voici ce qui arriva ; le dernier jour du voyage, à peu de distance de Beyrouth, nous passions à gué un torrent appelé, je crois, Nahr Beyrouth. L'eau était peu profonde, et n'atteignait qu'à peine le ventre de nos chevaux ; mais, pour y parvenir, il fallait descendre une pente assez raide. Près de là s'élevait un reste de pont très élancé, ouvrage des Romains, jeté d'une montagne à l'autre sur le lit encaissé du torrent. Le mulet chargé du musée Wattinne jugea le passage meilleur comme il était plus court, et s'y engagea. Le pont était bien vieux, puisqu'il remontait aux Romains et en bien mauvais état puisque nous jugions prudent de faire un assez long détour plutôt que d'y passer. Lorsqu'il fut au milieu du pont, notre mulet fit rouler avec les pieds plusieurs pierres qui vinrent tomber dans le torrent. L'intelligent animal se pencha pour les suivre des yeux, et entraîné par sa charge, tomba lui-même d'une hauteur d'environ dix mètres.

Renversé sur ses caisses, il agitait convulsivement les jambes, au dessus de l'eau comme pour demander du secours. Farach et quelques moukres se mirent à l'eau, coupèrent les sangles du bat qui le retenait captif et le tirèrent hors du torrent. Pauvre mulet ! Il faisait mal à voir. Le sang lui ruisselait depuis le garrot jusqu'à la croupe. On le croyait perdu.

Lorsqu'on lui eut donné les premiers soins, on s'occupa de repêcher sa charge. Bien que peu brisées par la chute, les caisses ne s'étaient point ouvertes, et M^r Wattinne pût encore se bercer de l'espoir de retrouver sa collection intacte ; mais lorsqu'il put l'examiner, en arrivant à Beyrouth, pas une des fioles qui contenaient l'eau des diverses sources n'avait gardé son précieux dépôt, et ses pierres ne portaient plus l'indication des lieux où elles avaient été ramassées !

PDt

XXVII.

Adieux à Jérusalem.

Lorsqu'après avoir quitté Jérusalem, nous arrivons au sommet de la hauteur de Sapha, nous nous arrêtons, et nous jetons un dernier regard sur la Ville Sainte qui va disparaître à jamais pour nous.

Jérusalem se déroule devant nous avec ses murs crénelés, coupant l'azur du Ciel, ses larges tours, les dômes de ses maisons, ses minarets et ses coupoles qui étincellent au Soleil. Elle est encore belle et triste, et présente toujours ce même caractère de grandeur et de majesté qui saisit : on dirait que la gloire du Seigneur a brillé de nouveau sur son front découronné.

Nous l'avons saluée à notre arrivée par une prière. En la quittant, nous mettons pied-à-terre et nous chantons, comme les Juifs captifs, le cantique de l'exil :

« Nous nous sommes assis sur les fleuves de Babylone, et là nous avons pleuré en nous souvenant de Sion.

« Nous avons suspendu nos instruments de musique aux saules qui sont au milieu de la contrée.

« Parce que ceux qui nous avaient emmenés captifs nous demandaient de leur chanter des cantiques ;

« Ceux qui nous avaient enlevés nous disaient : Chantez-nous quelqu'un des cantiques de Sion.

« Comment chanterons-nous le cantique du Seigneur sur une terre étrangère ?

« Si je t'oublie, ô Jérusalem, que ma droite soit mise en oubli !

« Que ma langue s'attache à mon palais, je ne me souviens pas de toi !

« Si je ne me propose pas Jérusalem, comme le principal sujet de ma joie.

« Souvenez vous, Seigneur, aux jours de Jérusalem, des fils d'Edom qui disent : Détruisez-la, détruisez-la jusque dans ses fondements !

« Malheur à toi, fille de Babylone ! Bienheureux celui qui te rendra tout le mal que tu nous as fait !

« Bienheureux celui qui prendra tes petits enfants et leur brisera la tête contre la pierre ! »

PDt

XXVIII.

Fertilité primitive de la Judée

Son état actuel

Il y a des voyageurs qui en parcourant cette contrée aride, inculte et désolée, se sont demandé si c'était bien là cette terre dont les écrivains sacrés nous vantent la fertilité merveilleuse, et ils ont opposé son état actuel comme un démenti au langage des saintes écritures. D'autres ont uniquement attribué cette stérilité du sol à l'incurie du gouvernement et à l'inaction des habitants. Ils n'ont point voulu y reconnaître l'accomplissement éclatant et palpable des prophéties. Et pourtant les témoignages ne manquent pas pour attester l'ancienne fertilité de la Palestine et montrer, à l'appui des livres Saints, la véritable cause de la désolation actuelle.

La Bible parle souvent de l'étonnante fertilité de la Judée, de cette terre où, suivant l'expression des écrivains sacrés, on voyait couler le lait et le miel.

« L'Eternel, votre Dieu - - dit Moïse au peuple d'Israël - vous introduira dans une terre excellente, dans une terre de sources et de ruisseaux qui jaillissent des montagnes dans les plaines ;

« Dans une terre de froment, d'orge, de vignes, de figues, et de grenades ; dans une terre d'huile et de miel.

« Vous y mangerez, votre pain sans éprouver la disette, et vous ne manquerez de rien.....

« Et vous mangerez, et vous serez rassasiés, et vous bénirez l'Eternel, votre Dieu, de vous avoir donné une terre si excellente. »

La Judée produisait autrefois en abondance tous ces fruits que Moïse promet à son peuple. Elle fournissait une grande quantité de froment au roi de Tyr. L'orge servait alors, comme aujourd'hui à la nourriture des chevaux. Cette contrée était célèbre par la culture de la vigne. Les vignobles d'Engaddi sont renommés dans nos livres saints. L'olivier couvrait autrefois tous les coteaux de la Palestine. Les Juifs exportaient beaucoup d'huiles en Egypte et en Phénicie. Le palmier était autrefois un des plus beaux ornements de la Judée, et il en existait des forêts magnifiques. Le grenadier était fort commun, comme l'indique le nom de Remmon (grenade), que portaient plusieurs lieux de la Palestine. Ces productions prouvent la fertilité primitive du sol.

Le témoignage des auteurs profanes vient confirmer celui de nos livres saints. Tacite, Justin et Josèphe nous montrent cette contrée comme très fertile, et louent sa beauté. Le tableau que trace Pline l'Ancien de la végétation luxuriante de la Palestine, surtout le long des rives du Jourdain, concorde parfaitement avec leur témoignage : « Là, dit-il, il croît le baumier qui dédaigne de naître ailleurs, et la liqueur qui en distille est préférée à tous les parfums : La Judée est le seul pays du monde auquel la nature l'ait accordé. »

Or, qu'est devenue cette terre autrefois si riche et si fertile ?

Elle languit aujourd'hui sans culture et frappe tous les voyageurs par sa nudité et son aspect désolé. Les montagnes ont été dépouillées des belles forêts qui les couronnaient ; elles montrent de toutes parts leurs roches nues et arides. Leurs flancs sont

ravinés par les abondantes pluies de l'hiver ; la terre végétale a été emportée par les eaux. Les vastes plaines qui s'étendent le long de la Méditerranée et sur les deux rives du Jourdain sont incultes ; les sources ont tari, les rosées ne sont plus si abondantes et la température pendant l'été est devenue plus brûlante à la suite du déboisement des montagnes. Le palmier devient rare ; on a peine à retrouver le célèbre baumier qui faisait la richesse de Jéricho. On rencontre peu de vignobles ; les champs sont abandonnés ; les pâturages des bergers sont en deuil, dit le prophète Amos ; le berger de Thekoa et les pasteurs qui font paître leurs troupeaux sur les collines arides, ne font plus entendre de chants joyeux. »

Il existe bien encore quelques jardins, comme ceux de Jaffa et l'Hortus conclusus ; quelques rares vallées, comme celle de Naplouse, qui produisent d'abondantes récoltes ; quelques champs qui se couvrent de superbes moissons : mais ce sont comme des oasis dans cette contrée déserte ; ils ne servent qu'à montrer quelle était la fertilité primitive du sol. Les villes sont dépeuplées ; les villages ne présentent qu'un amas de misérables chaumières, et là où vivaient autrefois six millions d'habitants, on en compte à peine aujourd'hui trois cent mille.

Un voyageur célèbre, qui a visité avec détail la Palestine, -Volney-, nous en montre le sol aride, pierreux, privé d'eau, dépeuplé, couvert de ruines et sans culture. Quand il voit Jérusalem, au milieu d'un paysage plus aride et plus rocailleux, entourée de ravines et de hauteurs difficiles, remplie de décombres, il se demande si c'est bien là cette métropole célèbre qui lutta jadis contre les empires les plus puissants, et balança un instant les efforts de Rome même.

« Je l'ai parcourue, ajoute-t-il, cette terre ravagée ! J'ai visité les lieux, qui furent le théâtre de tant de splendeur, et je n'y ai vu qu'abandon et que solitude. J'ai cherché les anciens peuples et leurs ouvrages et je n'en ai vu que la place, pareille à celle que le pied du passant, laisse sur la poussière. Les temples se sont écroulés, les palais sont renversés, les ports sont comblés, les villes sont détruites, et la terre, nue d'habitants, n'est plus qu'un lieu désolé de sépulcres. Grand Dieu ! d'où viennent de si funestes révolutions ? Par quels motifs, la fortune de ces contrées a-t-elle changé ? Pourquoi tant de villes sont elles détruites ? »

Si Volney, au milieu de ses ruines, avait ouvert la Bible, il y aurait trouvé la véritable cause de la désolation qui pèse sur ces lieux, et qui est un mystère pour sa raison. Il aurait vu que dans le Deutéronome ces malédictions que Josué annonça à Israël, s'il devenait infidèle à la loi de Dieu, et il aurait reconnu qu'elles s'étaient accomplies avec une vérité bien terrible. Il aurait vu dans le prophète Isaïe :

« Votre terre est une solitude ; vos villes sont la proie des flammes ; des étrangers sous vos yeux dévorent votre patrie ; et elle est comme une contrée dévastée par l'ennemi. »

Il aurait entendu cette parole de Jérémie :

« Voici ce que dit le Seigneur : ma fureur et mon indignation se sont répandues sur ce lieu, sur les hommes, sur les animaux, sur les arbres des champs et sur les fruits de la terre. »

Qu'on ne demande donc plus pourquoi ces villes sont détruites et ces champs incultes. La réponse est à chaque page des livres saints. Toute autre explication, en dehors de la Bible, est incomplète et ne peut rendre raison de l'état actuel de la Palestine. Pour tout voyageur qui parcourt la Terre-Sainte avec bonne foi, sans être aveuglé par une incrédulité systématique l'aspect triste et misérable de cette contrée apporte une éclatante confirmation à la vérité de nos saintes écritures. Ces montagnes dépouillées et ces plaines

incultes lui disent assez comment s'accomplissent les prophéties. Volney, le voyageur sceptique n'a trouvé d'autre cause à cette stérilité de la Palestine, que l'incurie ou la rapacité des pachas : il n'a pas su lire sur cette terre désolée l'empreinte visible des malédictions du Ciel. Chateaubriand, le pèlerin chrétien, qui l'a visitée la Bible à la main, y a reconnu sans peine la patrie d'un peuple réprouvé et le passage de la colère divine.

PDt

XXIX.

Chemin de la Croix.

Du palais de Pilate où commence la voie douloureuse ou chemin de la Croix, jusqu'au Calvaire, on compte environ sept cent soixante pas ; En voici les différentes stations.

La première station commence au lieu appelé Lithostrotos. C'était la galerie du haut de la quelle Pilate prononça contre le Sauveur la sentence de mort. Ce lieu, attendant jadis au prétoire, est aujourd'hui renfermé dans les casernes turques qui occupent l'emplacement du palais de Pilate.

La seconde station est à l'endroit où Jésus fut chargé de sa croix. C'était dans la cour du prétoire, un peu avant l'arcade de l'Ecce homo, environ à cent quinze pas de la première station.

A cent soixante-treize pas de l'arcade, à l'angle de la rue qui descend en pente, est la place où le Sauveur tomba pour la première fois. C'est la troisième station. Elle est indiquée par une colonne de granit couchée le long du mur.

Quarante-huit pas plus loin, en tournant à gauche, dans la rue qui vient de la porte de Damas, on trouve le lieu où la sainte Vierge voulant voir son fils pour la dernière fois, se plaça sur son passage à l'entrée d'une rue transversale, et tomba demi- morte ; C'est la quatrième station.

La cinquième station est à vingt-trois pas environ de la précédente à l'entrée d'une rue assez rapide. Une entaille creusée dans le mur, indique l'endroit où Simon le Cyrénéen fut contraint de porter la croix avec Jésus.

Jusqu'à la sixième station, où S^{te} Véronique essuya la Sainte face, on compte cent quatre pas.

Soixante-dix-huit pas plus loin est le lieu où Jésus tomba pour la deuxième fois. C'est la septième station.

Nous voici à la porte judiciaire, dont nous retrouvons encore quelques vestiges. Le Seigneur s'y arrêta pour consoler les filles de Jérusalem. C'est la huitième station, à quarante-neuf pas de la précédente.

Après la porte judiciaire, le chemin prenait à gauche. Des constructions élevées sur ce point interceptent le passage, et il faut faire un long détour (environ quatre cents pas) pour arriver à la neuvième station, indiquée par une colonne renversée. C'est le lieu de la troisième chute de Jésus-Christ. En supposant encore existant la rue que Notre-Seigneur a traversée, la distance qui sépare cette station de la précédente serait d'environ soixante-dix pas.

Les cinq dernières stations sont dans l'Eglise du Saint Sépulcre, qui renferme le lieu où le Sauveur fut dépouillé de ses vêtements et abreuvé de fiel, celui où il fut attaché à la croix, le calvaire où il expira et le tombeau où il fut déposé. Toutes ces stations sont à environ cent pas de la neuvième.

« Si ceux qui lisent la passion dans l'Evangile, dit Chateaubriand, sont frappés d'une sainte tristesse et d'une admiration profonde, qu'est-ce donc que d'en suivre les scènes au pied de la montagne de Sion, à la vue du temple et dans les murs mêmes de Jérusalem ! »

C'est ainsi que nous, pèlerins, nous avons parcouru la voie douloureuse. Nous nous sommes agenouillés sur ce pavé brisé, dans cette poussière où s'imprima le pied d'un Dieu : nous avons collé nos lèvres sur chaque pierre qui rappelait un souvenir, et nous avons été heureux de donner ce témoignage public de notre foi à la face des Juifs et des Musulmans.

PDt

XXX.

Nazareth

Une des plus belles pages du voyage en Orient de Lamartine, une de celles que je relis encore avec plaisir, c'est celle où, parlant de Nazareth, il s'inspire de la foi de ses jeunes années et dit :

« C'était là, sous ce morceau de Ciel bleu, au fond de cette vallée étroite et sombre, à l'ombre de cette petite colline, dont les vieilles roches semblaient encore toutes fendues du tressaillement de joie qu'elles éprouvèrent en enfantant et en portant le Verbe enfant, ou du tressaillement de douleur qu'elles ressentirent en ensevelissant le Verbe mort ; c'était là le point fatal et sacré du globe, que Dieu avait choisi de toute Eternité pour faire descendre sur la terre sa vérité, sa justice et son amour incarné dans un Enfant Dieu ; c'était là que le souffle divin était descendu à son heure sur une pauvre chaumière, séjour de l'humble travail, de la simplicité d'esprit et de l'infortune ; c'était là qu'il avait animé dans le sein d'une Vierge innocente et pure quelque chose de doux, de tendre et de miséricordieux comme elle ; de souffrant, de patient, de gémissant comme l'homme ; de puissant, de surnaturel, de sage et de fort comme un Dieu ; c'était là que le Dieu-homme avait passé par notre ignorance, notre faiblesse, notre travail et nos misères, pendant les années obscures de sa vie cachée, et qu'il avait en quelque sorte exercé la vie et pratiqué la terre, avant de l'enseigner par sa parole, de la guérir par ses prodiges et de la régénérer par sa mort. »

Nazareth qui vit ce grand prodige, est la seule jolie ville de terre Sainte. Les femmes y sont plus belles qu'en aucun autre endroit de Palestine. Leur visage n'est point masqué par le voile hideux des musulmanes, ni leur taille enveloppée dans le vaste feredgé des chrétiennes de Jérusalem. Leur robe courte et ouverte, aux couleurs vives et tendres, laisse voir de larges pantalons serrés à la cheville et de légères chaussures en maroquin rouge. Leurs bras nus, chargés jusqu'à l'épaule de bracelets en verre ou en argent laissent flotter de longues manches serrées du haut, larges en bas. Leur coiffure se compose d'un bourrelet d'où pendent de longues files de colonnades d'argent et d'une bande d'étoffe qui vient, en se déroulant, se rattacher à la ceinture. Leurs cheveux descendent en longues tresses et encadrent merveilleusement leurs visages d'un ovale pur. Ajoutez à ces tresses des pièces d'argent et des rubans, donnez à leurs ongles le vif incarnat du henné, à leurs lèvres et aux coins de leur bouche de légers tatouages des coheul (d'un bleu foncé), voilà les Nazaréennes. Elles sont sveltes et ont de grands yeux noirs qui reluisent doucement sous des sourcils d'un arc irréprochable. Il y a dans leur profil, dans leur nez droit, dans cette physionomie épanouie, quelque chose de sévère à la fois et d'ingénu qui allie admirablement la grâce à la dignité. Ce ne sont point les vierges de Raphaël ; mais elles offrent un caractère frappant de noblesse et de grâce. C'est pour elles un charmant héritage que leur a laissé Marie, et elles disent naïvement qu'elles doivent leur beauté à la Vierge.

A Nazareth, où l'influence Chrétienne domine, la femme a sa place dans la famille. Les Musulmanes, qui sont en petit nombre, se répandent dans les rues comme les chrétiennes. Leur présence donne l'animation et la joie à la petite cité.

Il y a peu à faire pour que les femmes de Nazareth soient au niveau des femmes chrétiennes d'Europe.

PDt

XXXI.

Vallée de Josaphat

La vallée de Josaphat est une gorge profonde courant du Nord au Sud entre le mont Moriah et le mont des Oliviers. On reconnaît bien en elle la vallée de la désolation, des larmes et de la Mort. Ses deux pentes sont couvertes de dalles funéraires. Sous les murs de la ville, ce sont les tombeaux des Turcs ; sur le revers opposé, ce sont les tombes des Juifs qui de tous les points du globe, viennent à Jérusalem pour y mourir.

Sur les bords du torrent de Cédron, quatre monuments funèbres sont adossés aux flancs de la vallée, du côté du Mont des Oliviers. Ce sont les tombeaux de Zacharie, de Josaphat, de S^t Jacques et d'Absalon.

Le tombeau de Zacharie est un vaste cube, pris dans la masse du rocher, dont il est séparé par un vide creusé de main d'homme, et orné de colonnes et de pilastres. Il sert de sépulture à Zacharie, fils de Barachie, tué par les Juifs, entre le temple et l'autel.

Le monument qui porte le nom de tombeau de Josaphat, et qui est à moitié engagé dans les décombres, n'a point servi à la sépulture de ce roi qui fut enseveli avec ses aïeux.

Le tombeau de S^t Jacques est une crypte creusée dans le rocher.

Celui d'Absalon, sur lequel paraît copié le tombeau de Zacharie, est une masse isolée du rocher, et ornée de sculptures. Son cachet d'originalité et de grandeur, lui assigne une date très reculée, et confirme le passage de la Bible, où il est dit : « Absalon avait dressé pour lui, de son vivant, un monument funèbre dans la vallée des rois ; » car, disait-il, je n'ai point de fils pour rappeler le souvenir de mon nom, et il avait appelé le monument de son nom qui lui est resté jusqu'à ce jour. Le tombeau qui devait couvrir la cendre du fils de David, et perpétuer sa mémoire, ne fait qu'attirer contre lui d'incessantes malédictions. Tandis que le fils rebelle est enterré sans honneur dans la forêt d'Ephraïm, son souvenir reste en exécration parmi les Arabes, et il ne passe pas dans la vallée un homme qui ne lève la main, il ne passe pas le long de la rive gauche du Cédron, une femme qui ne ramasse une pierre et ne la jette, en signe de malédiction, contre la tombe du fils révolté, tant le sentiment de l'autorité paternelle est en honneur au sein de ces populations.

Les Musulmans, aussi bien que les Juifs et les Chrétiens placent d'un commun accord, la scène du jugement dernier, dans l'étroite vallée de Josaphat : « J'assemblerai toutes les nations, dit le Seigneur, dans le prophète Joël, et je les ferai descendre dans la vallée de Josaphat, et là, j'entrerai en jugement avec elles.... Que les nations se lèvent, qu'elles s'assemblent dans la vallée de Josaphat, et j'y serai assis pour les juger toutes. » Le nom de vallée de Josaphat, qui signifie en hébreu, vallée du Jugement, pourrait être ici pris dans un sens métaphorique, et ne pas s'appliquer à cette étroite vallée qui s'ouvre au-dessous de Jérusalem. Pourtant, si l'on cherche un théâtre du grand jugement, en existe-t-il un plus solennel que cette vallée où Jésus-Christ sua pour nous la sueur de sang de son agonie ? Notre Seigneur peut-il choisir un trône plus digne que ce mont des Oliviers, du haut duquel on aperçoit la crèche où il souffrit ses premières douleurs, et le Calvaire où il mourut pour nous ? Que ce mont des Oliviers, du haut duquel il remonta radieux vers son père ? Du reste, si on lit le prophète Zacharie, le lieu du dernier jugement

y est précisé d'une manière qui ne peut laisser aucun doute : « Le Seigneur viendra, dit-il, et il se tiendra debout sur la montagne des Oliviers, qui est à l'orient de Jérusalem ; et tous ses Saints seront avec lui...

L'aspect lugubre de la vallée et les souvenirs de deuil qu'elle rappelle saisissent le cœur d'une indicible angoisse. Si on veut secouer l'inquiétude qui s'empare de soi à la pensée des terribles scènes dont elle doit être le théâtre, si l'on veut se distraire par le spectacle extérieur, on ne voit que des tombeaux, la montagne des oliviers et le mont Moriah, sur le quel Jérusalem est assise ; mais à la tristesse de cette ville ; dont il ne s'élève aucune fumée, dont il ne sort aucun bruit ; à la solitude des montagnes où l'on aperçoit pas un être vivant, au désordre de toutes ces tombes fracassées, brisées, demi-ouvertes, on dirait que la trompette du jugement s'est déjà fait entendre et que les morts vont se lever dans la vallée de Josaphat. » (Chateaubriand)

PDt

XXXII.

Danse du Sabre.

Voici, emprunté à M. Edouard Delessert, la description d'une danse Arabe, dont notre escorte nous donna souvent le spectacle.

« ...Le son d'une musique sauvage et inconnue à nos oreilles nous attira derrière nos tentes vers les feux allumés par nos Arabes, et voici ce dont nous fûmes témoins. Nous assistions à une danse et à un chant de guerre : nos hommes se tenant par le bras, s'inclinant de droite à gauche et de gauche à droite, frappant leurs mains l'une contre l'autre en cadence, et chantant une phrase musicale, monotone comme leurs mouvements, nasillarde comme toutes les chansons arabes : c'était là le chœur ; devant cette rangée de bizarres figures noires, à moitié cachées derrière le classique mouchoir (kaffié) lié par une corde de chameau, qui leur donne un si sauvage aspect, se tenait un Arabe isolé, le yatagan à la main droite, soutenant de la main gauche sa longue robe, et découvrant ainsi ses jambes fines, délicates, et composées uniquement de muscles qui donnent aux Bédouins tant d'élégance dans la tournure. Il s'avavançait en chantant tout seul, et en passant son sabre sur la tête des hommes qui faisaient le chœur : ceux-ci se baissaient ensemble comme pour éviter le coup, puis se relevaient avec une grande vivacité et marchaient sur lui en chantant toujours plus fort et en s'inclinant de plus en plus vite, comme je vous l'ai dit. L'autre agitait son sabre, la danse se rapprochait, se rapprochait toujours de lui, puis enfin l'entourait complètement, poussait un grand cri, et tout était fini. Les échos du voisinage répétaient la psalmodie de cette troupe d'acteurs improvisés ; mais la pièce qu'ils jouaient était bien une vraie représentation, je vous assure, et en voyant leurs figures éclairées par la lueur du feu, s'animer graduellement, de riantes devenir peu à peu sérieuses et prendre enfin une expression de férocité effrayante, nous pensions assister au départ de la tribu pour le combat, sujet que leurs chants célébraient, et notre émotion était grande. C'est là l'effet que produisent les choses vraies, dites sur le sol même où elles doivent se dire, »

« Amenez nos Bédouins à Paris, dans la rue Saint-Honoré, faites-leur danser la danse du sabre et chanter le chant de guerre de la tribu, ils ne seront jamais que des hommes très brûlés par le soleil, portant une chemise fort sale et une ceinture de cuir ; mais voyez-les sur le bord de la Mer Morte, dans leur vie de privations et de fatigues, couchant sur des pierres, marchant tout le jour, tout le jour exposés mille fois à être tués dans les embuscades dont le pays fourmille, alors, ils prendront à vos yeux un tout autre aspect, et vous finirez par les aimer mieux avec leur misère, leur avidité et leur sauvagerie, que tant d'autres qui ne sont ni misérables, ni avides, ni sauvages !

« En récompense du plaisir que nous avons goûté en assistant à cette scène curieuse, nous fîmes donner un peu de café à chaque Bédouin, qui s'assit auprès du feu, reprit sa pipe, l'alluma tranquillement, comme si de la soirée il n'avait pas bougé ; toute trace de l'animation causée par la danse disparut, et la veille de la nuit commença. »

.....Ce spectacle m'avait fait la plus vive impression, et pour la première fois depuis notre départ, je comprenais quels étaient les hommes au milieu desquels nous vivions. »

(Ed. Delessert : Voyage aux Villes Maudites)

XXXIII.

Religieux en Orient

Chateaubriand en divers endroits de ses ouvrages fait de magnifiques tableaux des religieux en Orient, ils sont trop vrais et trop beaux pour que je résiste au désir d'en donner des fragments.

On voit ça et là, dit-il, dans la chaîne du Liban des couvents maronites bâtis sur des abîmes. On pénètre dans les uns par de longues cavernes dont on ferme l'entrée avec des quartiers de roche ; on ne peut monter aux autres qu'au moyen d'une corbeille suspendue. Le fleuve Saint* sort du pied de la montagne. La forêt de cèdres noirs domine le tableau et elle est elle-même surmontée par des croupes arrondies que la neige drape de sa blancheur. Le miracle ne s'opère qu'au moment où l'on arrive au monastère au dedans sont des vignes, des ruisseaux, des bocages ; au dehors, une nature horrible et la terre qui se perd et s'enfuit avec ses fleuves, ses campagnes et ses mers, dans de bleuâtres profondeurs. Nourris par la Religion entre la terre et le firmament, c'est là que de pieux solitaires prennent leur vol vers le Ciel, comme les aigles de la montagne.....

Les religieux maronites dans les solitudes du Liban, les ermites nestoriens répandus le long du Tigre ; ceux d'Abyssinie aux cataractes du Nil et sur les rivages de la mer Rouge, tous enfin, mènent une vie aussi extraordinaire que les déserts où ils l'ont cachée. Le moine cophte en entrant dans son monastère renonce aux plaisirs, consume son temps en travail ; en jeûnes, en prières et à la pratique de l'hospitalité. Il couche sur la dure, dort à peine quelques instants, se relève, et sous ce beau firmament de la Syrie ou de l'Égypte, fait entendre sa voix parmi les débris de Balbeck, de Thèbes et de Memphis. Tantôt l'écho des Pyramides redit aux ombres des Pharaons les cantiques de cet enfant de la famille de Joseph, tantôt ce pieux solitaire chante au matin les louanges du vrai Soleil, au mêmes lieux où des statues harmonieuses soupiraient le réveil de l'aurore. C'est là qu'il cherche l'Européen égaré à la poursuite de ces ruines fameuses, c'est là que le sauvant de l'Arabe, il l'enlève dans sa tour et prodigue à cet inconnu la nourriture qu'il se refuse à lui-même..... Le moine maronite appelle par le claquement de deux planches suspendues à un arbre, l'étranger que la nuit a surpris dans les précipices du Liban. Le pauvre et ignorant artiste n'a pas de plus riche moyen de se faire entendre et d'arracher le voyageur à la mort.....

Les savants vont bien visiter les débris de l'Égypte et les cèdres du Liban ; mais d'où vient que comme les moines chrétiens, objet de leur mépris, ils ne vont pas s'établir dans ces mers de sables ou de rochers, au milieu de toutes les privations pour donner un verre d'eau au voyageur et l'arracher aux précipices de la montagne ou au cimetière du Bédouin ?"

*Ce sont les larmes des Saints pénitents de la vallée qui lui ont donné son nom.

PDt

XXXIV.

Légende Arabe sur l'emplacement de la mosquée d'Omar.

La mosquée d'Omar, que j'ai visitée, est bâtie sur l'emplacement de l'ancien temple de Salomon. Le temple lui-même, au dire des Arabes, n'avait été élevé en cet endroit qu'à cause d'une bonne action qui s'y accomplît, et que leurs légendes rapportent ainsi.

Jérusalem était un champ labouré ; deux frères possédaient une partie du terrain situé sur la montagne de Sion. L'un de ces frères était marié et avait plusieurs enfants. L'autre vivait seul. Ils cultivaient en commun le champ que leur avait laissé leur père. Lorsque le temps de la moisson fut venu les deux frères lièrent leurs gerbes, et en firent deux tas égaux qu'ils laissèrent sur le champ.

Pendant la nuit, celui des deux frères qui n'était pas marié eût une bonne pensée ; il se dit à lui-même : Mon frère a une femme et des enfants à nourrir ; il n'est pas juste que ma part soit aussi forte que la sienne : allons, prenons dans mon tas quelques gerbes, et ajoutons-les secrètement : aux siennes ; il ne s'en apercevra pas, et ne pourra pas ainsi me refuser. Et il fit comme il avait pensé.

La même nuit l'autre frère se réveilla et dit à sa femme : Mon frère est jeune, il vit seul et sans compagne, il n'a personne pour l'assister dans son travail et le consoler dans ses fatigues ; il n'est pas juste que nous prenions du champ commun autant de gerbes que lui. ; levons-nous, allons, et portons secrètement à son tas un certain nombre de gerbes ; il ne s'en apercevra pas, et il ne pourra ainsi les refuser. Et ils firent comme ils avaient pensé.

Le lendemain chacun des frères se rendit au champ et fut bien surpris de voir que les deux tas étaient toujours pareils : ni l'un ni l'autre ne pouvait intérieurement se rendre compte de ce prodige. Ils firent de même pendant plusieurs nuits de suite ; mais comme chacun d'eux portait au tas de son frère le même nombre de gerbes, les tas demeuraient toujours égaux, jusqu'à ce qu'une nuit, tous deux s'étant mis en sentinelle pour approfondir la cause de ce miracle, ils se rencontrèrent portant chacun les gerbes qu'ils se destinaient mutuellement.

Or le lieu où une si bonne pensée était venue à la fois et si perséveramment à deux hommes, devait être une place agréable à Dieu, et les hommes la bénirent et la choisirent pour y bâtir une maison de Dieu.

PDt

XXXV.

Chemins ordinaires du Liban

La pente est à pic ; le sentier n'a pas deux pieds de largeur ; des précipices le bordent d'un côté, des murs de rochers de l'autre ; le lit du sentier est pavé de roches roulantes ou de pierres tellement polies par les eaux ou par le fer des chevaux et le pied des chameaux, que ces animaux sont obligés de chercher avec soin une place où poser leur pied. comme ils le placent toujours au même endroit, ils ont fini par creuser dans la pierre des cavités où leur sabot s'emboîte à quelques pouces de profondeur, et ce n'est que grâce à ces cavités qui offrent un point de résistance au fer du cheval, que cet animal peut se soutenir. De temps en temps on trouve des degrés taillés dans le roc à deux pieds de hauteur, ou des blocs de granit arrondis, qui seraient infranchissables et qu'il faut contourner dans des interstices à peine aussi larges que les jambes de sa monture : tels sont presque tous les chemins du Liban. De temps en temps les flancs de la montagne s'écartent ou s'aplatissent et l'on marche plus à l'aise sur des couches de poussière jaune, de grès ou de terre végétale. On ne peut concevoir comment un tel pays est peuplé d'un si grand nombre de beaux chevaux et comment l'usage en est habituel. Aucun Arabe, aussi inaccessible que soit son village ou sa maison, n'en sort jamais qu'à cheval, et nous les voyons descendre ou monter insouciant, et la pipe à la bouche par des escarpements que les chevreuils de nos montagnes auraient peine à gravir. (Ven O)

On s'abandonne à l'instinct de son cheval ; mais on ne peut sans trembler, examiner la hauteur des degrés, le poli des pierres, l'inclinaison du sentier et la profondeur du précipice toujours béant à ses pieds.

PDt

XXXVI.

Une vallée du Liban.

Lamartine décrit ainsi la vallée du torrent Bélus

A droite et à gauche s'élevaient comme deux remparts perpendiculaires, hauts de trois à quatre cents pieds deux chaînes de montagnes qui semblaient avoir été séparées récemment l'une de l'autre par un coup de marteau du fabricant des mondes, ou peut-être par le tremblement de terre qui secoua le Liban jusque dans ses fondements, quand le fils de l'homme rendant son âme à Dieu, non loin de ces mêmes montagnes, poussa ce dernier soupir qui refoula l'esprit d'erreur, d'oppression et de mensonge, et souffla la vérité, la liberté et la vie dans un monde renouvelé.

Les blocs gigantesques, détachés des deux flancs des montagnes, semés comme des cailloux par la main des enfants dans le lit d'un ruisseau, formaient le lit horrible, profond, immense, hérissé de ce torrent à sec ; quelques-unes de ces pierres étaient des masses plus élevées et plus longues que de hautes maisons. Les unes étaient posées d'aplomb, comme des cubes solides et éternels ; les autres, suspendues sur leurs angles, et soutenues par la pression d'autres roches invisibles, semblaient tomber encore, rouler toujours, et présentaient l'image d'une ruine en action, d'une chute incessante, d'un chaos de pierres, d'une avalanche intarissable de rochers, - rochers de couleur funèbre, gris, noirs, marbrés de feu et de blanc ; opaques, vagues pétrifiées d'un fleuve de granit ; pas une goutte d'eau dans les profonds interstices de ce lit calciné par le soleil brûlant de la Syrie ; pas une herbe, une tige, une plante grimpante, ni dans ce torrent, ni sur les pentes crénelées et ardues des deux côtés de l'abîme. C'était un océan de pierres, une cataracte de rochers, à laquelle la diversité de leurs formes, la variété de leur pose, la bizarrerie de leurs chûtes, le jeu des ombres et de la lumière sur leurs flancs, ou sur leur surface, semblaient prêter le mouvement et la fluidité... (Ven O)

Nous suivîmes cette vallée des lamentations pendant deux heures, sans que la scène variât autrement que par les circuits divers que le torrent suivait lui-même en se tordant entre les montagnes, et par la manière plus ou moins terrible dont les rochers se groupaient dans leur lit écumant de pierres.

PDt

XXXVII.

Danse des abeilles

J'étais avec Estève dans le bazar fermé d'Alexandrie lorsque les sons d'une musique sauvage, formée de tambours et de tambourins, de fifres aigus et de triangles de fer, nous attira près d'une mosquée. Il en sortait une foule considérable, au milieu de laquelle deux esclaves noirs portaient deux petits enfants de sept à huit ans, vêtus de magnifiques costumes de soie et d'or ; mais fondant en larmes.

A peine ces esclaves eussent-ils dépassé le seuil de la mosquée qu'ils placèrent les enfants sur un étalon superbe, que deux autres esclaves tenaient par la bride et les y soutenant de la main, se mirent en marche, précédés par dix ou douze personnages, hommes et femmes, vêtus d'une façon grotesque. Ils se rendirent sur une vaste place, plantée de palmiers près du palais de Saït-Pacha.

Là commencèrent les danses les plus bizarres et les plus lascives qui se puissent voir. Destinées à retracer l'abrutissement de ceux qui n'honorent pas Mahomet, elles rappelaient aussi les cérémonies de la circoncision à laquelle on venait de soumettre les jeunes enfants, héros de cette fête.

Après quelques minutes de contorsions et de bonds effroyables, les danseurs s'arrêtèrent et les deux enfants, levant à la hauteur de l'œil l'index de la main droite, répétèrent en pleurant le symbole de leur foi : " La Allah ih Allah ! Mohamed russoul Allah ! "

Les enfants étaient circoncis : ils venaient de rendre témoignage de leur croyance, Il devaient être témoins maintenant du bonheur qu'Allah réserve aux bons croyants une autre danse allait leur en donner l'idée.

Sept jeunes hommes et sept jeunes femmes aux tuniques relevées et aux jambes nues prirent la place des premiers danseurs. Ils s'avancèrent lentement avec un mouvement doux et rythmé, précédés de leur coryphée, défilèrent devant les jeunes enfants puis leur firent face et s'arrêtèrent. Les femmes détachèrent le voile qui leur couvrait la face et la musique préluda par quatre petites flûtes jouant à l'unisson avec accompagnement de tambourin une mélodie tout-à la fois douce et bizarre qui vous saisissait peu à peu, et finissait par vous pénétrer d'un charme étrange.

D'abord les danseurs écoutent, immobiles au milieu de la foule ; puis l'un d'eux ouvre les bras, les étend horizontalement, et commence à tourner sur lui-même lentement en déplaçant peu à peu et sans bruit ses pieds nus ; puis le mouvement s'accélère, la valse se précipite ; l'homme devient tourbillon. Toute la bande suit.

C'est un curieux spectacle de voir ces hommes et ces femmes vêtus de blanc, les bras étendus en croix, la tête penchée sur une épaule, les yeux demi-fermés, la bouche entr'ouverte par le vague sourire de l'extase et tournant toujours.

Le mouvement de cette valse a je ne sais quoi d'onduleux, de souple et de doux qui vous emporte dans le vertige de sa rotation.

Le chef se promenait entre les groupes, frappant dans ses mains, pressant ou ralentissant le rythme.

Après un temps d'arrêt une seconde procession devant les deux enfants, la valse recommença plus ardente cette fois, plus entraînante et plus éperdue.

Légalement, comme des ailes d'abeilles les bras s'élevaient et s'abaissaient ; une écume légère venait de temps en temps blanchir la lèvre rouge. Tantôt la tête se renversait en arrière, la prunelle retournée se perdait dans l'infini et l'on ne voyait plus que le blanc de l'œil ; tantôt, au contraire, elle retombait sur la poitrine comme accablée du poids d'une volupté surhumaine.

Quand l'épuisement les eût tour à tour jetés dans une invincible prostration, le coryphée ¹⁷ s'avança dans l'espace resté libre, cambra les reins, releva gracieusement les bras, comme l'anse d'une coupe antique, et dénouant l'écharpe verte de son turban, donna aux musiciens le signal de la reprise.

Ses premiers pas furent calmes et lents, mesurés avec une merveilleuse justesse, sur le rythme de la musique ; puis il commença d'écrire en strophes de poses tout un poème de passion et d'amour ; mais bientôt l'orchestre s'anima, emportant le danseur dans son mouvement rapide.

Alors sa respiration s'embrasa, une sueur froide ruissela sur tout son corps, ses muscles tremblaient comme agités d'un frisson convulsif ; une respiration plus fréquente soulevait sa poitrine et les globes bruns de sa prunelle qui se retournaient ne laissaient plus voir que la nacre troublée de ses yeux. Bientôt un orage de notes furieuses l'emporta comme une feuille roulée dans un tourbillon et il se laissa tomber épuisé sur le sable. Ses compagnons le roulèrent dans un large manteau et l'emportèrent. Telle est la fameuse Danse des abeilles, dont nous venions d'être témoins.

PDt

¹⁷ **coryphée** : Le **coryphée** est un danseur/danseuse du corps de ballet ayant parfois des rôles de soliste.

XXXVIII.

Modin. les Machabées

En allant de Saint Jérémie à Jérusalem on aperçoit sur une hauteur Modin, la patrie des Machabées.

C'est là que le père de ces héros donna le signal de la résistance aux volontés des rois de Syrie ; c'est là qu'il organisa cette lutte à jamais célèbre contre la tyrannie sacrilège d'Antiochus Epiphane. Trop âgé pour voir les résultats de sa grande œuvre, il voulut la léguer à ses fils comme un héritage. Près de mourir il leur dit :

« Mes enfants, ayez un grand zèle pour la loi et donnez vos vies pour garder le testament de vos pères. Souvenez-vous des œuvres que vos pères ont accomplies et vous acquerrerez une grande gloire et votre nom ne périra pas... Armez-vous de courage et combattez vaillamment en défendant la loi, parce que c'est elle qui vous comblera la gloire. Vous voyez ici Simon votre frère. Je sais qu'il est homme de conseil : écoutez-le toujours et il vous tiendra lieu de père. Judas Machabée a été fort et vaillant dès sa jeunesse : qu'il soit votre général et qu'il conduise votre peuple aux combats »...

Ayant dit ces paroles, il bénit ses enfants et il mourut et il fut enseveli dans le sépulcre de ses pères.

Alors Judas, son fils, surnommé Machabée prit sa place. Il était assisté par ses frères et par tous ceux qui s'étaient joints à son père, et ils combattaient avec joie pour la défense d'Israël. Ce fut lui qui accrut la gloire de son peuple. Il se revêtit de la cuirasse comme un géant ; il se couvrait de ses armes dans les combats et son épée était la protection de tout le camp. Il devint semblable à un lion dans ses grandes actions et à un lionceau qui rugit en voyant sa proie. Il poursuivit les méchants en les cherchant de tous côtés et il brûla ceux qui troublaient son peuple. La terreur de son nom fit fuir ses ennemis devant lui ; tous les ouvriers d'iniquité furent dans le trouble et son bras procura le salut du peuple.

C'est là que commence cette longue suite de victoires sur les généraux d'Antiochus, sur Séron, sur Lysias, sur Appolonius, sur Nicanor et Gorgias, si nombreuses que la Bible après en avoir longuement parlé, dit qu'elle ne décrit pas la grandeur du courage de Judas, ses actions extraordinaires et les autres triomphes, parce qu'ils sont en trop grand nombre.

Antiochus, irrité de tant de défaites, lève une nouvelle armée forte de soixante mille hommes d'élite et de cinq mille chevaux. Il en donne le commandement à Lysias qui a juré d'exterminer les juifs. Cette armée entre en Judée. Elle campe près de Béthoron et Judas vient au devant d'elle avec dix mille hommes. Il reconnaît que l'armée ennemie est forte et il fait sa prière, et il dit : « Soyez, beni, Sauveur d'Israël, vous qui brisâtes la force d'un géant par la main de votre serviteur David et qui livrâtes le camp des étrangers aux mains de Jonathas, fils de Saül et de son écuyer ! Livrez maintenant cette armée de nos ennemis entre les mains de votre peuple d'Israël, et qu'ils soient couverts de confusion avec toutes leurs troupes et leur cavalerie. Frappez-les de crainte, faites les sécher de frayeur en abattant cette audace que leur inspirent leurs forces ! Qu'ils soient renversés et brisés en votre présence. Détruisez-les par l'épée de ceux qui vous aiment, afin que tous ceux qui vous connaissent votre nom, publient vos louanges dans leurs cantiques »

Le combat fut donné en même temps et cinq mille hommes de l'armée de Lysias furent taillés en pièces."

Alors Judas vainqueur purifie et renouvelle le temple de Jérusalem accorde la paix à Antiochus Eupator, successeur d'Epiphane, fait alliance avec les Romains, extermine l'armée que Démétrius Loter envoie contre lui, et tue Nicanor qui la commande ; mais après tant de victoires, ce grand homme doit périr comme il a vécu , les armes à la main.

Démétrius, exaspéré en apprenant la mort de son général et la défaite de son armée, rassemble de nouvelles troupes et met à leur tête deux Juifs infidèles à leur pays. Judas était à Laïs avec trois mille hommes lorsque ces traîtres le rencontrèrent avec des forces huit fois plus considérables. A la vue d'une si grande armée ses gens furent saisis de crainte et le quittèrent. Cette désertion abattit le cœur de Judas. "Allons, dit-il pourtant aux huit cents braves qui lui restaient fidèles. Marchons à l'ennemi pour le vaincre, si nous le pouvons !" Et comme ses amis lui conseillaient la retraite : "Dieu nous garde, reprit-il, de prendre ainsi la fuite. Si notre heure est venue, mourons courageusement pour nos frères et ne souillons notre gloire d'aucune tache ! "

Cependant l'armée ennemie étant sortie de son camp, vint au devant d'eux... Les bataillons marchèrent des deux côtés et firent retentir le bruit des trompettes. Les gens de Judas sonnèrent aussi de la trompette, la terre retentit du bruit des armes, et le combat dura depuis le matin jusqu'au soir.

Alors Judas ayant reconnu que l'aile droite des ennemis était la plus forte, se précipita contre elle avec tant d'ardeur qu'il la rompit et la poursuivit sans relâche pour l'empêcher de se rallier ; mais l'aile gauche se mit sur les traces du vainqueur et se referma sur lui comme un linceul. Enveloppée de toutes parts, cette poignée de braves se défendit avec un courage héroïque, jusqu'à ce qu'enfin Judas tombât percé de coups. Tous se débandèrent alors. Simon et Jonathas emportèrent le corps de Judas et l'ensevelirent à Modin dans le sépulcre de leurs pères et tout le peuple prit le deuil en disant : "Comment est-il tombé cet homme invincible, lui qui sauvait le peuple d'Israël ?"

Jonathas remplaça son frère dans le commandement des troupes juives, et renouvella l'alliance avec les Romains et les Lacédémoniens ; puis lorsque ~~il~~ lui-même eût été pris dans une embuscade et mis à mort avec ses deux fils, il fut remplacé par Simon qui recueillit enfin le prix de tant de combats et de souffrances. Il fit renaître l'abondance et sa main tutélaire empêchait que personne ne troublât la paix d'Israël.

Sur le sépulcre de son père et de ses frères, il fit élever un grand édifice et sept pyramides funèbres : une à son père, une à sa mère et quatre à ses frères. Tout autour il fit dresser des colonnes chargées d'armes et de trophées pour être aperçues de loin par ceux qui navigueraient sur la mer, et rester le monument éternel de la délivrance du peuple Juif.

PDt

XXXIX.

Le précipice à Nazareth

Un jour Jésus expliquait dans la synagogue de Nazareth un passage du prophète Isaïe et en montrait l'accomplissement dans sa personne. Etonnés de son éloquence et comparant l'élévation de ses discours à l'humilité de sa condition, ses auditeurs se demandaient d'où pouvait lui venir cette science ; Jésus leur dit : "Vous m'appliquerez sans doute le proverbe : médecin, guérissez-vous vous-même ; vous me direz de faire en ce pays les choses extraordinaires que j'ai faites à Capharnaüm. Mais nul prophète n'est bien reçu dans son pays.

Je vous le dis en vérité, il y avait bien les veuves Israël au temps d'Elie, lorsque le Ciel fut fermé durant trois ans et demi et qu'il y eût une grande famine sur la terre, et Elie fut envoyé non à quelqu'une d'elles ; mais à une veuve de Sarepta au pays de Sidon. Il y avait aussi bien des lépreux dans Israël sous le prophète Elisée, et néanmoins de tous les lépreux, il n'y eût de guéri que Naanan le syrien."

En entendant ces paroles, les Juifs de la synagogue saisis de fureur se jetèrent sur Jésus, le chassèrent de la ville et le poursuivirent jusqu'au sommet d'une montagne voisine, pour l'en précipiter du haut d'une roche élevée ; mais Jésus se rendit tout-à-coup invisible à leurs yeux et échappa ainsi à la mort qu'ils voulaient lui donner.

Dans ce tumulte, la Vierge Marie voulut porter secours à son fils ; mais l'émotion et la frayeur arrêtaient ses pas sur le penchant de la colline où Sainte Hélène a fait élever depuis en souvenir une chapelle à notre Dame de l'effroi, dont on retrouve à peine les ruines.

La montagne d'où l'on voulait précipiter Jésus a conservé jusqu'à nos jours le nom de Montagne du précipice.

PDt

XL.

Combat de El Mahed - Bataille de Hittin

Livré aux mains inhabiles de Guy de Lusignan, le royaume de Jérusalem devait tomber bientôt ; mais la bravoure chrétienne était destinée à mêler de la gloire au souvenir de ses derniers jours.

Le premier du mois de mai onze-cent-quatre-vingt-sept, sept mille cavaliers musulmans qui s'étaient avancés dans la Galilée, furent attaqués aux environs de Nazareth par cent trente guerriers, parmi lesquels on remarquait des chevaliers de l'hôpital du Temple. Aphdal, fils de Saladin, commandait la cavalerie Musulmane. Les champions de la Croix n'hésitèrent pas à livrer un combat inégal. Les chroniques contemporaines, remplies du souvenir des exploits de cette journée, s'arrêtent surtout à nous décrire la mort glorieuse de Jacques de Maille, maréchal du Temple. Cet indomptable défenseur du Christ, monté sur un cheval blanc, ne succomba qu'après d'incroyables merveilles d'armes. Les Sarrasins le prenaient pour Saint Georges, que les chrétiens croyaient voir descendre du ciel au milieu de leurs batailles.

Resté seul de toute cette troupe audacieuse, il refusa de se rendre : son cheval épuisé de fatigue s'abattit l'entraînant dans sa chute. L'illustre guerrier se releva la lance à la main, couvert de sang et de poussière et tout hérissé de flèches ; il se mesura seul avec toute une armée ; puis lorsqu'il fut enfin tombé percé de coups, les sarrasins s'en approchèrent avec respect de son corps criblé de mille blessures, et se partagèrent les lambeaux de ses vêtements et les débris de ses armes.

Dans ce combat qui eût pour théâtre une aire qu'on nous montra près du village arabe de El Mahed, la troupe chrétienne périt toute entière, excepté le grand-maître du Temple et deux de ses chevaliers.

Deux mois après, cette terre de Galilée devait voir s'accomplir de plus grands malheurs. Saladin s'était avancé vers Tibériade avec une armée de quatre vingt mille hommes. Dans une assemblée tenue à Jérusalem, on arrêta que toutes les forces des chrétiens se réuniraient dans la plaine de Séphoris. L'armée de la croix se trouva composée de cinquante mille combattants, tout ce qui pouvait manier l'épée était accouru au rendez-vous, les forteresses du royaume étaient restées sans garnison et dans les villes on ne trouvait que des femmes et des enfants. Bientôt on apprit que Saladin occupait Tibériade et que les Musulmans assiégeaient la citadelle où s'était réfugiée la femme du comte de Tripoli. Un grand conseil fut assemblé pour savoir si on devait aller au secours de Tibériade.

Après que tous les chefs eurent donné leur avis, le comte Raymond, le plus intéressé dans cette discussion, conseilla d'oublier en ce moment Tibériade, où cependant sa femme pouvait à chaque instant tomber aux mains de l'ennemi, et de rester à Séphoris dans le voisinage des eaux, dans un lieu où les vivres ne manquaient pas ; il fit observer qu'il y aurait fatale imprudence à entraîner une grande multitude d'hommes et de chevaux au milieu d'arides solitudes, où ils seraient dévorés par la soif, la faim et l'ardeur de la saison. Raymond dit qu'après la prise de Tibériade l'ennemi viendrait au-devant des chrétiens et qu'il ferait une grande perte d'hommes en traversant le pays désert et brûlé qui s'étend entre Tibériade et Séphoris, il ajoutait que le peuple chrétien ayant des vivres et de l'eau

en abondance, combattrait avec plus d'avantage l'armée musulmane. Raymond se résignait à la perte de Tibériade pour éviter la perte du royaume.

L'avis du comte de Tripoli était prudent et sage. Le grand maître du Temple exprima des opinions contraires. La faiblesse de Guy de Lusignan perdit tout ; l'ordre fut donné de marcher contre l'ennemi.

L'armée chrétienne sortit de son camp de Séphoris dans la matinée du trois Juillet. Le comte de Tripoli et sa troupe formaient l'avant garde ; l'arrière garde était composée du roi de Jérusalem, des chevaliers du Temple et de l'hôpital La vraie croix, confiée à la garde d'une troupe d'élite, s'avancait au centre de l'armée.

Les chrétiens arrivèrent à un village ou cazal¹⁸ appelé "Marescalcia", situé à trois milles de Tibériade. C'est là qu'ils commencèrent à rencontrer les flèches des Sarrasins, la soif et la chaleur. Il fallait franchir des défilés étroits et des lieux escarpés pour arriver au lac de Galilée ; le comte de Tripoli fit dire au roi de se hâter et de traverser le village sans s'arrêter, afin de pouvoir atteindre les bords du lac. Lusignan répondit qu'il allait suivre le comte. Mais tout-à-coup les musulmans attaquent les derrières de l'armée ; les templiers et les hospitaliers en sont ébranlés. Le roi, ne sachant que faire, se décide à planter son pavillon, et s'écrie en pleurant : "Hélas, hélas ! tout est fini pour nous ; nous sommes tous morts et le royaume est perdu !" Les chrétiens passèrent là une effroyable nuit, l'ennemi avait mis le feu à la plaine, couverte d'herbes sèches et de bruyères ; la flamme et la fumée, des nuées de flèches, la faim et la soif tourmentaient les soldats de la croix.

Le lendemain les chrétiens se disposèrent à franchir les hauteurs escarpées qui les séparaient du lac de Galilée ; mais Saladin, sorti de Tibériade au point du jour, s'avancait pour combattre l'armée chrétienne. Déjà l'avant-garde du comte Raymond se dirigeait vers une colline que les Turcs avaient commencé à occuper. A l'approche des Sarrasins, l'infanterie chrétienne s'étant formée en coin, courut pour gagner le sommet de la colline ; elle se sépara ainsi de la troupe du roi qui lui envoya vainement plusieurs messages pour l'engager à venir défendre le bois sacré de la vraie croix. Les chevaliers du temple et de l'hôpital et tous ceux de l'arrière-garde avaient d'abord soutenu vigoureusement tout le poids de l'attaque ; mais à la fin, accablés par la multitude toujours croissante des ennemis, ils avaient appelé le roi à leur secours ; celui-ci n'avait trouvé rien de mieux à faire que de dresser ses tentes et de s'abandonner, à la grâce de Dieu. Les troupes commandées par Lusignan, par les hospitaliers et les templiers, s'étaient répandues confusément autour l'étendard de la vraie croix. A la vue de ce désordre, le comte Raymond saisi de désespoir, s'ouvrit un chemin à travers les rangs ennemis, et s'enfuit vers Tripoli avec son avant-garde. Les bataillons de Saladin se précipitèrent comme un violent orage vers le lieu où était le roi de Jérusalem. Le bois de la vraie croix qui tant de fois avait mené les guerriers latins à la victoire, tomba aux mains des ennemis du Christ. Le roi fut fait prisonnier ; les templiers et les hospitaliers furent tués ou pris. Les cordes des tentes ne purent suffire à lier les prisonniers chrétiens. La multitude des captifs était si grande que les Sarrasins victorieux ne trouvaient plus à les vendre et qu'un chevalier chrétien fut donné pour une chaussure.

Les principales scènes de cette terrible bataille s'étaient passées sur la colline de Hittin, la même qui porte dans l'Evangile le nom de colline des Béatitudes.

Le secrétaire et compagnon de Saladin présent lui-même à cette mémorable bataille nous dépeint ainsi le lieu du combat.

¹⁸ Cazal : domaine rural, métairie

" Je traversai le mont Hittin il m'offrit un horrible spectacle. Je vis des drapeaux mis en pièces, des têtes tranchées, des yeux éteints ou crevés, des cadavres souillés de poussière et de sang, des membres disloqués, des bras séparés du tronc, des os rompus, des poitrines déchirées, des flancs labourés par le fer, des pieds détachés de la jambe, des corps partagés en deux, des fronts fracassés..." et après ces traits repoussants, il ajoute avec une joie hideuse : "Quelle odeur suave s'exhalait de cette terrible victoire ! "

Saladin souilla son triomphe d'une manière odieuse. Le lendemain du combat il s'assit sur son trône et s'étant fait amener les chevaliers du Temple et de l'Hôpital, il les fit égorger sous ses yeux.

FIN